





Ex-Libris
GUMNISKA

AGRY. GRC



LETTRES

DU ROI DE POLOGNE

JEAN SOBIESKI,

A LA REINE MARIE CASIMIRE.

Miejska Biblioteka Publiczna
im. Juliusz Słowackiego
ul. Staszica 6; - tel. 491

L_____

LETTERS

DE NOT DE

JEAN SOBIESKI

A LA REINE MARE CASIMIRE

MOREAU,
Imprimeur, rue Montmartre, n° 39.



Jean Sobieski.

J. M. Veran, Sculp.

LETTRES

DU ROI DE POLOGNE

JEAN SOBIESKI,

A LA REINE

MARIE CASIMIRE,

Pendant la campagne de Vienne,

TRADUITES PAR M. LE COMTE PLATER,

ET PUBLIÉES

PAR N. A. DE SALVANDY.



PARIS,

L. G. MICHAUD, LIBRAIRE - ÉDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, n^o. 3.

1826.



LETTRES

DE LOI DE ROLOGERIE

JEAN SOBIESKI

A LA MEMOIRE

MARIE CASIMIRE

Requiescat in pace

ANNO DOMINI 1733

PARIS

Miejska Biblioteka Publiczna
Im. Juliusza Słowackiego
ul. Słowacka 8, - tel. 491

C-26012

PARIS

L. G. MICHAUD, LIBRAIRE - EDITIONNEUR

Place des Victoires, n. 2

1826

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LES lettres que nous publions furent adressées, en 1683, du milieu des camps, par le roi de Pologne, Jean Sobieski, à sa femme la reine Marie-Casimire, seconde fille du marquis ensuite cardinal de la Grange-d'Arquien, capitaine des gardes de Monsieur, duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

Ces lettres comprennent le récit de la campagne de Vienne, campagne célèbre que le roi de Pologne ouvrit en forçant le Turc à lever le siège de cette capitale, campagne digne d'éternelle mémoire en ce que ses succès sauvèrent du joug musulman l'indépendance, peut-être même la foi de l'empire, et qu'alors fut posée enfin la borne que la grandeur ottomane ne devait point dépasser, en-deçà de laquelle l'attendaient de perpétuels abaissemens.

La royale correspondance qui retrace ces grands souvenirs, a vu le jour, il y a trois ans, pour la première fois. M. le comte Racziński la retrouva dans les papiers de l'un de ses ancêtres, palatin de Posnanie et diplomate sous Jean III; ce seigneur s'est hâté de faire présent à sa patrie d'un monument qui la

reportait aux jours les plus brillans de ses annales. Quoique long-temps perdues et ignorées, ces lettres n'étaient pas entièrement nouvelles pour l'histoire. La reine Marie-Casimire aimait à en trahir le secret. Ses confidences arrivèrent à la cour de Louis XIV. On lit, par exemple, dans une autre correspondance célèbre de ce temps, celle de madame de Sévigné, que, « revenu de la poursuite des infidèles, le roi » entra dans la tente du visir où il commença par » écrire à sa femme, et lui manda qu'il lui écrivait » d'un lieu plus grand et mieux bâti que Varsovie » et beaucoup plus magnifique; qu'il y avait pris le » grand étendard de Mahomet, et qu'il y coucherait » cette nuit : ce qu'il fit, ajoute-t-on, et le lende- » main il entra dans Vienne où le peuple le reçut à » genoux comme un Messie. On dit qu'il y avait » dans le camp des Turcs cent mille tentes et un » million d'or en espèces. Le roi de Pologne a en- » voyé cet étendard au pape, qui veut faire dresser » une statue à ce roi au milieu de la ville, avec cette » inscription ¹ :

» AU LIBÉRATEUR DE LA CHRÉTIENTÉ ! »

Voltaire fait les mêmes récits ² : « le roi de Polo- » gne, rapporte-t-il, écrivit à la reine sa femme que le

¹ Lettre du 23 octobre 1683.

² Annales de l'Empire. État de l'empire sous Léopold.

» grand-visir l'avait fait son héritier. On connaît assez
» cette lettre dans laquelle il lui dit : *Vous ne direz*
» *pas de moi ce que disent les femmes tartares quand*
» *elles voient rentrer leurs maris les mains vides :*
» *Vous n'êtes pas un homme puisque vous revenez*
» *sans butin.* »

Il est curieux de rechercher dans la collection de M. le comte Raczinski les lettres mêmes, narrations exactes des faits et premières effusions des simples joies d'un grand homme. Le recueil tout entier emprunte un charme inexprimable au perpétuel contraste des préoccupations les plus naïves de la vie commune avec l'exposition des chances les plus hautes, des plus terribles catastrophes du monde politique. Là, le prince qui marche à la tête de plusieurs armées, qui répond du salut de plusieurs empires, trouve du loisir pour raconter toutes les aventures, peindre tous les hommes, décrire tous les lieux, léger sous le poids des hautes destinées qui pèsent sur lui comme s'il n'était pas digne de le porter. Là, on voit le grand homme trembler du milieu de ses victoires devant la femme impérieuse qui le tient assujéti ; et si sa confiance docile multiplie d'humbles détails dont l'intérêt échappe à la distance où nous sommes, ce défaut, excusé par la faiblesse même qui lui donne naissance, met dans tout son jour une particularité glorieuse, celle d'un roi montrant l'homme à découvert, et ne faisant que davan-

tage, suivant nous, reconnaître en soi et respecter le héros.

Quoique entremêlés souvent de passages que Sobieski s'était plu à écrire dans la langue de sa compagnie, et que des caractères particuliers indiqueront soigneusement au lecteur, ces entretiens intimes furent tracés, ils ont été publiés dans l'idiome polonais, que la reine Marie d'Arquien savait écrire et parler avec une grâce singulière. M. le comte Stanislas Plater, chez qui l'amour des lettres rehausse l'éclat d'un nom honoré par l'exercice des grandes charges de la Lithuanie, a voulu servir à la fois la gloire de son pays et la curiosité du nôtre, en mettant, par une traduction fidèle, ces précieux documens à la portée du public français. Ils ne pouvaient nous être offerts dans un moment plus opportun que celui où les plus grands événemens tiennent tous les regards fixés sur l'Orient et le Nord ¹.

¹ M. de Salvandy met en ce moment sous presse une Histoire du roi Jean Sobieski. Il a soigneusement revu la traduction qui est ici offerte des Lettres de ce Prince, et joint des notes nombreuses à celles que M. le comte Plater avait déjà fournies pour éclairer le texte.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

LE recueil dont nous offrons ici la traduction française, nous a semblé digne de passer dans les langues étrangères. On a accueilli avec empressement les correspondances de Gustave-Adolphe, de Louis XIV, de Frédéric; pourquoi les Lettres de Jean Sobieski n'offriraient-elles pas le même aliment à la curiosité? Adressées du milieu des camps à une épouse qu'il aimait, et dont il ne suivait que trop les conseils, ces Lettres sont des matériaux précieux pour l'historien de cette époque. La crise politi-

que qu'elle développe, est une des plus importantes de l'histoire moderne ; c'était le combat de la chrétienté contre cet islamisme dévastateur qui avait déjà inondé les plus beaux pays de l'Europe orientale et qui menaçait d'envahir le reste. L'illustre empire des Habsbourg allait crouler, et avec lui le boulevard du monde civilisé. Ce que Charles-Martel avait été pour l'Occident, Sobieski le devint pour l'orient de l'Europe ; la monarchie autrichienne lui doit son existence ; la Hongrie et l'Allemagne lui doivent leur foi chrétienne.

Quoique l'intérêt de ces Lettres s'adresse principalement aux Polonais et aux Allemands, puisqu'elles rappellent la gloire des uns et le salut des autres, la France n'est pas non plus tout-à-fait étrangère aux événemens qui y sont retracés. C'était la politique de Louis XIV qui avait fomenté les troubles de la Hongrie, pour affaiblir la maison d'Autriche, et qui avait excité les Turcs contre cette puissance. La reine de Pologne était Fran-

çaise, et fut un des principaux mobiles de cette guerre. Beaucoup de Français s'étaient établis à sa suite à la cour de Pologne, et leur nom figure souvent dans ce recueil.

Rien sans doute ne fait mieux connaître les personnages historiques que des lettres écrites dans l'intimité d'un rapport domestique. Mais aussi d'ordinaire rien ne déjoue davantage l'imagination, rien ne porte plus d'atteinte au prestige des hauts faits. On y voit l'homme à découvert, avec ses petites-
ses qu'on voudrait souvent ignorer, et qui sont pourtant inséparables de la nature humaine. Le lecteur ne trouvera point de tels mécomptes dans ces lettres. On ne conçoit pas cependant comment à la tête d'une coalition, à la veille des plus grands évènements, et tenant dans ses mains le sort de tant de millions d'hommes, le roi de Pologne avait le temps d'écrire des lettres aussi longues et aussi détaillées. Il y consacrait une partie des nuits, et cette gêne, à l'âge où il était parvenu, prouve à la fois et l'exi-

gence de la reine , et l'asservissement où elle tenait son époux.

Quelques détails dépourvus d'intérêt , à la distance où le temps nous a placés , ne préviendront pas le lecteur contre la gloire du héros polonais. Ces détails n'infirmont pas , dans le respect public, le titre de grand homme déféré à Jean III , par l'histoire. On ne peut juger les personnages historiques que par leurs actions, et celles du roi Jean sont toutes à l'avantage de sa renommée. Le grand événement de la délivrance de Vienne, et tout ce qui s'en est suivi ne sont dus qu'à lui. Ni le duc de Lorraine , avec une armée découragée, ni les faibles secours de la Bavière et de la Saxe, ne pouvaient sauver Léopold ; l'armée polonaise, elle-même, n'était pas encore un renfort assez considérable pour contre-balancer cette nuée de Turcs , de Tartares , de Transilvains , de Hongrois révoltés que Kara Mustapha menait à la conquête de l'Allemagne. C'est le nom seul de Jean Sobieski et la terreur qui l'accompa-

gnait qui a tout fait ; cette renommée , il ne la devait pas à un heureux hasard , c'était par une suite de victoires sous deux rois , ses prédécesseurs , qu'il l'avait établie. Quels que soient les motifs qui ont pu porter le roi Jean à une entreprise peut-être contraire aux véritables intérêts de son pays , son apparition au secours d'une grande capitale , sa victoire éclatante , son zèle pour l'intérêt de la chrétienté , malgré les dégoûts qu'on lui faisait éprouver , font de lui un personnage particulier , une espèce de héros de croisade qui n'a pas son pareil dans l'histoire des derniers siècles et dont la gloire est immortelle. Jean Sobieski , tel qu'il se peint dans ses lettres , nous offre dans sa personne les principaux traits de l'ancien caractère polonais : esprit belliqueux et chevaleresque , piété sincère , asservissement aux femmes , ostentation de luxe et d'élégance , bonté de caractère , politique loyale et imprévoyante.

On trouvera encore dans ces lettres le tableau de cette anarchie polonaise qui était

presque passée en proverbe parmi nos voisins. L'armée de Lithuanie n'arrivant qu'à la fin de la campagne, dévastant inutilement des provinces entières, et ne daignant même pas envoyer ses rapports au roi; des commandans de corps quittant l'armée sous leur bon plaisir; les ordres du roi blâmés et sans exécution dans son propre pays, enfin tout cet amas d'abus qui préparait au loin la dissolution de la Pologne, se montrent au grand jour dans cette royale correspondance.

Un trait bien remarquable de toute cette histoire, c'est l'ingratitude de la cour de Vienne. Elle se déclare dès le lendemain de la délivrance, et l'on aurait peine à y ajouter foi, si l'on ne savait pas jusqu'où peuvent aller l'orgueil et l'amour-propre offensés. L'empereur souffrait d'un triomphe auquel il avait eu si peu de part, et voulait ressaisir par des prérogatives de naissance, le rang qu'il avait perdu dans l'opinion des hommes. Son envoyé avait pu tomber aux pieds du roi de Pologne pour implorer son

assistance , et le bienfait obtenu , le monarque ne pouvait pas donner la main à son libérateur.

Pour atténuer les torts de l'empereur , on a voulu en trouver au roi de Pologne. On a prétendu qu'il s'était montré intéressé après la bataille de Vienne , qu'il s'était approprié la plus grande partie du butin , et qu'il n'avait pas même voulu poursuivre l'ennemi pour mieux s'assurer de ce que les Turcs avaient laissé dans leur camp. Il suffit de suivre la position des corps d'armée après la bataille , pour se convaincre que c'était toujours le roi de Pologne qui poussait en avant , et que ce sont les Allemands au contraire qui ont perdu les fruits de la victoire par leurs retards continuels. Nous ne prétendons pas justifier entièrement Jean Sobieski du reproche d'avarice que lui ont fait ses contemporains , et surtout ses compatriotes. C'est le malheur des royaumes électifs , que la personne du roi ne fasse pas un même corps avec l'État ; il faut toujours

que le roi songe à sa famille , à des fils à qui le trône peut échapper ou qui n'y peuvent parvenir que par l'influence des richesses. Mais quant à la prise du camp turc , il nous paraît très-facile de justifier le roi de Pologne. C'était par l'effet du hasard que dans la bataille Jean s'était trouvé vis-à-vis les tentes du visir , où les plus grandes richesses étaient accumulées ; chacun avait le droit de garder ce qu'il avait pris , et cependant l'artillerie turque conquise presque entièrement par les Polonais , fut dévolue pour la plupart à l'empereur ; ajoutons que le roi de Pologne avait fait équiper et marcher son armée à ses propres frais , et l'on conviendra que sa part du butin ne fut qu'un léger dédommagement de tout ce qu'il avait dépensé.

Les lettres de Jean Sobieski sont écrites en polonais , parsemées çà et là de phrases françaises ; le style en est parfois diffus , décousu , revenant sans cesse sur le même objet , tel enfin qu'on le rencontre le plus souvent dans les rapports intimes. Nous avons laissé les

phrases françaises , malgré leur incorrec-
tion, telles qu'elles sont dans l'original en
les distinguant seulement par des caractères
italiques. Dans la traduction du texte polo-
nais , nous avons tâché de conserver cet air
de négligence qui en fait le caractère. Toutes
les lettres de Jean Sobieski commencent et
finissent par les mêmes expressions de ten-
dresse , et il n'y a que la joie de la victoire
de *Parkan* qui lui fasse oublier une seule
fois sa formule accoutumée.

Les différens personnages dont il est ques-
tion sont toujours désignés par leur titre ,
comme c'était l'usage en Pologne ; des notes
au bas de chaque page indiqueront au lec-
teur les noms de famille , et donneront les
éclaircissemens nécessaires.

APERÇU HISTORIQUE

DES ÉVÉNEMENS

QUI ONT IMMÉDIATEMENT PRÉCÉDÉ L'ÉPOQUE DE CES LETTRES,

PAR M. LE COMTE PLATER.

LES troubles de la Hongrie furent les premiers mobiles de la guerre de 1683. Dès l'année 1670, les comtes Serini, Nadasti, Frangipani, Vesselini, Tettembach, à la tête de quatorze districts, avaient voulu secouer la domination autrichienne ; mais, bientôt vaincus et faits prisonniers, leur sang coula sur l'échafaud, et Léopold I^{er}. profita de l'occasion pour ôter aux Hongrois les privilèges nationaux dont il avait juré le maintien à son avènement au

trône. Aigris par cet appesantissement du joug étranger et excités en secret par des agens de Louis XIV, les Hongrois se soulevèrent une seconde fois, en 1678, ayant à leur tête le fameux comte Éméric Tékéli. L'argent de la France et de la Porte-Ottomane lui facilita la levée des troupes; un corps d'armée de Turcs et un autre de Transilvains, sous les ordres de leur prince souverain, vinrent renforcer les Hongrois. Tékéli fit son entrée triomphale à Bude et y fut proclamé roi de la Hongrie supérieure, sous la suzeraineté de la Porte-Ottomane.

Les forces toujours croissantes des insurgés de Hongrie, ainsi que le mauvais succès des négociations avec le divan, menaçaient l'empereur d'une guerre sanglante et désastreuse; Léopold appela les princes de l'empire à son secours; mais jugeant tous ces renforts encore insuffisans, il négocia une alliance offensive et défensive avec la Pologne; sa bonne

étoile voulut que ce fût au moment où des motifs personnels avaient aigri le roi et surtout la reine de Pologne contre la cour de France. Dès ce moment, tous les efforts du marquis de Vitry, envoyé de Louis XIV, pour intéresser la Pologne à la cause des Hongrois, furent infructueux. Le pape Innocent XI, inquiet pour le sort de la chrétienté, contribua à décider le roi Jean par l'organe de son légat à Varsovie.

Le 31 mai 1683, le traité d'alliance fut signé entre le roi de Pologne et l'envoyé extraordinaire de l'empereur. Les deux souverains s'engageaient mutuellement à venir au secours l'un de l'autre dans le cas où ils seraient attaqués par les Turcs; le contingent de Léopold devait être de soixante mille hommes; celui de Jean, de quarante mille; mais comme c'était l'empereur qui était menacé de plus près et qui sollicitait l'alliance, il renonçait à ses prétentions aux salines de

Wieliczka , et à la succession du trône de Pologne pour un de ses fils que le roi Jean Casimir , violant la constitution de la république , avait , disait-on , prétendu garantir à l'empereur Ferdinand III , pour en obtenir des secours contre les Suédois. Pour s'assurer davantage d'un roi connu par sa piété , on engagea Jean Sobieski à prêter serment , dans les mains du légat , de ne jamais abandonner son allié. Il le fit , et se crut lié dans la suite , malgré toute l'ingratitude dont on paya ses services.

L'événement justifia bientôt les alarmes de l'empereur. Une armée de deux cent mille Turcs et Tartares , commandée par le grand-visir Kara Mustapha , vint se joindre aux troupes de Tékéli. On voit dans les Lettres que nous publions , qu'une grande partie de la Hongrie appartenait encore aux Turcs , et que l'islamisme s'était déjà étendu fort avant dans le pays. Mais on ne conçoit pas com-

ment il a pu se faire, que cette grande monarchie autrichienne, rivale formidable de Louis XIV, et qui devait fournir soixante mille auxiliaires à la Pologne, n'ait pu réunir au-delà de quarante mille combattans pour sa propre défense, dans le péril le plus imminent. C'est à quoi se montait cependant tout ce que le duc de Lorraine, Charles V, pouvait opposer à l'armée immense du grand-visir. Malgré toute son habileté, le duc ne put tenir contre des forces aussi disproportionnées; tourné et forcé dans toutes ses positions, affaibli par les garnisons qu'il devait jeter dans les forteresses, il fut bientôt contraint de se replier sur la capitale pour la sauver d'un coup de main.

Dès le 8 juillet, les Tartares, éclaireurs de l'armée turque, avaient déjà été aperçus aux environs de Vienne. La consternation fut au comble; l'empereur, les deux impératrices, la famille impériale quittèrent la ville

en grande hâte. Ils furent poursuivis par les Tartares, qui atteignirent une partie des équipages de la suite impériale jusque sous les murs de Lintz, et seraient tombés probablement aux mains des Barbares, si le marquis de Seppeville, ambassadeur de Louis XIV, homme de tête et de cœur, ne les avait sauvés par sa présence d'esprit autant que par son courage. L'empereur et sa sœur poursuivirent leur route jusqu'à Passaw, hors des États autrichiens.

Bientôt toute la contrée, autour de Vienne, fut mise à feu et à sang par l'ennemi. Le prince de Lorraine se retira derrière le Danube. Le visir investit la capitale dès le 14 juillet, et le 18 la tranchée était ouverte. Vienne avait pour sa défense de vieux remparts et une garnison de douze mille hommes, commandée par le comte de Staremborg qui y déploya beaucoup de fermeté. Tant que le duc de Lorraine parvint à se maintenir dans

l'île de Léopold, les assiégés purent communiquer avec lui; mais il fut bientôt forcé de quitter ce poste, et la ville resta abandonnée à elle-même.

Pendant ce temps on renouvelait les instances auprès du roi Jean pour accélérer l'arrivée de ses secours; mais, malgré toute la bonne volonté du roi, les formes de l'ancien gouvernement polonais rendaient la réunion des troupes lente et difficile. En temps de paix, l'armée du royaume de Pologne n'était que de douze mille hommes, celle du grand-duché de Lithuanie, de six mille. On ne serait jamais venu à bout de compléter l'armée, et elle ne serait pas arrivée à temps, si Jean Sobieski ne s'était décidé à faire des levées à ses propres frais.

Le danger croissant de jour en jour, l'envoyé impérial à Varsovie pressait sans cesse le roi de Pologne, et l'ayant rencontré une fois avec le nonce du pape dans une des gale-

ries du château , ces ministres tombèrent l'un et l'autre aux pieds de Jean , en le conjurant de sauver Vienne et la chrétienté. Dans le même temps le marquis de Vitry , ministre de France à la cour de Pologne , promettait à son maître que les Polonais ne seraient jamais prêts et que le roi était devenu trop pesant pour les commander. Cependant Jean Sobieski ayant porté l'armée de Pologne à vingt-cinq mille hommes , se décida à ne plus attendre l'armée de Lithuanie et quitta Varsovie le 18 juillet. Il s'arrêta encore quelque temps à Cracovie , attendant l'arrivée des différens corps d'armée, et se fit devancer en Silésie par une avant-garde sous les ordres de Sieniawski , palatin de Volhynie.

Déjà un partisan polonais , Jérôme Lubomirski , maréchal de la cour , avait joint le duc de Lorraine avec quatre mille hommes de cavalerie levés à ses propres frais , et qui , dès leur arrivée à Presbourg , culbutèrent

l'arrière-garde de Tékéli et du pacha d'Agrya. Le 15 août, le roi de Pologne partit de Cracovie. La reine, qui avait accompagné son époux depuis Varsovie, le suivit encore jusqu'à la frontière. Là, ils se séparèrent. La reine reprit le chemin de Cracovie où elle voulait s'établir pour être plus à même d'avoir des nouvelles du théâtre de la guerre. Le roi alla coucher à Gléwitz en Silésie, d'où nous le verrons dater sa première lettre.

l'arrière-garde de Tékéli et du prince d'Agryz.
 Le 15 août, le roi de Pologne partit de Cra-
 covie. La reine, qui avait accompagné son
 époux depuis Varsovie, le suivit encore jusqu'à
 la frontière. Là, ils se séparèrent. La reine
 reprit le chemin de Cracovie et elle voulut
 s'établir pour être plus à même d'avoir des
 nouvelles du théâtre de la guerre. Le roi
 alla coucher à Giewitz en Silésie. D'où nous
 le verrons chasser sa première lettre.

Le 16 août, le roi de Prusse arriva à
 Cracovie. Il fut reçu avec les honneurs
 de la cour. Le lendemain, il partit pour
 Varsovie. Le 17 août, il arriva à
 Cracovie. Le 18 août, il partit pour
 Varsovie. Le 19 août, il arriva à
 Cracovie. Le 20 août, il partit pour
 Varsovie.

Le 21 août, le roi de Prusse arriva à
 Cracovie. Le 22 août, il partit pour
 Varsovie. Le 23 août, il arriva à
 Cracovie. Le 24 août, il partit pour
 Varsovie. Le 25 août, il arriva à
 Cracovie. Le 26 août, il partit pour
 Varsovie. Le 27 août, il arriva à
 Cracovie. Le 28 août, il partit pour
 Varsovie. Le 29 août, il arriva à
 Cracovie. Le 30 août, il partit pour
 Varsovie.

LETTRES

DU ROI DE POLOGNE

JEAN SOBIESKI,

A LA REINE MARIE CASIMIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

Au monastère de Glewitz ¹, à 5 heures du matin ².

Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée
Marianne !

J'ai passé ici une très-mauvaise nuit depuis notre séparation. Un de mes bras s'est engourdi pendant mon sommeil ; la douleur m'a réveillé en sursaut ; j'en ai ressenti, le long

¹ Glewitz, ville de la Haute-Silésie.

² Cette lettre n'est point datée. Elle dut être écrite le matin du 24 août 1683.

de *l'épine du dos*¹, une vive souffrance, et il s'ensuivra probablement quelque crise de rhumatisme.

Dupont² m'a fait plus de mal encore. Il est revenu de chez vous à neuf heures du soir, et m'a dit que l'extrême agitation que vous éprouviez pourrait vous rendre malade; je vous demande en grâce, ma chère ame, de vous calmer, et de vous soumettre à la volonté de Dieu. Il daignera m'accorder ses anges conducteurs, et me permettra de revenir sain et sauf parmi les miens.

La poste de Dantzick m'a rejoint ici. Ce qu'elle m'apporte de mieux, c'est la nouvelle de l'heureuse délivrance de madame la chancelière³, qui est accouchée d'une fille.

On m'écrit de Paris, que la reine a eu un rhumatisme et la fièvre, mais qu'elle va mieux.

¹ Le lecteur est prié de ne pas oublier que tout ce qui sera imprimé en italique, se trouve écrit en français et par conséquent dans les mêmes termes, dans le texte original de Sobieski.

² Dupont, ingénieur français, attaché au service de la reine de Pologne.

³ Marie-Anne de la Grange, sœur de la reine, mariée, le 19 juin 1678, au chancelier Wielopolski. C'est l'usage en Pologne de rendre communs aux femmes tous les titres d'honneur. Nous avons cru devoir le conserver dans la traduction de ces lettres.

Le palatin de Czernichow ¹ m'en dit long ; il n'a pas encore eu son audience de congé. On craint qu'il n'en use comme Vitri ² chez nous. Il ne prendra pas congé de la reine. On a peu fait mention de l'esclandre de Tyszkiewicz ³ ; il me mande qu'il a parlé des chiffres avec Galier. Galier refuse de les donner dans la crainte qu'ils ne se perdent à la poste , comme il est arrivé de tant de lettres ; il ajoute qu'on pourrait les changer , et promet au reste de les envoyer par une occasion sûre. Vous direz donc au chancelier ⁴ que les chiffres existent , mais qu'on ne veut pas les livrer ; et le grand trésorier ⁵ ne pourra plus s'en tirer par au-

¹ Jean Gninski , envoyé de Pologne en France.

² Louis-Nicolas de l'Hôpital , marquis de Vitri , fils du maréchal de l'Hôpital , duc de Vitri , était ambassadeur de France à Varsovie ; il s'opposait à l'alliance conclue entre l'Autriche et la Pologne.

³ Une insulte que les gens de Tyszkiewicz avaient faite à l'envoyé de France à Varsovie.

⁴ Wielopolski , beau-frère de la reine , ainsi qu'on l'a vu plus haut.

⁵ André Morsztyn , un des plus habiles politiques de ce temps. Il était contraire à l'alliance de la Pologne avec l'Autriche , se rendit à la France et fut convaincu , par la diète , de trahison. Il s'expatria , et s'établit en France où il mourut. Son fils porta le nom de comte de Chatonville , servit dans l'armée française et fut tué au siège de Namur.

cune défaite ¹. Il n'est plus question des diamans.

Le prince de Conti ², soit par mécontentement, *soit par jalousie* ³ *ou par toute autre raison*, est parti secrètement de Paris avec le prince de Carignan ⁴. On dit que c'est pour aller au secours de Vienne. Ils l'ont fait sans en attendre la permission, parce que le roi l'avait refusée à d'autres qui l'avaient demandée. Louis XIV a même fait courir après eux avec des ordres très-sévères.

Polanowski est reparti hier d'ici, en très-

¹ Morsztyn était alors livré au jugement de la diète. Parmi les pièces de conviction étaient des lettres de lui, dont une partie était en chiffres. On ne put jamais lui arracher la clef de ces chiffres. C'est à cela que fait allusion la lettre du roi.

² Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, fils du célèbre Armand de Conti, et de Anne-Marie Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin, était né en 1661. Il avait épousé, dans les premiers jours de 1680, la belle mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV, et de la duchesse de la Vallière. Il mourut deux ans après la campagne de Vienne, en 1685.

³ Le prince de Conti était très-malheureux de la passion qu'on supposait au prince de la Roche-sur-Yon, son frère, pour sa femme, et des mauvais bruits que ce prince faisait courir sur son compte. Le prince de la Roche-sur-Yon prit, à la mort de son frère, le titre de prince de Conti, et fut, dans la suite, élu roi de Pologne.

⁴ Ce prince, de la maison de Savoie, était cousin du prince de Conti, par sa grand-mère Marie-de-Bourbon, comtesse de Soissons, et par sa mère Olympe Mancini, autre nièce du cardinal Mazarin. Un des frères de ce Carignan-Soissons était le fameux prince Eugène.

bonne santé; cependant il disait que la journée l'avait fatigué, qu'il souffrait de mal aux reins et qu'il avait eu des hémorragies toute la nuit.

L'évêque de Warmie ¹ et le palatin de Pomérelie ² sont allés voir ce fou de Duverney ³. Il a été d'abord assez doux; mais bientôt après, il est entré en fureur. Je vais vous répéter ce qu'il a dit, cela vous divertira: « Je ne connais, » disait-il, au-dessus de moi, *que mon maître, » Jupiter et son épée*; et mon maître encore » avant Jupiter. » Mais il s'est radouci vers la fin, et a donné pour réponse qu'il écrirait à sa cour pour avoir l'autorisation de partir. Je viens d'apprendre par chiffres qu'il en a déjà reçu l'ordre. Il voulait mieux faire que Vitri; il fera pire, et on croira dans le public que c'est à cause de cette députation de la diétine ⁴ de Prusse qu'il a été contraint de s'éloigner.

¹ Michel Radziewiczski.

² Ladislas Denhoff. Il ne faut pas confondre la Pomérelie, partie de la Prusse polonaise entre l'Oder et la Vistule, avec la Poméranie, province allemande en deçà de l'Oder.

³ Duverney, agent de France en Transylvanie, séjourna quelque temps à Dantzic, où il entretenait des intelligences avec les seigneurs polonais du parti français. Le palatin de Pomérelie et l'évêque de Warmie devaient l'engager à quitter le pays.

⁴ Assemblée, diète provinciale.

Les commissaires , comtes et barons de ce pays-ci me laissent peu le temps d'écrire. Le vieux Obersdorff , celui qui a épousé la sœur de madame Denhoff ¹, est venu hier à ma rencontre ; c'est un fort galant homme. D'autres m'ont envoyé force daims , chevreuils , faisans que je renvoie à Zolkiew ², c'est-à-dire , les faisans.

Il faut encore que je vous fasse savoir , mon cœur , ou plutôt que je vous fasse passer, ce que m'écrit l'évêque de Ploczk , et ce que je lui répons ; je vous envoie ma lettre ouverte pour que vous en preniez communication ; après quoi , vous la ferez cacheter et l'enverrez à Varsovie.

J'embrasse votre chère personne de tout mon cœur et de toute mon ame. *Mes baises-mains à M. le marquis* ³ *et à ma sœur* ⁴. J'embrasse les [enfants.

¹ Femme du chambellan Denhoff , palatin de Poméranie.

² Zolkiew , ville du palatinat de Russie (province polonoise), qui appartenait à Sobieski. Le roi l'avait héritée de son grand-père maternel , le célèbre Zolkiewski. Il s'y joignait un autre place forte , celle de Zloczow , avec environ trois cents villages. Les domaines de Sobieski embrassaient plus de vingt lieues d'étendue. (L'abbé Coyer , *Histoire de Sobieski.*)

³ Le marquis d'Arquien , père de la reine.

⁴ Catherine Sobieska , sœur du roi ; elle avait épousé en se-

J'ai laissé ma tente à Tarnowitz. Elle pourra servir à M. le comte ¹.

Faites établir une ligne de piquets de cavalerie depuis Cracovie jusqu'à Tarnowitz ; il faut placer quatre hommes à chaque poste , et les relever de temps en temps.

condes noces le prince Radziwill , palatin de Wilna , de l'une des plus illustres maisons de Lithuanie.

¹ Anne-Louis de la Grange , comte de Maligny , frère de la reine. La république lui accorda , en 1690 , des lettres d'indignat. Il était déjà général au service de Pologne , et commandait les dragons de la reine , pendant l'expédition de Vienne. Ce fut lui qui prit le titre de marquis d'Arquien , lorsque son père eut reçu le chapeau de cardinal.

LETTRE DEUXIÈME.

Troppau ¹, 25 août (1683), à 1 heure
après-midi.

Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée
Marianne !

J'ai quitté le gros de l'armée, et je prends les devants avec vingt et quelques escadrons de cavalerie légère et quelques centaines de dragons. J'arriverai demain à Olmütz, s'il plaît à Dieu; le comte Schaugott m'y attend de la part de l'empereur.

La raison de toute cette hâte, c'est que notre maréchal de la cour ² presse très-fort le

¹ Ville ducale de Silésie.

² Jérôme Lubomirski qui avait déjà joint le duc de Lorraine avec un corps volant.

palatin de Wolhynie ¹ de se joindre à lui et au duc de Lorraine ² ; ce prince a écrit dans le même sens au palatin ; c'est certainement afin de me prévenir. Je crains qu'ils n'agissent à contre-temps et imprudemment. Peut-être aussi espèrent-ils que l'ennemi se retirera avant mon arrivée , à la seule nouvelle de la jonction des Polonais et des Allemands ; alors ils en auraient la gloire. Je me dépêche donc autant que je puis. Après-demain , je rejoindrai le palatin de Wolhynie auquel j'ai donné l'ordre positif de m'attendre.

J'espère , s'il plaît à Dieu , arriver sur le Danube vers les derniers jours du mois. Je l'ai mandé au saint-père , *avec une petite plainte*. J'ai écrit la lettre moi-même en français , et je l'ai fait traduire par Talenti ³ ; je la copierai , et vous l'enverrai.

¹ Nicolas Sieniawski , hetman ou général en second.

² Charles V , duc de Lorraine , neveu et successeur du duc Charles IV , qui fut célèbre par sa bizarrerie et par ses malheurs , avait hérité , en 1675 , du duché de Lorraine , ou plutôt de ses droits à cette souveraineté. On se rappelle ses prétentions à la couronne de Pologne , lors de l'élection de Sobieski ; il épousa ensuite l'archiduchesse Éléonore-Marie , veuve du roi Michel Wisznowiecki auquel Sobieski succéda. Le duc de Lorraine était compté pour l'un des meilleurs généraux de l'empire.

³ Talenti était secrétaire du roi pour la correspondance italienne.

Fanfan ¹ a une forte ébullition au visage, comme s'il relevait d'un accès de fièvre.

J'ai été hier à Tatibor ², chez le comte d'Obersdorff. Il m'a reçu dans son château; mais toutes les provisions étaient fournies par la cour impériale. La comtesse avait invité plus de trente dames à ce dîner; quoiqu'elle soit cadette de sa sœur, madame la chambellane ³, on la prendrait pour sa mère. C'est une personne très-aimable; le son de sa voix et ses manières rappellent beaucoup sa sœur. Elle a deux filles: l'une, mariée à M. de Prazmo, est sur le point de divorcer; l'autre n'est pas encore mariée et ressemble beaucoup à madame la maréchale ⁴. Nous jouâmes aux cartes, et ce fut précisément la plus âgée et la plus laide de toutes les dames qui me gagna la partie.

Le peuple de ces contrées est très-bon, et nous bénit partout à notre passage; le pays est riant.

Beaucoup des nôtres nous ont joints, entre

¹ Nom de tendresse que le roi avait donné au prince Jacques, son fils aîné. C'est ainsi qu'il appelait Mignon et Fillon, ses deux autres fils, Alexandre et Constantin.

² Petite ville à six lieues au nord de Troppau, sur l'Oder.

³ Madame Denhoff.

⁴ Femme du maréchal Lubomirski.

autres le palatin de Cracovie ¹ ; il est avec moi dans ce moment.

Je ne peux plus continuer ma lettre ; car quoique relégué au faubourg et établi dans une grange , j'y suis assiégé coup sur coup de visites par les dames de la ville.

Troppau est bien bâti et bien fortifié. Nous ferons encore trois milles ² aujourd'hui , pour atteindre les montagnes de Moravie.

Je vous embrasse tendrement , mon incomparable ; *mes baisemains* à M. le marquis et à ma sœur. J'embrasse les enfans.

M. le comte ³ nous a rejoints hier.

¹ Félix Potocki.

² Le roi parle toujours de *milles* , qui sont la mesure habituelle en Pologne ainsi qu'en Allemagne. Le *mille* est à peu près deux lieues de France.

³ Le comte de Maligny , frère de la reine.

LETTRE TROISIÈME.

Prostkau , deux milles au-delà d'Olmütz ¹, sur
le chemin de Nikielsbourg , 27 août 1683.

Seule joie de mon ame , charmante et bien-aimée

Mariette !

Après la visite que les dames m'ont faite dans la grange de Troppau , j'ai traversé la ville qui est agréable , bien peuplée , très-propre ; je ne me suis arrêté , pour la nuit , qu'à un grand mille au-delà. Le lendemain , après un mille et demi de marche par le plus beau pays du monde , nous nous sommes engagés dans les montagnes ; l'une d'elles surtout était extrême-

¹ Ancienne capitale de la Moravie. Les États du pays continuent à s'y tenir ; mais en alternant avec Brünn , capitale actuelle. Cette ville possédait autrefois une florissante université. Elle a encore un collège considérable et un évêché.

ment pierreuse et difficile à passer. Parvenu à une espèce de bourg , j'y trouvai le comte de Schaugott qui était venu à ma rencontre de la part de l'empereur.

Après trois milles d'un pays toujours montagneux , nous arrivâmes enfin , par une large et belle route , à Olmütz , accablés de lassitude. Rien ne nous fatiguait plus que les harangues continuelles qu'il fallait entendre. Figurez-vous que je suis obligé de faire toilette tous les jours pour mes entrées et mes sorties. A mon très-grand regret , il m'a fallu accepter un logement en ville pour la nuit. C'était une maison à vastes corridors et force fenêtres , et cela pour me faire admirer leur grande horloge de l'hôtel-de-ville , où , à chaque heure sonnante , toutes sortes de petites figures tournent en rond comme des marionnettes. Olmütz est plus grand que Troppau ; mais les habitans n'en sont pas si prévenans.

Je suis arrivé ici pour dîner , et j'ai reçu de la part du palatin de Wolhynie ¹ la nouvelle très-inquiétante que le duc de Lorraine a quitté

¹ Nicolas Sieniawski, général en second.

sa position de Tulum¹ où il faisait construire un pont, et qu'il s'est rapproché de Presbourg². En effet, Tékéli est entré avec quelques détachemens turcs et tartares dans la Basse-Autriche, brûlant et dévastant tout le pays. Le palatin de Wolhynie a aussi fait un mouvement en avant, malgré les ordres précis que je lui avais donnés. Dans ce moment, je viens de recevoir un rapport du palatin, qui m'annonce que le duc de Lorraine a déjà eu un engagement avec l'ennemi. Je joins le rapport³ à ma lettre, et n'ayant plus le temps d'écrire, je finis, comme toujours, en embrassant un million de fois toute votre chère personne. *A M. le marquis et à ma sœur, mes baises-mains.* J'embrasse les enfans.

Je joins encore à ma lettre celle que j'ai reçue du duc de Lorraine⁴.

¹ Petite ville de la Basse-Autriche, à sept lieues ouest de Vienne.

² Capitale de la Haute-Hongrie, résidence du primat et du palatin de ce royaume. Elle est située sur la rive gauche du Danube, aux confins de l'Autriche, à treize lieues est de Vienne.

³ Cette pièce manque.

⁴ Nous n'avons pas non plus ce document.

~~~~~  
LETTRE QUATRIÈME.  
~~~~~

Au village de Modritz , un mille au-delà de Brünn ,
le 29 août , à minuit.

Sente joie de mon ame ; charmante et bien-aimée
Marianne !

Rien de remarquable depuis ma dernière lettre d'Olmütz. Tékéli a pris la fuite avec ses Tartares , et jusqu'à présent on n'en a plus de nouvelles certaines. Aussitôt que nous aurons passé le pont , il faudra que ceux qui viennent après moi agissent avec prudence et se tiennent éloignés de la grande route de Vienne. Je le conseille particulièrement au palatin de Poméranie ¹ , par lequel l'évêque de Warmie ² m'envoie de l'argent.

Il n'y a plus que treize milles d'ici à Vienne.

¹ Denhoff.

² Radziewiczski.

J'ai vu à Brünn¹, entre autres dames, cette princesse de Holstein, qui a été près de la reine Éléonore²; elle a épousé le prince de Lichtenstein; mais elle est tellement changée, qu'aucun de nous tous, qui l'avons tant vue autrefois, n'avons pu la reconnaître; nous ne pouvions même nous persuader que ce fût la même personne. Elle est aussi forte que madame l'Estreux³.

J'ai été à la messe à Brünn, dans l'église des Cordeliers; c'était le jour de la décollation de saint Jean, et par conséquent grand office avec indulgences.

Brünn est une ville bien bâtie, bien fortifiée; il y a surtout une citadelle très-forte et dans une position qui la domine. Quant au pays, il n'en est pas de plus beau dans l'univers; le terrain vaut encore mieux qu'en Ukraine. Les montagnes sont couvertes de vignes et les habitans en tapissent leurs maisons en forme d'espallier. Les champs ne produisent pas moins;

¹ Capitale actuelle de la Moravie.

² Archiduchesse d'Autriche, qui avait épousé le roi Michel Wisznowiecki, en premières noces; et en secondes, le duc de Lorraine.

³ Première dame de service et confidente de la reine Marie Casimire.

car on vient de faire une récolte qu'on ne saurait imaginer.

Demain , s'il plaît à Dieu , je ferai ma jonction avec le palatin de Wolhynie ¹ , et , après-demain , avec le duc de Lorraine , dont le maréchal de la cour m'a fait le portrait suivant : *Petite taille , gros bon sens , mine mélancolique* , ne s'amusant de rien , marqué de la petite vérole , mise d'un simple particulier , habit déchiré , chapeau non-seulement sans plumes , mais même sans rubans et dans le plus mauvais état ; au demeurant , galant homme et même homme d'esprit , parlant peu , et presque timide , parce qu'il est toujours dans la crainte d'enfreindre les instructions de la cour de Vienne.

J'ai dîné aujourd'hui à Brünn , chez un certain Kolowrath , gouverneur de cette province. Il a été , de la part de l'empereur , aux négociations d'Oliva. Il nous a fait faire bonne chère et tout-à-fait *à la française*.

J'ai vu aussi à l'église madame Stamm. Vous ai-je dit , ma chère ame , que j'ai aperçu , à une des fenêtres d'Olmütz , notre Ludron ; elle est

¹ Sieniawski.

mariée , et son mari vient d'être nommé capitaine des étudians.

J'ai donné ordre au palatin de Russie ¹ de me suivre avec ses hussards et le reste de la cavalerie ; l'infanterie suivra comme elle pourra.

Tandis que je suis à vous écrire , voilà qu'il m'arrive un officier de la part du duc de Lorraine , qui me donne communication d'une lettre de Staremberg , commandant de Vienne ; elle est datée du 27. Ils sont aux abois et demandent assistance. L'ennemi est dans la tranchée et s'avance sous terre jusqu'au bastion ² du château. Staremberg ajoute que le visir fait entrer toujours plus de monde dans les tranchées , et qu'il a l'air de préparer quelque coup décisif. En attendant , notre pont n'est pas encore achevé. Demain les troupes des princes et des électeurs seront toutes réunies , à l'exception de celles de Brandebourg qui apparemment n'arriveront pas à temps. Je ne sais pourquoi les Turcs s'obstinent à toute force à rétablir les ponts que le duc de Lorraine

¹ Jablonowski. C'était la Russie rouge , aujourd'hui Gallicie , qui était exclusivement appelée Russie. La grande Russie portait le nom de Moscovie.

² Ce bastion , appelé Burg-Bastey , couvrait et protégeait le château impérial.

avait brûlés, et les retranchemens qu'il avait comblés.

Demain, nous espérons entendre le canon de Vienne, et après-demain, boire l'eau du Danube.

Si Dumont est arrivé chez vous, je vous prie de m'envoyer par la première occasion ce qu'il a dû apporter pour moi. Informez-moi de ce que deviennent les Cosaques; dépêchez-les-moi au plus tôt, en faisant la leçon à Menzynski sur sa négligence à me donner de ses nouvelles. Dites-moi aussi ce que deviennent les Lithuaniens. On vient m'en parler sans cesse, et dans le fond on pourrait très-bien s'en passer ici. On désirerait qu'ils prissent le chemin de la Hongrie et qu'ils fissent ainsi quelque diversion à l'ennemi.

Depuis notre séparation, je n'ai pas eu la moindre nouvelle encore de ce qui concerne votre santé, ma chère ame; malgré le grand nombre de personnes qui viennent de Pologne, il faut, pour mon malheur, qu'aucune n'ait pris ce chemin. J'embrasse d'ame et de cœur toute votre chère personne. *Mes baisemains à M. le marquis et à ma sœur. J'embrasse les enfans.*

 LETTRE CINQUIÈME.

Heiligebron , à trois milles de Tulum , où l'on construit
un pont , Ultima Augusti †.

*Sense joie de mon ame, charmante et bien-aimée
Marianne !*

J'avais fait une course à Nikelsburg et je revenais avec la poste de Cracovie. De retour au camp, je trouve, à ma grande joie, un paquet de mon incomparable ; je regarde d'abord au numéro : c'était la seconde lettre ; eh bien ! je n'ai pas reçu la première. J'examinai la date, mais vous n'aviez marqué que le jour et l'heure. Ce ne fut qu'à la lecture que je reconnus qu'elle était déjà de Cracovie. Dieu soit loué ! Vous y voilà heureusement arrivée et en bonne santé. Cette douleur aux doigts est cependant une

† Le dernier août.

chose bien extraordinaire , et si je viens à rencontrer ici quelque fameux médecin , je lui en parlerai.

Pour ce qui regarde M. le comte ¹ , j'agirai en tout selon votre intention , mon cœur. Je lui avais cédé une de mes tentes , ou plutôt j'avais chargé Étienne de la ramener à Tarnowitz et de la lui remettre ; mais je vois qu'ils se sont croisés. J'ai fait acheter pour lui un beau cheval anglais du prix de cent ducats que j'ai ordonné de payer à l'instant. Le grand - écuyer ² a suspendu le paiement , m'assurant qu'il avait appris par Siekierzynski que M. le comte était fourni d'argent emprunté au nonce ³ du pape. Pour ce qui regarde les autres fonds , on suivra en tout vos instructions. Au reste , jusqu'à présent nous n'avons pas eu besoin de numéraire , car on nous fournit abondamment de provisions. Il nous déserte , cependant , une foule de soldats et de gens du train. Je vous supplie , au nom de Dieu , qu'on leur fasse la chasse dans notre pays et surtout aux envi-

¹ Le comte de Maligny , frère de la reine.

² Matezynski.

³ Palavicini , nonce du pape en Pologne , qui avait le plus contribué à engager le roi Jean dans cette guerre.

rons de Czestochowa. J'ai déjà fait écrire à cet égard au castellan de Cracovie¹.

Menzynski est un grand misérable. Il a déjà paru à Lemberg et ne m'a pas écrit un mot relativement aux Cosaques qu'il devait enrôler en Ukraine, et ce traître de maître de poste à Léopol m'écrit que Menzynski s'y trouve maintenant, et qu'il fera lui-même, c'est-à-dire Menzynski, son rapport sur l'affaire des Cosaques, comme s'il en eût coûté beaucoup au maître de poste de m'en parler pour son compte. Quant à moi, je ne désire rien maintenant que l'arrivée de ces Cosaques, et bien des fois dans la journée je soupire après eux. Rappelez-vous, ma chère ame, tout ce que j'ai avancé pour les avoir; et s'en voir privé au moment décisif, vous conviendrez que c'est à désespérer. Ainsi, mon amie, s'ils arrivent dans vos contrées, poussez-les en avant au plus vite, et fournissez-les de chariots et autres moyens de transport; car nous pouvons nous passer de toute autre espèce de troupes; mais ce sont eux qui sont indispensables.

Beaucoup de mes escadrons manquent en-

¹ André Potocki, auquel le roi avait confié l'administration du pays dans son absence. Son fils fut tué à la bataille de Vienne.

core de piques et de lances. J'en ai fait distribuer de celles que j'avais en réserve, et même de celles qui appartiennent à l'armée de Lithuanie, puisqu'on ne peut pas savoir quand elle arrivera.

Dites au nonce du pape que MM. les gouverneurs et généraux de ce pays-ci sont à la fois aises et mécontents de nous voir. Ils nous envisagent à la vérité comme des sauveurs; mais ils trouvent que nous sommes arrivés trop promptement, et qu'ils n'ont pas eu le temps de préparer tout ce qu'il faut pour les besoins de l'armée; même le pont du Danube n'est pas encore prêt.

Les troupes saxonnes et celles des autres princes sont toujours en arrière; maintenant ils viennent à marches forcées de tout côté.

Le prince de Waldeck ne s'est pas donné le temps de manger un morceau chez moi. Il a mieux aimé se mettre de suite à expédier des ordres pour que les siens pressent leur marche jour et nuit.

L'empereur doit venir par eau jusqu'à Krems¹ où se trouve déjà notre palatin de Mèse-

¹ Ville sur le Danube, à quinze lieues au-dessus de Vienne.

vitz ¹. Les princes de Saxe et de Bavière viendront pour sûr et en personne. Le prince de Conti est resté à Francfort, se conformant aux ordres du roi. Carignan-Soissons est arrivé ici. Sepville ² n'a pas osé venir en droiture et a fait un détour par Inspruk, pour avoir l'air de venir annoncer à l'impératrice douairière la nouvelle de la mort de la reine ³.

Quant aux Brandebourgeois, il n'en est pas question du tout et je ne les attendrai plus. Vous pouvez insinuer au nonce du pape, si l'occasion se présente, que je n'étais pas indigne non plus de ce cimenterre et de cette rose que le saint-père a envoyés au roi Michel. Cependant, j'ai été privé de cet honneur au grand étonnement de toute l'Europe. Il faut avouer que la cour de Rome n'a jamais fait pareille bévue.

Le maître de poste de Léopol se plaint de ce

¹ Opalinski.

² Le marquis de Sepville, envoyé de France près l'empereur; lors de la retraite de Vienne, il avait sauvé la famille impériale, prête à tomber dans les mains des Turcs, en faisant couper, avec autant d'habileté que de courage, le pont de la ville de Krems, dont les Tartares allaient se saisir.

³ La reine de France, Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV.

que les expéditions de Léopol à Cracovie sont obligées de faire le détour par Varsovie.

J'ai fait hier avec l'armée une marche de plus de six milles de Pologne ; j'avais opéré , dès le matin , ma jonction avec le palatin de Wolhynie ¹ , de manière que le duc de Lorraine , à son arrivée , nous a trouvés en masse. Il est venu si inopinément , qu'il n'a pas même été reconnu de nos avant-postes. Il n'était accompagné que de quelques cavaliers et nous a trouvés tout-à-fait en ordre , à son grand étonnement ainsi qu'à celui de ses compagnons. Par un heureux hasard , il n'y avait pas une demi-heure que j'avais donné l'ordre d'être prêts pour la marche. Nous avons quatre escadrons de hussards au complet , assez de lances dans les rangs ; tout cela impose à la première vue.

Un moment avant l'arrivée du duc , à sept heures du matin , par un temps très-serein , nous avons aperçu au ciel une espèce de petit arc-en-ciel en forme de lune , à peu près comme elle paraît à la première phase ; c'est un phénomène tout-à-fait extraordinaire : nous marchions vers l'occident , l'arc-en-ciel a brillé

¹ Sieniawski.

derrière nous vers l'orient et à gauche du soleil. Il prit ensuite la forme que voici , et fut visible pendant une demi-heure.

Le duc descendit de cheval et prit plaisir à voir notre armée qui rentrait dans le camp. Pendant ce temps, on dressait les tentes; je l'invitai à dîner: il ne s'y attendait pas du tout; car nos bagages ne faisaient que d'arriver, et nous étions au milieu des champs, sans eau, sans feu et sans bois. Malgré tout, ils eurent de quoi manger et même de quoi s'enivrer. Le prince de Waldeck arriva environ une heure après le duc, mais il ne voulut pas se mettre à table; je vous ai déjà dit pourquoi.

Vous trouverez plus bas le portrait de M. de Lorraine; mais je vous conterai d'abord notre conversation pendant le dîner; ce récit vous amusera. Au commencement, il ne voulut boire que du vin de Moselle, et eut encore soin de le couper d'eau; car il n'est pas buveur le moins du monde. Cependant, s'étant mis en train, il prit aussi du vin de Hongrie. Ce Taff¹, que nous avons vu à Varsovie, en qualité d'envoyé du duc pendant mon élection, était venu avec

¹ Homme de confiance du duc de Lorraine.

son maître ; il ne cessait de lui chuchoter à l'oreille, apparemment pour l'empêcher de boire ; mais le mentor finit par s'enivrer lui-même et par engager les autres à en faire autant. Comme le prince était déjà en pointe de vin , il demanda , après beaucoup de compliments , comment on disait père , fils , frère , en polonais. On le lui dit , et alors il répéta ces mots plus de cent fois , à la manière de notre archevêque de Gnesne. Il disait Oyciec¹ en montrant , Syn² en s'indiquant soi-même , et Brat³ en montrant Fanfan⁴. Il disait à ce dernier : « Vous êtes l'aîné de la famille , puis » viennent trois autres , et je suis le cin- » quième. » L'instant d'après, il avait déjà oublié comment on disait père en polonais. Tout cela a duré quelques heures. Le duc avait avec lui plusieurs gentilshommes de très-bonne compagnie, entre autres un Savoyard qui avait amené une cinquantaine de volontaires à l'armée impériale , puis les fils de Montécuculli , ceux du prince d'Auersperg et autres. Je ne saurais vous décrire la joie , le contentement que ces messieurs ont fait pa-

¹ Père , — ² fils , — ³ frère , en polonais.

⁴ Le prince Jacques , fils aîné du roi.

raître ; c'étaient des *vivat* continuels , en nous élevant jusqu'aux nues , et même plus haut , s'il est possible. Taff parla beaucoup de mon élection ; il dit qu'il avait été le premier à me complimenter de la part de son maître , qui , à l'en croire , n'avait jamais été mon rival. Enfin , nous nous sommes séparés enchantés les uns des autres. A l'entrée de la nuit , le duc s'en retourna à cheval à son armée ; il aura été toute la nuit à chevaucher.

Point de nouvelles récentes de Vienne ; mais on a fait quelques signaux pour annoncer notre arrivée aux assiégés. Au reste , le duc veut suivre mes ordres en toute chose. Nous avons beaucoup parlé du grand jour où il plaira à Dieu de nous faire voir l'ennemi de près , et ils paraissent tous bien aises de m'avoir pour chef.

Je vous ai raconté ce qui s'est passé tout au long , ma chère ame , jusqu'à vous ennuyer peut-être , afin que vous en donniez communication en guise de gazette. Maintenant voici le portrait du duc de Lorraine : La taille du prince Radziwill ¹ , maréchal de Lithuanie , les traits du visage de Chetmaki , et à peu près le même

¹ Stanislas Radziwill.

âge que lui ; le nez très-aquilain et presque en perroquet. Il est fortement marqué de la petite vérole et encore plus voûté que l'Épine ; habit gris , sans ornement , si ce n'est des boutons de passementerie assez neufs ; chapeau sans plumes ; bottes jaunes , ou plutôt qui l'ont été il y a trois mois ; un cheval de combat passable , mais la bride et tout le harnais communs et usés ainsi que la selle. *Avec tout cela il n'a pas la mine d'un marchand , mais d'un homme comme il faut , et même d'un homme de distinction.* Il parle très-bien de tout ce qui est de son ressort ; d'ailleurs , il est peu causeur et paraît très-modeste. C'est , à proprement parler , un galant homme qui entend la guerre parfaitement et s'y applique sans relâche. Il porte une perruque blonde des plus mal faites ; en général , il est peu soucieux de sa mise , mais c'est un homme avec qui je m'accorderai très-facilement et qui est digne d'un sort plus haut.

Je n'ose plus vous importuner davantage ; j'embrasse avec délices toute votre chère et bien aimée personne. Je vous promets aussi de ne plus me mettre en colère que le jour où nous aurons affaire aux Turcs.

Mes baisemains à M. le marquis et à ma sœur. J'embrasse les enfans et je suis charmé d'apprendre que *Filon*¹ devient gentil.

¹ Nom que le roi donnait au prince Constantin, son dernier fils, né le 1^{er}. mai 1680.

 LETTRE SIXIÈME.

Le 4 septembre, à un quart de mille du pont de Tulum ,
 au château de Hetelsdorff , appartenant à un vieux
 comte Ardek , ancien écuyer du fameux Walestein ,
 et qui vit encore.

Sense joie de mon ame , charmante et bien-aimée
 Mariette !

Vous avez raison , mon cœur , de dire ,
 comme vous le faites , dans votre lettre , n°. 3,
 28 août , que d'autres ont le temps d'écrire
 plus souvent que moi et davantage. La précipi-
 tation de notre marche , la traversée des villes ,
 de continuelles harangues , mes conférences
 avec le duc de Lorraine et les autres chefs ,
 des ordres sans nombre à donner , etc. , etc. ,
 m'ont empêché , non-seulement d'écrire , mais

même de prendre de la nourriture et du repos. C'est bien pis encore , maintenant que Vienne est à toute extrémité , que nous sommes au moment de passer le Danube , et que quatre milles seulement nous séparent de l'ennemi. Ajoutez le cérémonial des entrevues , les difficultés que fait naître l'étiquette , tantôt une chose , tantôt une autre : qui passera le premier ou le dernier ; qui aura la droite ou la gauche ; viennent ensuite les conseils sans fin , les lenteurs , l'indécision , et tout cela , en faisant perdre beaucoup de temps , fait faire en outre beaucoup de mauvais sang.

Mais quant à ce que vous dites de notre bon air , je puis vous assurer que si l'on me jugeait d'après l'extérieur , on me croirait riche comme Crésus. Les livrées de mes pages , de mes écuyers , de mes laquais , sont très-belles , les chevaux richement caparaçonnés ; les chambres que j'occupe , ainsi que celle de Fanfan , toujours tapissées en drap d'or , et l'antichambre en drap de soie. Ceux d'ici , au contraire , n'ont pas le plus petit ornement d'argent soit à leurs habits , soit à leurs chevaux. Ils sont pour la plupart vêtus à l'allemande ou à la hongroise. Nous ne leur avons

vu jusqu'à présent ni pages, ni laquais. L'électeur de Saxe¹ avait hier un simple habit rouge avec une écharpe cramoisie et une frange ; tenez , s'il vous en souvient encore , à peu près comme feu notre palatin de Sandomir².

On n'a point à se faire de visites ; car les différens corps d'armée campent assez loin les uns des autres. On ne se voit guère qu'en passant et comme en poste. Je suppose qu'une fois au-delà du Danube , il y aura encore moins de temps pour l'étiquette et les cérémonies.

Voici le portrait de Monsieur de Saxe³ :
Plus petit que Jaroçki , mais plus gros , plus roux que châtain , les cheveux courts , frisés , la barbe à la mode des vieux Allemands . Il paraît avoir quarante ans ; il ne sait parler ni français , ni latin , et parle peu allemand ;

¹ Jean Georges III , électeur de Saxe , grand-veneur de l'empire , né en 1647. Il a marqué dans les guerres de l'empire contre la France et contre la Porte. Mort en 1691.

² Jean Zamoyski , petit-fils du célèbre Zamoyski , qui porta en France , à Henri de Valois , la nouvelle de son élection au trône de Pologne , et qui , également illustre par ses talens et ses victoires , refusa lui-même la couronne , à la mort d'Étienne Battori. Celui de ses descendans dont il est ici question , le palatin de Sandomir , fut le premier mari de la reine Marie Casimire.

³ C'est la manière dont le roi Sobieski qualifie le plus souvent les princes et électeurs : *M. de Saxe , M. de Bavière , etc.*

point de harangue ni complimens ; paraît étourdi , ivrogne , simple et bonhomme ¹.

Il m'est très-désagréable qu'Ustrzycki n'ait pas pris le chandelier et le fusil qu'avait apportés Dumont. Ce seraient à présent choses plus nécessaires que les plumes d'autruche au chapeau. Je vous supplie instamment de me les envoyer par le palatin de Pomérélie ².

Vous me parlez , mon amour , d'un certain Stanecki qui a dû être autrefois chez moi ; le fait est vrai. Il a été pèlerin depuis. Il faut d'abord voir cette sorte de gens avant de leur montrer de l'argent ; mais tout cela arrive trop tard , à moins qu'il ne rejoigne quelque part Lubaczewski ; car il est probable que , *le onzième de ce mois* , nous rencontrerons l'ennemi. Il n'y a plus que sept jours jusque-là.

Nous n'avons eu aucune nouvelle du docteur Peccovini , ni à Olmutz , ni depuis.

M. de Warmie m'a écrit , il y a long-temps , qu'il ne pouvait m'accompagner cette fois , parce que toute la province de Prusse s'y opposait. Comme premier dignitaire , on croit sa

¹ Le lecteur se rappelle que tout ce qui est en italique est en français dans l'original , et on n'y a rien changé.

² Denhoff.

présence indispensable au moment où quelques vaisseaux français ont paru dans ces contrées ¹.

Je suis désolé de la mauvaise santé de M. le marquis ². Il faut absolument lui ôter ces idées de la tête. Nous aurons bien assez de gloire , si Dieu daigne bénir ici nos travaux.

Je suis aussi fort inquiet pour l'abbé Kamie-
necki. C'est ainsi qu'il plaît à Dieu de m'éprou-
ver dans les objets de mon affection. Mais vous
surtout , mon cœur , vous devriez ne pas né-
gliger une santé qui m'est si précieuse. C'est
bien que vous ayez fait dire les prières de qua-
rante heures , il faut encore les continuer ; elles
s'adressent à celui qui s'est nommé lui-même
le Dieu des armées et par conséquent de la
victoire.

Le trésorier de la cour ³ et le staroste de
Zuck ⁴ couchent dans mon appartement ; le
dernier nous a rejoints avant-hier. Fanfan est
assez gentil et les fatigues de la guerre ne lui
font pas de mal ; je ne sais qui établir auprès

¹ C'étaient des vaisseaux marchands , chargés de sel , que la
mésintelligence des cours de Varsovie et de Versailles avait fait
prendre pour des vaisseaux de guerre.

² Le marquis d'Arquien.

³ Modrzeiewski ; il fut tué à la bataille de Vienne.

⁴ Migczynski.

de lui. Le castellan de Léopol¹ a de la gaité; le castellan de Livonie² pourrait aussi convenir : mais je crains qu'une fois établi dans ce poste , il ne prétende le conserver après la campagne. Ainsi j'ai encore sursis au choix ; en attendant , Fanfan est toujours auprès de moi et sous mes yeux.

Je ne sais s'il est arrivé à votre connaissance, mon amie, que Polanowski s'en est retourné de Glewitz en Pologne , sans même prendre congé de moi ; il m'a seulement fait dire par le palatin de Russie³ que , depuis le jour qu'il vous a été présenté , il avait éprouvé de si violens maux de reins , qu'il n'y pouvait plus résister , et qu'il allait à Czestochowa s'y guérir ou succomber. Je lui ai fait représenter qu'un malade gagnait toujours à rester en place ; qu'on était très-commodément au couvent des Récollets à Glewitz ; que , revenu à la santé , il aurait moins de chemin à faire pour nous rejoindre ; qu'il était même plus convenable pour lui de passer le temps de sa maladie près du

¹ Martin Kanski, général d'artillerie , l'un des plus grands hommes de guerre de son temps.

² Felketzamb.

³ Jablonowski.

théâtre de la guerre, et qu'enfin en cas de mort, on n'était pas plus loin du ciel en Silésie qu'en Pologne. Je n'ai pas eu de réponse. Le staroste de Zuck l'a vu à l'église de Czestochowa¹. Cependant il ne voulait qu'y passer la nuit et pousser plus loin en Pologne ; il se désespérait et pleurait sur son malheur. Je vois bien que ce n'est que de l'hypocondrie ; mais c'est pis que tout, puisqu'il y a de quoi tuer la réputation et l'honneur.

M. le comte² est toujours avec moi et je lui donnerai des preuves de mon amitié en toute occasion.

Je suis toujours enrhumé et j'ai un mal de tête continuel, quoique je couche en gilet sous un rideau et chaudement. Le rideau va très-bien avec la tapisserie de ma chambre. Fanfan dîne le plus souvent avec moi. Pour ce qui est des faisans, perdrix et autre gibier, il peut en manger à discrétion : nous n'en manquons pas plus que de fruits.

¹ Ou Czestochow, ville du palatinat de Cracovie, avec un couvent fortifié où l'on conserve le *trésor de la Vierge*. On y voit une image de la Vierge, peinte par saint Luc. Les moines étaient les maîtres de la ville et entretenaient la garnison à leurs frais.

² Le comte de Maligny, frère de la reine.

Il n'y avait pas lieu de craindre qu'on entreprît quelque chose avant mon arrivée, puisqu'aujourd'hui même il y en a encore qui sont d'avis de temporiser, qui n'osent rien hasarder; mais ce ne sont pas les nôtres. Quant au deuil de la reine de France, il n'est pas d'usage de le prendre avant que la nouvelle soit officiellement annoncée; personne ici ne l'a encore pris, et je doute qu'on le porte tant que durera la campagne. Pour moi particulièrement, je ne crois pas devoir devancer la notification qui m'est due.

L'infanterie de l'évêque de Culm ¹ me manquera peut-être aussi-bien que les autres. Je la ferai joindre au régiment de M. le comte; mais je doute que ce soit nécessaire, parce que les deux Kozuchowsky sont arrivés avec leurs gens. Pour ce qui est de l'argent, lorsque vous, mon cœur, M. de Cracovie ² et les autres membres du conseil qui est auprès de vous, verrez la nécessité de l'employer à quelque affaire, ne regrettez pas la dépense et agissez

¹ Opalinski.—Le palatinat de Culm faisait partie de la Prusse polonaise.

² Potocki.

sans demander mon avis qui pourrait n'arriver que trop tard.

Le chancelier ¹ est d'avis d'armer l'arrière-ban ; je ne vois pas pourquoi et contre qui. Si c'est contre Tékély, le danger est bien loin, puisqu'il est occupé au siège de Presbourg et qu'il nous a même demandé un armistice, pour avoir le prétexte de se défaire des Turcs et des Tartares qui occupent et ravagent son pays. Le prince de Transilvanie vient d'écrire à l'empereur, en s'offrant d'être médiateur entre lui et les Tartares. Les Turcs et les Hongrois ignorent entièrement que nous sommes ici ; du moins ils n'en veulent rien croire ; ce qui est fort heureux pour nous. Mais voilà le jour qui commence à poindre, quoiqu'un peu nébuleux, à cause des pluies que nous avons eues depuis quelques jours ; il faut que je finisse ma lettre. J'ai aujourd'hui neuf grands milles à faire pour aller voir les ponts aux environs de Vienne et me trouver de retour ici avant la nuit.

Bientôt, avec l'aide de Dieu, il nous faudra entreprendre le passage du fleuve.

¹ Wielopolski.

J'embrasse de cœur et d'ame mon incomparable ; à *ma sœur* et à *M. le marquis mes baises*.

Les deux hetmans ¹ m'accompagnent dans ma course d'aujourd'hui ; car le palatin de Russie est arrivé depuis hier. Je suis fort en retard ; voilà déjà huit heures sonnées ; il me faudra ajouter une partie de la nuit pour mon excursion.

¹ Nous avons préféré le titre d'*Hetman* à celui qu'on lui a très-improprement substitué dans les descriptions françaises de l'ancienne Pologne. Il y avait deux dignitaires de ce nom, tant dans la Pologne proprement dite, qu'en Lithuanie, l'un supérieur, l'autre inférieur. Mais le titre de *grand général* par lequel on désigne le premier en français est très-vague, et celui de *petit général*, donné au second, est tout-à-fait ridicule. Celui-ci s'appelait proprement hetman de campagne.

LETTRE SEPTIÈME.

Au pont de Tulm , de l'autre côté du Danube ,
le 9 septembre , à 5 heures du matin.

Senle joie de mon coeur , charmante et bien-aimée

Mariette !

J'ai reçu hier deux de vos lettres , mon
coeur. La dernière , n°. 5 , *du quatrième de
septembre* , m'a été remise un peu avant le
n°. 4. Toutes deux me sont parvenues par l'en-
tremise du résident , qui a organisé la poste ,
de manière qu'elle ne partira que deux fois la
semaine , c'est-à-dire le jeudi , comme qui di-
rait aujourd'hui , et le lundi ; mais Dieu sait si
elle pourra arriver , car le directeur général
des postes m'a dit que les traîneurs lui ont tué
deux postillons , pour s'emparer de leurs che-
vaux. Nous avons passé la journée d'hier en

prières. Le père Marco d'Aviéno nous a donné sa bénédiction ; il a été envoyé ici tout exprès par le pape. Nous avons reçu la communion de ses mains , après quoi , il a dit la messe et nous a adressé une exhortation extraordinaire. Il nous a demandé si nous avions confiance en Dieu , et sur notre réponse unanime , que nous en avions une pleine et entière , il nous a fait répéter avec lui à plusieurs reprises , *Jesus Maria , Jesus Maria !* il a dit la messe avec un recueillement parfait. C'est vraiment un homme de Dieu ; avec cela , il n'est ni ignorant ni bigot. Je lui ai donné audience plus d'une demi-heure , avant d'avoir passé le Danube ; il m'a rapporté la conversation privée qu'il avait eue avec l'empereur , et m'a dit qu'il lui avait expliqué quels étaient les péchés qui avaient attiré la colère de Dieu sur ce pays , et en quoi il fallait se corriger. Il ne lui a pas conseillé de venir à l'armée ou de se rapprocher du théâtre de la guerre , et même , lorsque le bruit se répandit un moment que l'empereur arrivait et qu'on lui préparait des appartemens à Tulum , il ne faisait que sourire et montrait par geste qu'il n'en croyait rien. Effectivement , ce n'était qu'un leurre. L'empereur cependant m'avait

fait part de son prétendu voyage ; il voulait venir me voir , disait-il , ainsi que les différens corps d'armée. Mais il a été bien aise d'être invité de ma part à ne point s'avancer en-deçà de Krems ; et en effet , comme nous portons aujourd'hui toutes les troupes sur l'ennemi , et que nous allons nous engager dans des défilés entre des montagnes et des forêts , les Tartares pourraient bien venir battre le pays derrière nous , ne serait-ce que pour enlever nos dépôts et nos réserves.

Nous voici occupés depuis quelques jours à faire passer le Danube à nos troupes. Les pluies continuelles viennent encore ajouter à tous les autres embarras. Bien que les ponts soient solidement construits , il y a toujours quelque réparation à faire ; aussi la moitié de notre cavalerie est-elle encore de l'autre côté , ce qui est très-fâcheux : car le long du Danube il n'y a pas une botte de foin ni de paille à trouver, le kan des Tartares ayant précisément occupé ce pays-ci pendant quelques semaines. Ce sera bien pis aux approches de l'ennemi , puisqu'il n'y a dans cette direction que des montagnes arides et boisées.

On nous amène des guides à toute heure du

jour ; tout le monde donne des conseils , mais nous n'avons encore rien de clair sur le chemin à prendre , et il faudra se laisser aller à la garde de Dieu. Le seul point décidé est que nous ferons d'abord grimper toute notre infanterie et qu'elle fraiera la route à la cavalerie. C'est aujourd'hui, avec l'aide de la Providence, que nous allons commencer le grand œuvre, dût même une partie du bagage rester sur l'autre rive. Ce sera toujours un grand inconvénient : une fois séparés de nous , on ne saura plus ce qu'ils seront devenus ; d'ailleurs les chariots de provisions sont d'autant plus nécessaires que l'ennemi a fait un véritable désert de toute cette contrée.

Je suis très-content du duc de Lorraine. *Il en use fort bien avec moi ; c'est un fort honnête homme , un homme de bien , et il entend le métier de la guerre plus que les autres.* Il vient toujours chez moi prendre le mot d'ordre. Monsieur de Saxe fait de même depuis que ses troupes se sont jointes aux miennes. Elles sont très-belles , bien habillées , bien au complet et bien disciplinées. On peut dire des Allemands ce qu'on a dit du cheval : Ils ignorent eux-mêmes leurs forces.

Nous avons eu *une fausse alerte* pendant deux nuits , la dernière surtout ; nous ignorons jusqu'ici ce qui y a donné lieu. Fanfan n'a témoigné aucune peur ; au contraire , *il a grande envie de voir au plus tôt l'ennemi ; il se fait tout autre qu'il n'a été.* J'ai attaché à sa personne le castellan de Livonie ; je ne pouvais guère faire autrement.

Une foule de princes nous arrivent , jour et nuit , de toutes les parties de l'Europe. L'électeur de Bavière a dû arriver cette nuit. Hier , nous avons vu venir deux princes de Neubourg , un de Hanovre , un de Wurtzbourg , un jeune Anhalt et une infinité d'autres. Viennent ensuite les comtes et chevaliers des différentes nations qui veulent tous me voir et qui me prennent mon temps. Ils sont très-lestement équipés et ne reviennent pas d'étonnement à la vue de mes tentes , de mes bagages et de mes alentours. L'électeur a fait hier , avec moi , la revue de l'armée , toujours vêtu de son habit rouge habituel , et à peine çà et là quelques petites étoiles d'argent à son harnais ; avec cela ni pages , ni piqueurs ; une grosse tente de simple coutil ; pas d'autre cour que quelques officiers

de service ; au reste , sa garde est très-belle ainsi que ses autres troupes.

Les prisonniers qu'on nous amène sont tous d'accord sur ce que les Turcs ne veulent pas croire à notre arrivée. Nous ne pouvons concevoir pourquoi on entend si peu la canonnade du côté de Vienne. D'ailleurs , nous n'en avons aucune nouvelle depuis assez long-temps.

Stadnicki et Niemirowski ne sont pas encore arrivés. Le staroste de Lublin ¹ qui les a devancés , dit qu'ils arrivent et que même le staroste de Sandomir ² n'est plus qu'à neuf milles ; je n'en crois rien. On n'a encore envoyé ni piques ni lances ; mais à quoi serviraient-elles , puisque Menzynski ne viendra plus à temps avec les Cosaques ; ils auraient été si utiles dans ce maudit passage de forêts et de montagnes ! n'en parlons plus , et que la volonté de Dieu s'accomplisse en tout !

Je reçois dans le moment le rapport de nos avant-postes ; on entend une forte fusillade du côté de Vienne , mais peu de coups de canons.

Personne n'a vu Estko , ni entendu parler

¹ Danilewicz.

² Charles Lubomirski.

de lui. Le docteur Peccovini est arrivé avant-hier ; il a l'air d'un galant homme.

Que Dieu soit béni de ce que notre abbé Kamieniecki va enfin un peu mieux ! J'ai été bien inquiet pour lui , et cette nouvelle m'a fait autant de plaisir que s'il m'était venu un renfort de quelques milliers d'hommes. Giza ¹ est toujours à Lubowla ; Tékéli ne l'a pas fait chercher jusqu'à présent ; lui-même n'est pas loin d'ici avec un parti de Turcs et de Tartares. Il a envoyé chez le duc de Lorraine , en lui proposant un armistice , et cela dans l'intention de se défaire des Turcs et des Tartares qui ruinent son pays. Il ne se doutait nullement de mon arrivée , et lorsque son envoyé m'a aperçu , il a été tellement saisi qu'il n'a pu proférer un seul mot. Je l'ai chargé d'une lettre en chiffres pour son maître à qui j'ai fait un long sermon.

Le duc de Transylvanie est à l'armée du visir avec ses troupes ; il a écrit à l'empereur il y a quelques jours , en lui offrant sa médiation. Le visir peut-être le lui aura ordonné selon son ancien usage. Les Vallaques et les

¹ Giza , envoyé du roi de Pologne auprès de Tékéli.

Moldaves y sont aussi ; mais il est encore plus difficile de s'entendre avec ceux-là.

L'homme de madame la princesse s'est trompé¹. Il n'y a pas ici plus de cent cinquante Cosaques avec Apostol² ; ce sont des gens du palatin de Wolhynie³. Menzynski est toujours à Léopol avec les siens , à ce que dit Ziwert , maître de poste de l'endroit.

Il faut que je me plaigne de vous à vous-même , ma chère et incomparable Mariette. Comment est-il possible que vous n'ayez pas meilleure opinion de moi , après toutes les preuves de tendresse que je vous ai données. Pouvez-vous dire sérieusement que je ne lis pas vos lettres ? Pouvez-vous le croire , tandis qu'il est de fait qu'au milieu de tous mes embarras et de toutes mes sollicitudes , je lis chacune d'elles pour le moins trois fois , la première fois lorsqu'elles arrivent , la seconde en me couchant , lorsque je suis libre enfin , et la troisième quand je me mets à y répondre. Tout ce compte des années de notre union , du

¹ La princesse Radziwill , sœur du roi de Pologne.

² Apostol , colonel qui devait lever un régiment de Cosaques.

³ Sieniawski.

nombre de nos enfans , n'avait rien à faire dans votre lettre pas plus que dans votre pensée. Si parfois je manque à vous écrire longuement , ah ! ma chère amie , n'est-il donc pas facile de s'expliquer ma précipitation sans le secours de suppositions injurieuses ? Les combattans des deux parties du monde ne sont plus qu'à quelques milles les uns des autres. Il faut penser à tout ; il faut pourvoir au moindre détail. Peut-il y avoir là du temps de reste ?

Je vous conjure , mon cœur , pour l'amour de moi , de ne pas vous lever aussi matin. Quelle est la santé qui pourrait y tenir , surtout en se couchant aussi tard que vous en avez l'habitude ? Vous m'affligerez sensiblement si vous n'avez pas égard à ma prière. Vous m'ôterez le repos , vous m'ôterez la santé , et , ce qui est bien pis , vous nuirez à la vôtre qui est ma seule consolation dans ce monde. Quant à notre affection mutuelle , voyons lequel des deux se refroidit davantage ! Si mon âge n'est plus celui de l'ardeur , mon cœur et mon ame sont toujours aussi jeunes qu'autrefois. Enfin n'étions-nous pas convenus , *mon amour* , que ce devait être *votre tour* maintenant , et que c'était à vous à faire les avances ? M'avez-vous

tenu parole, mon cœur ? Ainsi donc n'allez pas rejeter votre propre tort sur un autre ; mais prouvez-moi au contraire en paroles, par écrit, et surtout en réalité, que vous gardez un constant attachement pour votre fidèle et dévoué Céladon, qui est obligé de finir sa lettre en embrassant avec délices son aimable et bien-aimée Mariette.

Mes baisemains à ma sœur et à M. le marquis ; j'embrasse les enfans. La bonne humeur du petit amour me fait grand plaisir.

Le palatin de Pomérelie vient d'arriver ; l'électeur de Bavière doit se rendre chez moi à l'instant.

LETTRE HUITIÈME.

Aux montagnes de Calenberg, près d'un couvent incendié, vis-à-vis le camp turc, le 12 septembre, à 3 heures du matin.

Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée

Mariette !

Quoiqu'il soit bien sûr que les occupations nous pressent de plus en plus, que la poste ne parte que demain, qu'elle doive avoir de la peine à passer à cause des Tartares qui battent le pays, cependant, pour prévenir vos inquiétudes autant que je le puis pour ma part, je mets tout de côté et je prends la plume pour vous dire que nous voici, depuis hier soir, vis-à-vis le camp turc. Le reste de notre armée arrivera, si Dieu le veut bien, cette après-

* Montagnes qui avoisinent la ville de Vienne.

dînée. Il serait difficile de décrire tout ce qui se passe ici. Nous avons eu toutes les peines du monde à notre passage du Danube. Les ponts enfonçaient sous l'artillerie et les bagages. La plupart des chariots ont dû chercher des gués et en ont trouvé heureusement sur plusieurs bras du Danube, excepté dans le grand lit du fleuve, où le courant était trop rapide; car il n'y a pas de rivière à comparer au Danube pour la violence. Jeudi dernier, c'est-à-dire le 9, nous avons vu arriver l'électeur de Bavière¹, dont voici le portrait : *Il est de la taille de notre comte de Maligny*, les cheveux châtains bruns, pas mal de visage; les lèvres et le menton à l'autrichienne, mais pas en laid; les yeux un peu battus, l'air français. Il est arrivé chez nous presque en poste. Il s'habille mieux que les autres. Il a de beaux chevaux anglais; le roi de France lui en a envoyé douze avec selles et harnais; d'ailleurs ni pages, ni laquais. Il a des manières et du savoir-vivre, et cependant, il est tout jeune. Il a si bien fait connaissance avec Fanfan² et il est si familiè-

¹ Charles II, duc de Bavière, électeur-palatin, né en 1651, mort en 1685.

² Le prince Jacques.

rement avec lui , qu'on les dirait liés depuis l'enfance ; il l'appelle souvent *mon cher frère* ; aussi faut-il dire que Fanfan est devenu *tout autre* qu'il n'était ; le pauvre petit supporte beaucoup et n'en est pas plus dégoûté. Il se porte bien , grâce à Dieu.

Les deux électeurs se sont d'abord tenus assez éloignés de moi. A présent que nous approchons de l'ennemi , ils sont moins en observation ; ils viennent toujours eux-mêmes prendre le mot d'ordre chez moi , et demandent par dix fois si je n'ai plus rien à commander. L'électeur de Saxe est un honnête homme , à cœur droit ; il a fait hier une chute de cheval et s'est égratigné la figure. L'un et l'autre électeur font rester près de moi plusieurs de leurs cavaliers pour porter mes ordres. La nuit dernière , ils ont envoyé un détachement de cavalerie garder ma tente. Faites part de tout ceci à l'évêque de Luck. Il prétendait que j'aurais beaucoup à endurer d'eux et de leur flegme allemand. Ces princes ont renforcé mes troupes polonaises de quatre grands régimens d'infanterie qui forment l'aile droite , et le plus petit officier ne saurait être plus souple ni plus complaisant qu'ils ne le sont

avec moi. Voilà pourquoi nous pouvons espérer de réussir avec l'aide de Dieu , non pas toutefois sans de grands efforts ; car nous avons trouvé les choses tout autrement qu'on ne nous les avait représentées , surtout pour les localités et le terrain. Ainsi donc , après cette fameuse traversée du Danube , dont je viens de vous parler , il a fallu passer des montagnes où , à proprement parler, nous n'avons pas monté , mais gravi. Depuis vendredi dernier , nous ne mangeons ni ne dormons pas plus que nos chevaux. Je m'étais séparé , ce jour-là , de mon armée , pour assister à un conseil de guerre , et j'ai été , l'espace de vingt-six heures , sans les miens. Ils étaient restés en arrière , à cause de ces maudits passages de rivière , si bien que parmi les subalternes on commençait déjà à en mal augurer. Heureusement , quelques-uns d'eux m'avaient vu à la tête de l'infanterie hongroise. Je l'avais mise en avant , parce que les troupes allemandes s'étaient déjà trop aventurées ; mais Dieu , dans sa bonté infinie , nous a préservés de toute confusion ; aucun homme n'a péri , malgré les Tartares qui nous assaillaient de tout côté. Pour ce qui est des Turcs , on nous

en amène comme des chiens. Mes dragons et les Cosaques leur ont pris force bétail : ô Menzynski ! Menzynski !

Ce qu'il y a de très-extraordinaire , c'est qu'il s'est élevé , depuis dix heures , un vent violent qui nous donne tout droit dans les yeux. Les cavaliers ont peine à se tenir sur leurs chevaux ; on dirait *les puissances aériennes* déchaînées contre nous ; car le visir a la réputation d'être grand magicien.

Ce fut donc hier à midi que je rejoignis mon armée , et nous avons escaladé ces montagnes boisées dont je vous ai parlé. Quel bienfait de la Providence que nous ayons pu passer ces défilés sans perte ni retard ! Nous avons laissé nos bagages à un mille d'ici , près du Danube , dans une position forte et munie de retranchemens. Je n'ai ici avec moi que deux de mes chariots et les plus légers ; le reste de mes effets est sur des mulets ; mais ceux-là même , nous ne les avons pas vus depuis quarante-huit heures. Au reste , tout cela n'est pas impor-

¹ Les étrangers dans l'armée chrétienne ne concevaient pas l'importance que le roi attachait aux Cosaques que Menzynski devait lui amener ; on verra plus tard s'ils justifièrent l'attente du roi.

tant ; ce qui l'est davantage , c'est qu'on nous a induits en erreur. Les généraux eux-mêmes nous avaient assuré qu'aussitôt que nous aurions franchi le mont Calemborg , les difficultés seraient aplanies , et que de là le chemin de Vienne ne serait plus qu'une pente douce le long des vignobles. Arrivés ici , nous apercevons d'abord l'immense camp des Turcs et la ville de Vienne dans le lointain ; mais loin d'en être séparés par des champs , ce sont des forêts , des précipices , et une grandissime montagne que nous avons devant nous et dont personne ne nous avait parlé. Aussi est-ce à peine dans deux jours d'ici que nous pourrions en venir aux mains. Il nous faut changer à présent notre ordre de bataille et faire la guerre à la manière des Maurice Spinola et autres , qui s'avançaient à *la segura*, gagnant peu à peu le terrain. Toutefois , *humainement parlant* et en mettant d'ailleurs tout notre espoir en Dieu , il est à croire qu'un chef d'armée qui n'a pensé ni à se retrancher ni à se concentrer , mais qui s'est campé là comme si nous étions à cent milles de lui , est prédestiné à être battu.

Le commandant de Vienne nous a déjà aper-

çus , puisqu'il lâche des fusées et tire du canon sans cesse. Quant aux Turcs , ils n'ont rien fait jusqu'ici , si ce n'est qu'ils ont détaché une cinquantaine d'escadrons avec quelques milliers de janissaires vers notre aile gauche , où sont le prince de Lorraine et l'électeur de Saxe établis dans le couvent des Camaldules. Les Turcs ont l'air de vouloir défendre ce défilé ; je veux m'y rendre de suite , et c'est pour cela que je finis cette lettre ; car il s'agit de savoir s'ils n'y ont pas fait quelque retranchement ; ce qui serait très-fâcheux pour nous , puisque c'est de ce côté que je veux les attaquer. Notre armée occupe l'espace d'un bon demi - mille à travers des montagnes et des bois , dans un terrain si coupé , que ce n'est que par de petits sentiers que l'on arrive d'une aile à l'autre.

J'ai passé la nuit à l'extrême droite , auprès de l'infanterie ¹. On y voyait tout le camp turc , et le canon ne laissait pas fermer l'œil. Nous avons si bien fait maigre ces deux derniers jours de vendredi et de samedi , que chacun de nous pourrait chasser le cerf sur ces mon-

¹ L'infanterie polonaise , à la bataille de Vienne , était composée de vingt régimens distribués en huit brigades , mais ces régimens n'étaient guère que des bataillons d'aujourd'hui.

tagnes. Les chevaux sont le plus mal partagés ; ils n'ont rien à manger que les feuilles des arbres. Les vivres et fourrages qu'on avait promis n'ont pas été fournis ; cependant les gens sont de très-bonne volonté ; les régimens d'infanterie allemande qui ont été réunis à la nôtre , servent avec une docilité que je n'ai jamais vue dans les miens ; les nôtres sont à regarder d'un oeil de convoitise le camp turc , et ont une grande impatience de s'y établir. Les Tartares ne se montrent pas encore ; je ne sais où ils sont restés.

J'ai reçu , mon cœur , votre lettre du 6 septembre ; c'était justement au moment où nous nous préparions à gravir les montagnes. Ne vous vantez pas tant d'être à votre n°. 6 , puisque celle-ci est mon n°. 8 ; elle m'a entraîné jusqu'au lever du jour. Mais il faut finir enfin , en embrassant un million de fois mon aimable et incomparable Mariette.

Mes baisemains à ma sœur et à M. le marquis ; j'embrasse tendrement les enfans.

Communiquez cette lettre à Drion ; cela lui fournira matière à raisonnement.

LETTRE NEUVIÈME.

Dans les tentes du visir , le 13 septembre , la nuit.

Seule joie de mon ame , charmante et bien-aimée
Marianne !

Dieu soit béni à jamais ! Il a donné la victoire à notre nation ; il lui a donné un triomphe tel , que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. Toute l'artillerie , tout le camp des Musulmans , des richesses infinies , nous sont tombés dans les mains. Les approches de la ville , les champs d'alentour sont couverts des morts de l'armée infidèle , et le reste fuit dans la consternation. Nos gens nous amènent à tous momens des chameaux , des mulets , des bœufs , des brebis , que l'ennemi avait avec lui , et en outre une multitude innombrable de prisonniers. De plus , il nous

arrive grand nombre de transfuges , la plupart renégats , bien habillés et bien montés. La victoire a été si subite et si extraordinaire , que dans la ville comme dans notre camp , on était toujours en alarmes ; on croyait voir l'ennemi revenir à tout moment. Il a laissé , en poudres et munitions , pour la valeur d'un million de florins.

J'ai été témoin , cette nuit , d'un spectacle que j'avais désiré depuis long - temps. Nos gens du train ont mis le feu aux poudres en plusieurs endroits ; l'explosion a été comme celle du jugement dernier , cependant sans blesser personne. J'ai pu voir en cette occasion de quelle manière les nuages se forment dans l'atmosphère ; mais c'est une mésaventure : il y a là certainement pour plus d'un demi-million de perte.

Le visir a tout abandonné dans sa fuite ; il n'a gardé que son habit et son cheval. C'est moi qui me suis établi son héritier ; car la plus grande partie de ses richesses me sont tombées dans les mains.

Avançant avec la première ligne et poussant le visir devant moi , j'ai rencontré un de ses domestiques qui m'a conduit dans les tentes de

sa cour privée ; ces tentes occupent à elles seules un espace grand comme la ville de Varsovie ou de Léopol¹. Je me suis emparé de toutes les décorations et drapeaux qu'on a coutume de porter devant le visir. Quant au grand étendard de Mahomet, que son souverain lui a confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au saint-père par Talenti². De plus, nous avons de riches tentes, de superbes équipages et mille autres hochets fort beaux et fort riches. Je n'ai pas encore tout vu ; mais il n'y a pas de comparaison avec ce que nous avons vu à Choczim³. Rien que quatre ou cinq carquois montés de rubis et de saphirs équivalent seuls à quelques milliers de ducats. Vous ne me direz donc pas, mon cœur, comme les femmes tartares à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans butin : *Tu n'es pas un guerrier, puisque*

¹ Dans le passage de la correspondance de madame de Sévigné que l'introduction rappelle, cette phrase se trouve presque textuellement citée.

² Cet étendard occupa toute la chrétienté. Les gazettes du temps en donnaient la description détaillée, le dessin gravé, les inscriptions traduites. Le *Mercuré - Galant* nous a conservé le discours de l'envoyé du roi, en le déposant aux pieds du saint-père. On reconnut plus tard que ce n'était point l'étendard de Mahomet.

³ On se rappelle la bataille gagnée à Choczim par Sobieski au moment de la mort du roi Michel Koribut.

tu ne m'as rien rapporté ; car il n'y a que l'homme qui se met en avant qui peut attraper quelque chose.

J'ai aussi un cheval du visir avec tout le harnais. Lui-même a été poursuivi de fort près ; mais il a échappé. Son Kihag ou premier lieutenant a été tué ainsi que nombre d'autres des principaux officiers. Nos soldats se sont emparés de beaucoup de sabres montés en or. La nuit a mis fin à la poursuite , et d'ailleurs , tout en fuyant , les Turcs se défendent avec acharnement. A cet égard , *ils ont fait la plus belle retirade du monde.* Cependant les Janissaires ont été oubliés dans les tranchées, et, la nuit, on les a tous taillés en pièces. Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turcs , que , tandis qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille , une autre donnait l'assaut à la ville. Aussi avaient-ils de quoi fournir à tout cela. Je les estime , sans les Tartares , à trois cent mille combattans ; d'autres ont compté trois cent mille tentes , ce qui composerait un nombre d'hommes au-delà de toute proportion connue. Pour moi , je compte à peu près cent mille tentes ; car ils occupaient trois camps immenses. Depuis deux

nuits et un jour , s'en empare qui veut ; ceux même de la ville sont venus prendre part au butin ; je suis sûr qu'ils en ont pour huit jours. Les Turcs ont laissé en fuyant beaucoup de captifs du pays , surtout des femmes , mais après en avoir massacré tout ce qu'ils ont pu. Il y a donc par conséquent beaucoup de femmes tuées ; mais aussi beaucoup ne sont que blessées et elles peuvent encore se rétablir. J'ai rencontré hier un enfant de trois ans , un charmant petit garçon , à qui un de ces lâches a hideusement fendu la tête par la bouche. Le visir s'était emparé dans un des châteaux de l'empereur d'une très-belle autruche vivante ; mais il lui a aussi fait couper la tête pour qu'elle ne retombât point au pouvoir des chrétiens. Il est impossible de détailler tous les raffinemens de luxe que le visir réunissait dans ses tentes. Il y avait là des bains , de petits jardins avec des jets d'eau , des garennes à lapins , enfin jusqu'à un perroquet à qui nos soldats ont fait la chasse , mais qu'ils n'ont pu saisir.

Aujourd'hui , je suis allé voir la ville ; elle n'aurait pu tenir au-delà de cinq jours. Le palais impérial est criblé de boulets ; ces immenses bastions , crevassés et à moitié écroulés , ont

un aspect épouvantable ; on dirait de grands quartiers de roc.

Toutes les troupes ont bien fait leur devoir ; elles attribuent à Dieu et à nous la victoire. Au moment où l'ennemi a commencé de plier (et le plus grand choc a eu lieu là où je me trouvais, vis-à-vis le visir), toute la cavalerie du reste de l'armée s'est portée vers moi à l'aile droite, le centre et l'aile gauche ayant déjà fort peu à faire ; j'ai vu alors accourir l'électeur de Bavière, le prince de Waldeck et autres ; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage ; les généraux me baisaient les mains et les pieds ; les soldats, les officiers, à pied et à cheval, s'écriaient : *Ah ! unser brave König !* Tous m'obéissaient encore mieux que les miens.

Ce n'est que ce matin que j'ai revu le prince de Lorraine et l'électeur de Saxe ; nous n'avons pas pu nous rencontrer hier, parce qu'ils étaient à l'extrême gauche ; je leur avais donné quelques escadrons de nos hussards, commandés par le maréchal de la cour². Le commandant de la ville, Stahremberg, est aussi venu me voir

¹ Ah ! notre vaillant roi !

² Jérôme Lubomirski.

aujourd'hui. Tout cela m'a embrassé, en me donnant le nom de sauveur. J'ai été dans deux églises où le peuple m'a baisé les mains, les pieds, les habits; d'autres qui n'y pouvaient toucher que de loin, s'écriaient: Ah! donnez-nous à baiser vos mains victorieuses! Ils avaient l'air de vouloir crier *vivat*; mais ils étaient retenus par la crainte des officiers et autres supérieurs. Cependant un gros de peuple fit entendre une espèce de *vivat*. Je remarquai que les supérieurs le voyaient de mauvais oeil; aussi, après avoir dîné chez le commandant, me hâtai-je de quitter la ville et de revenir au camp. La foule m'a reconduit jusqu'aux portes. Je vois que Stahremberg est en mauvaise intelligence avec le magistrat de la ville. En me recevant, il ne m'a présenté aucun des employés civils. L'empereur m'a fait savoir qu'il était à un mille d'ici..... Mais voilà le jour qui commence à poindre; il faut que je finisse cette lettre. On ne me laisse plus la faculté d'écrire et de jouir plus long-temps de votre aimable tête-à-tête.

Nous avons perdu beaucoup des nôtres dans la bataille; nous regrettons surtout deux personnes dont Dupont vous parlera. Parmi les

étrangers , le prince de Croy a été tué ; son frère est blessé , et ils ont encore perdu quelques autres personnages de marque ¹.

Il Padre d'Aviano m'a embrassé un million de fois dans l'effusion de sa joie ; il prétend avoir vu pendant la bataille une colombe blanche planer sur nos armées.

Nous nous mettons en marche , dès aujourd'hui , pour poursuivre l'ennemi en Hongrie. Les électeurs m'ont dit qu'ils m'accompagneraient.

C'est vraiment une grande bénédiction de Dieu. Honneur et gloire lui en soient rendus à présent et à jamais !

Dès que le visir se fut aperçu qu'il ne pouvait plus tenir , il fit appeler ses fils auprès de lui et se mit à pleurer comme un enfant. Il dit ensuite au kan des Tartares : *Sauve-moi , si tu peux*. Le kan lui répondit : *Nous le connaissons bien , le roi de Pologne ; il est impossible de lui résister ; songeons plutôt à nous tirer de là*.

Nous avons des chaleurs si accablantes que

¹ Entre autres le prince de Carignan , frère du prince Eugène.

nous n'existons plus qu'à force de boire. On vient de découvrir encore une grande quantité de munitions de guerre. Je ne sais vraiment pas ce qui leur sera resté et avec quoi ils feront la campagne. Je reçois dans ce moment le rapport que l'ennemi a abandonné une quinzaine de petits canons dans sa fuite.

Je suis au moment de monter à cheval pour marcher en Hongrie, et j'espère, comme je vous l'ai dit en vous quittant, vous revoir à Stryi. Que Wyszynski y fasse réparer les cheminées et préparer les appartemens.

Cette lettre est la meilleure gazette, et vous pouvez vous en servir à cette fin, en prévenant que c'est la lettre du roi à la reine.

Les princes de Bavière et de Saxe sont décidés à me suivre jusqu'au bout du monde. Il nous faudra doubler le pas pendant les deux premiers milles, à cause de l'insupportable infection des cadavres tant d'hommes que de chevaux et de chameaux.

J'ai écrit au roi de France; je lui ai dit que c'était à lui particulièrement, comme au roi très-chrétien, qu'il me convenait de faire mon rapport *de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté.*

L'empereur est à un mille et demi. Il descend le Danube en chaloupe ; mais je m'aperçois qu'il n'a pas grande envie de me voir , peut-être à cause de l'étiquette. Il se presse d'arriver à Vienne pour faire chanter le *Te Deum*. Voilà pourquoi je lui cède la place. Je suis fort aise d'éviter toutes ces cérémonies ; on ne nous a régales que de cela jusqu'à ce jour. *Notre Fanfan est brave au dernier point*¹.

¹ Dans ce jour si glorieux pour la Pologne et son roi , le moindre détail paraît devoir intéresser mes compatriotes. L'historien Kochowski rapporte qu'à la bataille de Vienne , le roi était vêtu d'un habit bleu de ciel , à la polonaise , et qu'il montait un cheval alezan. Il était toujours devancé par un écuyer portant un grand bouclier à armoiries , et par un enseigne qui , pour faire reconnaître au loin la place où était le roi , avait attaché un panache au bout de sa lance. Le prince Jacques (Fanfan) avait un casque sur la tête , une cuirasse sur le devant du corps , et , outre l'épée qu'il tenait à la main , une espèce de sabre court et très-large en usage chez les Polonais d'autrefois. Il ne quitta pas son père un moment pendant tout le temps de la bataille.

(Cette note appartient à M. le comte Plater , ainsi qu'un grand nombre d'autres.)

~~~~~  
LETTRE DIXIÈME.  
~~~~~

Au camp de Schönau , sur le chemin de Presbourg , près du Danube , à trois milles de Vienne.

*Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée
Marianne !*

Du temps des Romains , on accusait Annibal de n'avoir pas su user de la victoire qu'il avait remportée sur eux. Aujourd'hui nous saurions bien profiter de la nôtre ; mais , soit que Dieu y mette obstacle en punition de notre ingratitude , après les grâces dont il nous a comblés , soit toute autre raison , l'affaire ne marche pas , sans qu'on sache à quoi cela tient. Je suis en avant , et le staroste de Luck avec Strzalkowski sont à quelques lieues devant moi , couvrant de morts les grands chemins et faisant

des prisonniers par troupeaux. L'armée impériale et les autres alliés sont derrière nous , à un mille de Vienne. Aujourd'hui encore nous poussons en avant. Les Allemands ne bougeront pas , j'en suis sûr. L'électeur de Saxe a rétrogradé avec son corps d'armée , après avoir vivement exprimé son ressentiment envers l'empereur. Je lui ai envoyé, hier, en souvenir, deux chevaux richement enharnachés , deux étendards turcs , quatre prisonniers , deux beaux vases et un riche voile pour l'électrice. J'ai fait remettre au général saxon Gultschoff un sabre monté en or , qui faisait partie du butin ; enfin un beau cheval a payé l'officier qui est venu me complimenter de la part de l'électeur. Tout cela a été reçu avec beaucoup de reconnaissance et peut-être avec plus d'étonnement encore. Ils se trouvent recevoir les présents de celui auquel il leur convenait plutôt d'en offrir.

J'ai eu mon entrevue avec l'empereur avant-hier , c'est-à-dire le 15. Il était arrivé à Vienne quelques heures après mon départ. N'espérant plus le voir arriver après qu'il s'était fait annoncer si souvent , même avant la bataille , je l'ai envoyé complimenter par le vice-chance-

lier , chargé en même temps de lui remettre un des étendards du visir , en souvenir de notre victoire. Le vice-chancelier s'est arrêté , pour prendre du repos , dans je ne sais quel jardin dévasté , et il y a si négligemment gardé notre trophée , qu'on le lui a volé. On me l'a fait savoir , tandis que j'étais déjà à deux milles de Vienne , il m'a fallu envoyer un autre étendard que j'avais espéré garder pour moi ; mais j'en ai encore deux en réserve. A minuit , on m'annonce Schafgotsch , arrivant avec grand empressement de la part de l'empereur ; il m'assure que Sa Majesté serait très-peinée de ne pouvoir communiquer avec moi que par l'entremise du vice-chancelier ; qu'elle ne veut pas voir mon envoyé ; que c'est moi en personne qu'elle désire entretenir ; qu'ainsi je devrais écrire au vice-chancelier de ne point solliciter d'audience. Je me mets à écrire en conséquence , et voilà que deux heures après arrive encore le comte Schafgotsch : « Il y a eu » un malentendu , dit-il ; la faute en est à Ga- » lecki. » Voyant bien que tout cela n'était que pure chicane , j'ai déclaré que lorsqu'il s'agissait de parler aux souverains , je le faisais en personne , et que mon chancelier ne s'adressait

qu'aux envoyés des cours ou autres autorités. « Ainsi, disais-je, vous vous inquiétez » pour rien; annoncez plutôt franchement ce » que vous voulez; toute la difficulté porte » sans doute sur la grande question de savoir » qui aura la droite. Mais tout cela peut s'ar- » ranger et il ne s'agit que de s'entendre. » Schafgotsch a répondu qu'en effet c'était là ce qui embarrassait l'empereur; qu'il ne pouvait point céder le pas; qu'il se trouvait dans le moment au milieu des électeurs, représentant, pour ainsi dire, la tête de l'empire. J'ai proposé le moyen suivant : « Du moment que » l'empereur approchera de mon camp, j'irai » à sa rencontre; nous nous saluerons à cheval » et nous resterons ainsi vis-à-vis l'un de l'au- » tre, moi du côté de mon armée, lui du côté » de la sienne et de sa capitale; lui accompa- » gné des électeurs, moi de mon fils, des » hetmans et des sénateurs. » Schafgotsch a accueilli cette proposition et tout s'est passé en conséquence ¹. Cependant l'empereur n'a été

¹ On sait que cette grave question avait été agitée dans le conseil de l'empereur. Il s'agissait de savoir comment S. M. I. devait aborder un roi électif. Tout le monde connaît la belle réponse du duc de Lorraine, qui se contenta de dire : *à bras ouverts, s'il a sauvé l'empire*. Le prince qui s'exprimait ainsi avait été le compétiteur de Jean Sobieski au trône de Pologne.

accompagné que de l'électeur de Bavière ; celui de Saxe l'avait déjà quitté. Il avait à sa suite une cinquantaine de cavaliers de sa cour , d'employés et de ministres. Des trompettes le devançaient ; des gardes du corps et une dizaine de valets de pied le suivaient. Je ne vous ferai pas le portrait de l'empereur , car il est connu. Il était monté sur un cheval bai de race espagnole ; il avait un justaucorps richement brodé , un chapeau à la française , avec une agrafe et des plumes blanches et rouges , une ceinture montée en saphirs et en diamans , l'épée de même. Nous nous sommes salués assez poliment ; je lui ai fait mon compliment en latin et en peu de mots ; il a répondu dans la même langue en termes choisis. Étant ainsi vis-à-vis l'un de l'autre , je lui ai présenté mon fils qui s'est approché et l'a salué. L'empereur n'a pas seulement mis la main au chapeau ; j'en ai été comme terrifié. Il en a usé de même avec les sénateurs et les hetmans , et même avec son allié le prince palatin de Belz ¹. Pour éviter le

¹ Le prince Wisnowiecki , palatin de Belz , était allié de la famille impériale par le mariage du roi Michel Wisnowiecki avec l'archiduchesse Éléonore.

scandale et les gloses du public , j'ai encore adressé quelques mots à l'empereur , après quoi j'ai tourné mon cheval ; nous nous sommes salués mutuellement et j'ai repris la route de mon camp ¹. Le palatin de Russie a fait voir notre armée à l'empereur , ainsi qu'il l'avait désiré ; mais nos gens ont été très-piqués et se plaignaient hautement de ce que l'empereur n'avait pas daigné les remercier , ne serait-ce que du chapeau , pour tant de peines et de privations. Après cette séparation , tout a changé subitement ; c'est comme si on ne nous connaissait plus. Schafgotsch et le légat nous ont quittés. Ce dernier a tellement changé pour nous , dès le lendemain de la bataille , qu'aucun de ceux qui l'ont vu auparavant , ne peuvent le reconnaître. Non-seulement il est très-fier et rebute tout le monde , mais , pour peu qu'il soit en pointe , il nous dit des impertinences. On ne nous donne plus ni fourrages , ni vivres. Le saint-père avait envoyé de l'argent à cet effet à l'abbé Buonviso ; mais l'abbé est resté à Lintz.

¹ Le roi Jean ne rapporte pas la réponse , que toutes les relations lui prêtent , au remerciement gauche et froid de l'empereur. *Je suis bien aise , Sire , de vous avoir rendu ce petit service.*

L'envoyé d'Espagne , qui avait tant insisté pour avoir une audience et auquel j'avais déjà accordé les honneurs d'un siège, ne paraît plus. Nos malades sont couchés sur du fumier ; nos blessés, dont le nombre est assez considérable, ne peuvent pas obtenir de bateau pour descendre la rivière jusqu'à Presbourg , où je serais plus à même de les entretenir à mes frais. On refuse d'enterrer nos morts dans les cimetières de la ville , même ceux de grades supérieurs. On leur indique les champs ou les cimetières des faubourgs ruinés et pleins de cadavres païens. Un dragon allemand a frappé, à quatre pas de moi, un de mes pages , et lui a mis le visage en sang. Je m'en suis plaint au duc de Lorraine et n'ai obtenu aucune satisfaction. On a arraché à un autre de mes gens mon manteau qu'il portait. On pille nos bagages ; on nous enlève de force nos chevaux qui étaient restés au-delà des montagnes et avaient de la peine à nous rejoindre. Quelques-uns de mes gardes du corps, que j'avais laissés près des canons turcs jusqu'à ce qu'on les eût distribués également, (bien que ce soient les nôtres qui en ont pris le plus grand nombre le jour de la bataille), ont perdu leurs manteaux, leurs habits et leurs

chevaux. Hier, après-midi , j'ai envoyé le capitaine Obar au duc de Lorraine , en lui demandant ce qu'il a fait , ce qu'il compte faire , et lui annonçant que nos chevaux ne peuvent plus soutenir six jours de marche , et , en cas de pluie , pas même trois. Il est très-vrai de dire que nous n'avons jamais été en si mauvais état. Si ce n'était l'avoine que nous avons trouvée dans le camp turc , nous aurions déjà perdu tous les chevaux. C'est un tel état de misère partout , qu'il est difficile de trouver une botte de foin ni d'herbe fraîche ; des champs tout nus , voilà ce qui reste après le passage de ces nuées de païens. Et cependant nous aurons encore quinze milles d'un pareil pays à traverser , à moins qu'on n'ait la charité de nous construire un pont sur le Danube , pour nous faire entrer au plus vite dans le pays ennemi. Là nous pourrions encore trouver des vivres. Mais ces messieurs de Vienne remettent tout d'un jour à l'autre ; ils se sont établis en ville et s'y adonnent à ces plaisirs et à ces débauches pour lesquels Dieu les a si justement punis.

Le capitaine Obar a trouvé le duc de Lorraine chez le commandant de Vienne. Ils étaient à manger et boire ; tous deux l'ont reçu assez

froidement , n'ont rien accordé et nous ont seulement fait reproche des prétendus fourrages que nous avons prélevés , et que pourtant aucun de nous n'a vus ni touchés un moment. Obar y a été à même d'entendre toute sorte de discours pleins d'ingratitude. Comme beaucoup des nôtres se pressent vers la ville pour y trouver quelque nourriture , parce que l'on meurt de faim dans la campagne , le commandant de Vienne a donné l'ordre de ne pas les laisser entrer et de faire feu sur eux. On prétend que c'est parce qu'un Polonais a tiré sur des Allemands qui voulaient lui enlever son cheval. Je viens d'envoyer à Vienne le père Hacko , jésuite , pour recueillir les malades , payer leurs dettes , et enfin louer des bateaux dans lesquels ils pourraient descendre le Danube jusqu'à Presbourg. Moi , pour ma part , j'ai eu toutes les peines du monde d'obtenir chez les Pères de la Société un réduit pour y déposer mes effets ; encore n'ont-ils pas voulu en faire la liste , si bien que tout y est resté à la garde de Dieu. Veuillez bien , ma chère ame , raconter tout cela à monseigneur le nonce du pape.

Après une si grande bataille où nous avons

perdu tant de monde et des familles les plus illustres, nous perdrons encore nos chevaux et nos bagages, et nous nous serons exposés à la risée publique. Le cardinal Buonviso¹ nous avait assuré qu'on avait réuni des vivres pour cent mille hommes et pour huit jours. A présent qu'il nous a abusés, il n'est pas même touché de notre détresse. Quant aux officiers de l'empereur, ils voudraient nous enlever même le peu que nous avons. Que nous reviendra-t-il de notre victoire, si nous n'en profitons pas pour entrer dans le pays ennemi, et si on nous laisse périr de misère? Aujourd'hui, nous avons l'air de pestiférés que tout le monde évite, tandis qu'avant la bataille, mes tentes, qui, Dieu merci, sont assez spacieuses, pouvaient à peine contenir la foule des arrivans.

Nous savons de science certaine que le saint-père a avancé des sommes considérables, qu'il n'a pas même épargné l'argenterie des églises; que nombre de particuliers ont contribué à des quêtes. A quoi donc tout cela a-t-il servi? Maintenant, dussent même tous ces secours arriver, il serait trop tard. Les

¹ Le cardinal Buonviso était nonce du pape à la cour de Vienne.

chevaux crevés et ceux qui périssent encore tous les jours ne revivront plus.

Sur mon Dieu, il y a de quoi mourir mille fois par jour, en voyant échapper tant d'heureuses occasions, tant de belles journées; car les chaleurs sont plus grandes ici à présent qu'elles ne le sont chez nous dans la canicule.

Tout ce que nous avons fait et entrepris était fondé sur les promesses du pape, et maintenant il ne nous reste plus qu'à gémir en voyant périr notre armée, non pas sous les coups de l'ennemi, mais par la faute de ceux qui nous doivent tout.

Giza et Absalon sont arrivés ici de la part de Tékéli; ce dernier veut s'en remettre entièrement à ma décision. J'en ai fait part à l'empereur; mais je vois qu'il ne se soucie plus de moi. Ils en sont revenus à leur ancienne fierté; ils ont l'air même d'oublier qu'il y a un Dieu au-dessus d'eux.

Je me mets en marche aujourd'hui pour aller peut-être au-devant d'une plus grande famine encore; mais je veux m'éloigner de cette ville de Vienne où l'on fait feu sur les nôtres.

En présence du capitaine Obar, quelques-uns de nos soldats sont venus se plaindre au duc

de Lorraine d'avoir été attaqués et dépouillés ; il n'a donné aucune satisfaction. Nous sommes ici sur les bords du Danube , comme autrefois les Israélites sur l'Euphrate. Nous pleurons la perte de nos chevaux , l'ingratitude de ceux que nous avons sauvés et tant d'occasions de succès échappées.

Une image sainte m'est tombée dans les mains d'une manière miraculeuse ; je vous en parlerai plus bas¹.

Stadnicki ne s'est pas encore fait voir ; mais nous avons vu arriver le palatin de Braclaw² et le fils du palatin de Belz³ , après que tout était fini. Je vous envoie l'abbé Szumlanski et vous prie , mon cœur , de le présenter au nonce apostolique. Il ne faut pas le retenir à Craco-

¹ Le récit que le roi promet est resté au bout de sa plume. Voici ce que les relations contemporaines rapportent. Le palatin de Russie , Stanislas Jablonowski , trouva , sous les débris d'un château ruiné par les Turcs , auprès de Vienne , un tableau qui représentait Notre-Dame de Lorrette , avec deux anges tenant deux cartouches , dans l'un desquels était écrit : *per hanc imaginem Mariæ vinces, Johannes*. Dans l'autre on lisait : *per hanc imaginem Mariæ, victor ero Johannes*. Jean fut très-frappé de cette rencontre. Il fit transporter ce tableau dans son palais de Zolkiew , et voulut que des dominicains dissent la messe tous les jours devant l'image miraculeuse. Il lui porta toute sa vie , ainsi que la reine , une grande vénération.

² Nicolas Sapieha.

³ Alexandre Koniecpolski.

vie; il est nécessaire en Ukraine et en Valachie. Nos Tartares de Sokoll font merveille; ils amènent beaucoup de prisonniers et sont fidèles et exacts au service. L'honnête Marco d'Aviano, qui est vraiment un saint homme, pleure en voyant ce qui se passe autour de nous, et il fait son possible pour amener ceux de Vienne à une résolution quelconque. Une religieuse de Rome a prédit que, le 25 août, les Turcs devaient être battus; c'était en effet le jour où le duc de Lorraine les a poussés vers le Danube avant mon arrivée.

Vous ferez extraire un article de gazette de la présente, mais bien entendu en mettant de côté tous mes sujets de plainte. Il ne faut pas oublier le vieil adage de Kochanowski¹: *Qui ne sait cacher son ennui apprête à rire à l'ennemi*. Dites seulement que les commissaires de l'empereur ont trompé notre armée relativement aux vivres et fourrages qu'ils s'étaient engagés de fournir et pour lesquels le pape a destiné des sommes considérables; que le pont n'est pas fait; que l'armée souffre beaucoup; que les impériaux sont encore

¹ Poète polonais du xvi^e. siècle. Ses poésies lyriques étaient fort estimées de son temps et le sont encore aujourd'hui.

sous Vienne ; que les Saxons se sont retirés ; que le roi est en avant ; que sa cavalerie légère presse l'ennemi ; que si ce n'était cette horrible dévastation du pays , pas un Turc n'aurait échappé ; que le roi envoie à tout moment vers l'empereur , pour le presser d'entrer sur le territoire ennemi , et d'investir au moins deux forteresses , tant que la saison le permet ; que Tékéli m'a envoyé des émissaires , s'en remettant tout-à-fait à ma décision , et ainsi de suite.

Grand nombre des nôtres demandent à revenir dans le pays , et il sera difficile de les retenir ; d'autres s'échappent avec un immense butin ; d'autres décampent pour éviter la famine ; d'autres encore sont las de la guerre ; d'autres ont leurs affaires particulières , ainsi du reste.

Je vous embrasse un million de fois , mon cher cœur ; à *M. le marquis* et à *ma sœur mes baisemains*.

Dites à la princesse qu'elle s'apprête à bien rougir pour le compte de Zyrowski et des siens ; dites-lui que toutes les campagnes autour de Vienne sont dévastées , Laxembourg , Favoritte , en un mot tout. Un seul bâtiment a

été épargné , celui où l'on entretenait les lions. C'est l'endroit où , il y a cent cinquante ans , Soliman avait fait dresser ses tentes. J'avais oublié de vous en parler , ma chère ame.

J'avais quitté Vienne , et je marchais avec l'avant-garde : j'aperçois dans une vallée un grand château non ruiné. Je demande ce que ce peut être ; sur la réponse que c'est l'endroit où l'on entretient les lions , je m'en approche , et j'entends des coups de feu (c'est ce qu'il faut aussi mentionner dans la gazette). Je fais prendre des informations sur ce que cela veut dire , et j'apprends que c'est une cinquantaine de janissaires échappés pendant la nuit des tranchées de Vienne , et qui étaient venus s'enfermer dans une tour , espérant que le visir se raviserait et reviendrait à la charge. Ils se refusaient à toute capitulation avec les Allemands. En effet , ils avaient déjà tué beaucoup de monde et on ne pouvait guère les déloger que par une explosion de mine. Je leur ai fait dire que j'y étais en personne ; alors ils se sont rendus et on les a conduits sains et saufs dans mon camp. J'ai trouvé dans le château une lionne très-affamée , à qui j'ai fait donner à manger ; mais ce qui valait bien mieux , nous

y avons trouvé du biscuit pour en charger cinquante mille chariots ; car c'est d'ici qu'on approvisionnait chaque jour l'armée des assiégeans.

POST-SCRIPTUM.

18 septembre.

J'ai oublié, mon cœur, de vous parler du pauvre docteur Pécovini, qui est un fort honnête homme et paraît fort habile. Pour exciter un peu son zèle au service de l'armée, je lui ai fixé des appointemens sur ma cassette, comme vous le savez ; mais ne voilà-t-il pas que le père Haçko, de la Compagnie de Jésus, que le nonce apostolique a établi à la tête des hôpitaux, ne veut pas entendre parler de Pécovini, attendu que monseigneur le nonce ne l'a pas marqué sur la liste. Il faut donc que vous en parliez au nonce apostolique. Non-seulement nous avons ici quantité de malades et de blessés, mais encore presque tous les officiers supérieurs ont été atteints de fièvre et de dysenterie ; ils n'ont certainement pas pris ces maladies pour avoir mangé trop de fruits, puisqu'on en manque tout-à-fait ; c'est plutôt

le résultat des fatigues , du dénuement et de ces excessives chaleurs où l'on ne vit que de boisson. Il y en a qui ont passé jusqu'à cinq jours sans nourriture , avec cela toujours à la belle étoile et empêchés de dormir. Aussi un grand nombre s'en retourne dans leurs foyers et il est presque impossible de les retenir. Wilczkowski , lieutenant du palatin de Sandomir , vient de mourir cette nuit ; il n'a été malade que trois jours.

Nous ne sommes plus qu'à trois milles de Presbourg. Grâce au ciel , nous avons trouvé sur les îles du Danube un peu de foin pour les chevaux , ainsi que du sarrasin qu'on n'avait pas encore fauché. Les chemins sont jonchés de cadavres. A un des passages de rivière , les Turcs ont perdu jusqu'à deux mille hommes , massacrés tant par les nôtres que par les paysans de Neuhausel , de manière que nous ne sortons d'une infection que pour rentrer dans une autre. Les impériaux et autres Allemands n'ont pas encore bougé de Vienne. Nous ne savons donc pas comment nous continuerons la guerre ; car ils y tiennent conseil sans nous.

Hier , j'ai été complimenté par lettres de la part du ministre d'Espagne et du prince d'An-

halt qui achève ses négociations avec l'empereur, au nom de l'électeur de Brandebourg. D'Arak, écuyer impérial, a insinué au nôtre que je ferais bien d'offrir quelques beaux chevaux de selle à l'empereur, et que Sa Majesté Impériale ne manquerait pas de me rendre la pareille. Voilà un fort joli compliment et qui vient fort à propos, à présent que je n'ai presque plus de montures. Cependant je ferai chercher si on pourra en trouver dans l'armée, puisque telle est ma destinée, que je dois obliger tout le monde et n'avoir pour moi rien à attendre que de Dieu. Grand nombre des nôtres ont dû rester à Vienne. Le palatin de Wolhynie¹ est malade ainsi que beaucoup d'autres. Le grand-panetier de la couronne² est à toute extrémité. Le palatin de Poméranie³ est à filer je ne sais quelle intrigue avec les employés de la cour de Vienne. Vous ferez ajouter dans les gazettes, mais non pas dans celle où se trouvera l'extrait de ma lettre, que Forval est établi résident près de Tékéli, à la place de Duvernay.

¹ Sieniawski.

² Grudzenski.

³ Denhoff.

Ce n'est pas la moindre des singularités que nous avons éprouvées , de ne pas savoir ce que nous deviendrons. Il eût été convenable , je crois , de me faire demander de quelle manière je me propose de continuer la guerre ; mais on ne s'adresse plus à moi. Si du moins ils déclaraient franchement qu'ils n'ont plus besoin de nous et qu'ils agiront séparément , j'irais de mon côté et je serais libre dans mes mouvemens. *Addio , addio , cor mio.*

Pour ce qui est des Turcs , nous n'en avons pas d'autres nouvelles , sinon qu'ils se retirent en droite ligne sur Belgrade où se trouve le sultan. Ils marchent nuit et jour , abandonnant leurs bagages à tous les défilés ou passages de rivière.

LETTRE ONZIÈME.

A un mille de Presbourg , 19 septembre.

Seule joie de mon ame , charmante et bien-aimée

Mariette !

Ma lettre était déjà écrite à moitié , voilà qu'un maudit coup de vent me l'arrache des mains et répand toute mon encre dessus ; je commence donc pour la seconde fois , et je vous annonce que Gtemboçki, page du staroste de Sandomir , qui était porteur de ma lettre d'avant-hier et des apostilles , n'a pas pu passer le Danube. J'écris , cette fois-ci , par une nouvelle occasion , et je commence d'abord par vous embrasser , mon cœur.

Nous avons l'espoir de passer demain le Danube sur un pont qu'on est encore à faire ,

et cela , comme je vous l'ai dit dans ma précédente , afin d'entrer , le plus tôt possible , en pays ennemi. Nous pourrons y trouver du fourrage pour nos chevaux. Les Turcs ne se sont arrêtés nulle part , laissant partout une quantité de traîneurs mourant de faim. Je voudrais que nous pussions finir cette campagne par la prise de deux ou trois forteresses. Je serais d'avis de marcher sur Bude qui est la capitale de la Hongrie , place importante de toute manière. Il est vrai qu'il nous faudra encore repasser le Danube ; mais il n'y a plus de difficultés , maintenant que nous sommes assurés d'un pont ; nous le ferons descendre avec nous le long du fleuve. Il en résultera encore le grand avantage que nous pourrons assiéger Gran , autrement dit Strygonie , et nous emparer , si Dieu le veut , de ces deux places. D'autres , eu égard à la proximité de Vienne , et à ce que les Turcs en ont pu approcher si facilement , sont d'avis de leur enlever Neuhausel. C'est en effet par là que nous dirigerons notre marche , et si le pacha de Bude ne s'y est pas renfermé avec toute son armée , et que nous ayons occasion de le rencontrer en plaine campagne , nous tenterons encore une fois la for-

tune. Mais ces détails militaires n'auront peut-être pas d'intérêt pour vous, mon cœur; car j'ai souvent eu lieu d'observer, lorsqu'il nous en venait de quelque part, que vous ne les écoutiez pas avec beaucoup d'attention.

Grand nombre des nôtres sont restés en arrière, tant à Vienne qu'ailleurs, les uns malades, d'autres même bien portants. Le prince de Waldeck s'est fait transporter à un mille au-delà de Vienne, pour respirer un meilleur air. Le palatin de Wolhynie ne quitte la ville qu'aujourd'hui, et veut se faire descendre le long du Danube. L'empereur est reparti de Vienne pour se rendre à Lintz; je lui ai envoyé quelques beaux chevaux de selle, conformément à l'insinuation qu'il m'en avait fait passer. Je leur ai mis des harnais montés de diamans, de rubis et d'émeraudes. De son côté, il a envoyé à Fanfan, par son gentilhomme de la chambre, une épée montée en diamans et d'assez bonne apparence. J'ai fait donner au gentilhomme une dizaine de belles zibelines qu'il a reçues avec un plaisir inconcevable. J'ai envoyé aujourd'hui au prince d'Anhalt, mon ancien ami, et que je n'ai pu voir qu'un moment à Vienne, un cheval de selle

tout caparaçonné. Comme nous ne sommes pas encore à la fin de tout cela , je serai peut-être réduit à revenir dans mes foyers avec des buffles et des chameaux. Le père Louis et son frère auront de quoi se réjouir ; car j'ai fait l'acquisition entre autres de toute la pharmacie du visir. Il y avait là des huiles , des gommes , des baumes , et autres choses rares que Pecovini ne peut se lasser d'admirer. *Il faut avouer , à la gloire du visir , que c'était un galant homme , et qu'il nous a donné de bien belles choses ; particulièrement tout ce qui touchait son corps , étaient les choses les plus mignonnes et les plus délicates du monde.* Nous y avons trouvé entre autres certains poissons rares qu'on nomme éperlans de mer. Informez-vous-en , mon cœur , chez le père Louis ; ce doit être une chose précieuse pour réchauffer les entrailles.

Le duc de Lorraine est attendu , et jusquelà je n'ai pas un moment de repos ni jour ni nuit. On vient chez moi à tout moment ; tantôt pour le mot d'ordre , tantôt pour la disposition des avant-postes , un tel de la part de l'empereur , tel autre de la part du duc. Vous savez , *chère dame* , combien j'aime la lecture.

Eh bien ! je vous jure sur mon honneur que depuis Ratibor je n'ai pas eu un livre à la main.

J'ai donné la charge de grand-trésorier à Potočki de Halicz , comme adoucissement du malheur que sa famille a éprouvé ¹. C'est d'ailleurs un bon militaire , et qui peut aussi devenir un bon administrateur , pour peu qu'il s'y applique. Mais il me faut finir ; j'embrasse tendrement mon incomparable ; à *M. le marquis et à ma sœur mes baisemains.*

Nous mangeons ici , à leur intention , des grappes de raisin dont les grains sont de la longueur d'un demi-doigt. Quel beau pays ! mais comme ces païens l'ont abîmé !

J'embrasse mille fois les enfans.

¹ Cette famille venait de perdre , à la bataille de Vienne , Stanislas Potočki , staroste de Halicz.

LETTRE DOUZIÈME.

Sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis
Presbourg.

Sense joie de mon coeur, charmante et bien-aimée
Marianne !

Hier, de grand matin, nous avons vu arriver Dupont, et nous ne pouvons pas encore revenir d'étonnement à cet égard. Mais combien il m'a donné de joie, en m'apportant l'heureuse nouvelle que vous vous portiez bien, mon cœur. Jusqu'à ce moment je suis encore à le questionner sur tout ce qu'il m'importe d'apprendre : comme il a trouvé mon incomparable, quelle a été votre surprise, ce que vous avez dit, ce que vous avez fait; en un mot, s'il a été bien interrogé chez vous, il ne l'a pas moins été dans notre camp. Je vous

rends mille grâces, mon cher cœur, pour l'écharpe, et je baise un million de fois les jolies mains qui y ont travaillé.

J'ai choisi celle qui est couleur de rose et j'ai été bien aise d'apprendre plus tard que nos goûts s'étaient rencontrés. Je vous écris cette lettre, mon cher cœur, en présence des courriers que je vais expédier aux hetmans de Lithuanie. Tous les généraux du conseil de Vienne étaient d'avis que l'armée de Lithuanie¹ se rapprochât par la Transylvanie, et de là par Waradin, de la frontière turque; mais comme de cette manière elle aurait été trop éloignée de nous, *et de plus séparée par le Tibisque, fleuve de grande considération*, elle aurait pu être exposée toute seule au choc de forces supérieures. Je me suis donc décidé à la faire venir à Neuhausel², quoiqu'à la vérité nous n'ayons pas grand besoin d'elle; car bien certainement nous ne verrons plus cette année l'ennemi en campagne. Il y a plus de huit jours que le gros de l'armée turque, campée à Javaryn,

¹ Les deux hetmans de Lithuanie étaient maintenant Casimir Sapieha, palatin de Wilna, et Jean Aginski, palatin de Poloçk.

² Place de la Haute-Hongrie, située à quelques lieues sur les derrières de l'armée polonaise. Elle était dans les mains des Turcs depuis 1663.

s'est dispersé, et aucun supplice, ni glaive, ni corde, n'a pu les retenir. Le visir a fait étrangler sous ses yeux Ibrahim pacha de Bude et l'un de ses sept lieutenans ; il avait été il n'y a pas long-temps encore commandant de Kami-niek ; il y avait épousé une Polonoise, une certaine Poniatowska ; c'était un brave et honnête homme, déjà vieux, et qui avait été blessé à l'affaire de Vienne. Le visir cependant l'a fait étrangler en sa présence, ce qu'ont vu de leurs yeux plusieurs transfuges qu'on nous a amenés aujourd'hui ; c'était, dit-on, en punition de ce que les soldats du pacha, bien qu'arrivés tout fraîchement, avaient refusé de se battre et furent les premiers à fuir. Le visir a fait supplicier encore plusieurs autres officiers, ainsi que des beys ; il fera exécuter le reste près de Bude ; il décharge toute la colère qu'il a contre la nation polonoise. Le kan des Tartares l'a précédé à Javaryn ; il y était arrivé lundi matin, et lorsque le visir l'eut rejoint, le kan lui conseilla de n'y pas rester, et il l'a devancé au plutôt pour lui frayer le chemin. Je suis encore en peine de savoir comment vous faire parvenir cette lettre ; les postes sont très-peu sûres ; je crains qu'Unikowski ne soit long-temps en route, et le pas-

sage direct éprouve mille obstacles. L'envoi des exprès est encore une chose impossible : nos meilleurs chevaux tombent au moindre vent , à plus forte raison les chevaux de cosaques ou de dragons. *Ce que vous faites, mon amour, entre les deux élévations à la messe, me fâche et me chagrine extrêmement* ; il faut nous soumettre à la volonté de Dieu et ne lui demander que ce qui peut lui plaire ; ainsi c'est au nom de ce Dieu à qui vous adressez votre prière, que je vous demande de vous en désister et de vous conformer en tout à sa volonté sainte. Je ne serai tranquille que lorsque je vous verrai encore plus docile à la volonté de Dieu qu'à la mienne.

Il padre d'Aviano est parti de Vienne pour aller à Lintz, d'où il doit se rendre en Italie. Il se plaint de la conduite de la cour et de la ville de Vienne, de leur orgueil, de leur injustice, enfin de l'extrême licence qui règne partout. Quant à l'empereur, il lui reproche *des péchés d'omission*, entre autres sa facilité pour ses ministres et son indulgence pour les abus.

Je n'ai pu parler qu'un moment à d'Aviano ; il nous avait promis la victoire d'avance ; il est vrai que quelquefois il ne s'expliquait pas

clairement là-dessus. La bataille gagnée, en m'embrassant avec effusion, il m'a conjuré de continuer, et s'est plaint de l'indolence des autres. Après que je fus éloigné, il répéta encore souvent ses exhortations, et maintenant ne voulant plus voir tout ce qui se passe, il s'est décidé à partir. Ne lui écrivez pas, mon cher cœur, selon que vous vous l'êtes proposé; je sais que cela ne lui serait pas agréable: il veut qu'en toute chose on se soumette à la volonté de Dieu.

Nous avons perdu beaucoup de monde ces derniers jours, les uns par suite de leurs blessures, d'autres emportés par la dysenterie. J'ai fait venir de Vienne à Presbourg quelques bateaux chargés de malades; les habitans sont ici honnêtes et hospitaliers comme ceux de notre Pologne. Il n'est malheureusement personne, parmi les seigneurs, les officiers ou les soldats, qui n'ait été attaqué de cette vilaine maladie; quant à moi, grâce au ciel, j'ai encore échappé jusqu'à ce jour. Les deux hetmans sont malades, l'un souffre de la jambe, l'autre de son mal habituel. Notre

pauvre Asverus ¹ est mort d'un coup de feu ; nous avons perdu beaucoup de Towarzysz ², et presque ce qu'il y avait de mieux ; le seul escadron de notre fils Alexandre en a perdu huit et des meilleures familles. Botkaçki est aussi parmi les morts ; d'autres se sont tellement enrichis par le butin , qu'ils sont devenus de grands seigneurs. On voit beaucoup de ceintures montées en diamans parmi nos soldats. Beaucoup en ont vendu à bas prix dans Vienne, d'autres s'efforcent de cacher leur capture ; l'abbé Haçko ³ a rebroussé chemin ; je l'ai chargé d'une lettre pour l'empereur à qui j'ai annoncé la nouvelle de notre passage du Danube. Haçko a eu l'honneur de dire la messe de S. M. I., pendant le voyage de Vienne à Lintz ; comme on n'a pu trouver le père d'Aviano, c'est lui qui a lu à l'empereur la lettre que l'abbé Preybowski lui a écrite en mon nom. Il courait de l'un à l'autre et montrait des chiffres, tout cela n'a aidé de rien ; j'ai reçu aujourd'hui une lettre de lui où il m'annonce qu'il revient , non-seulement sans résultat,

¹ Colonel du régiment d'infanterie de Sieniawski.

² On appelait ainsi une espèce de soldats nobles, ayant rang d'officier.

³ Secrétaire du roi.

mais même sans espérance. Je ne doute pas qu'en vous écrivant il ne s'étende encore bien davantage.

J'ai eu la visite du prince de Saxe-Lawemburg, très-honnête homme et le plus ancien de son illustre famille. Le jour de la bataille, il a commandé l'aile droite de l'armée impériale. Nous avons toujours été ensemble; il gémit, et se plaint au-delà de toute expression. L'empereur, pour récompenser Stharemberg, commandant de Vienne, de ce qu'il a su défendre la ville jusqu'à notre arrivée, lui a donné cent mille écus, la toison d'or et le grade de feld maréchal, faisant ainsi un passe-droit au prince de Saxe-Lawemburg, à Caprara, et à Lesli qui tous trois sont plus anciens, et ont eu Stharemberg sous leurs ordres.

Lawemburg quitte l'armée; ses gens et ses amis jurent et menacent; mais bien d'autres murmurent aussi, et voilà pourquoi on a tant mis de retards dans l'affaire de notre pont : tout le monde est découragé et de mauvaise volonté; c'est un martyre d'entendre tout ce que disent les subalternes. Ils vont même jusqu'à regretter que nous ayons secouru l'empereur;

ils auraient voulu que cette orgueilleuse race eût péri pour ne plus se relever.

J'ai reçu hier une lettre du cardinal Bonvisi, mais qui ne contient que des complimens, pas un mot de la protection et des secours que notre armée serait en droit d'attendre du pape. Les généraux ont bien raison d'être mécontents ; nous convenons tous que le commandant de Vienne s'est bien défendu ; mais il n'aurait pas pu résister si nous n'étions arrivés à son secours.

Il y a long-temps que je n'ai vu l'électeur de Bavière ; hier, il a envoyé demander mes ordres. Son armée va en deux colonnes de l'un et de l'autre côté du Danube pour se procurer plus facilement des vivres. Au reste, il fait venir ses provisions de Bavière le long du Danube. Le duc de Lorraine vient souvent me voir. Le pauvre diable n'a, ni dépouilles de l'ennemi, ni gratification de l'empereur.

Quoique j'aie peu de temps et qu'il me faille aller en ville pour y consulter un médecin, j'ai écrit à la hâte à Duvernay, *en très-méchant français* ; mais c'est ce que vous aurez la bonté de corriger ; il suffit que le sens y soit. Vous signerez ensuite un nom français tel quel ;

après cela qu'il le communique ou non à sa cour, toujours est-il certain qu'ils crèveront de dépit malgré toutes leurs manigances. De plus il faudra faire deux copies de la même lettre avec la même signature, et les envoyer par la poste de Paris à M. de Beauvais et au marquis de Béthune; quant aux discours de Varsovie, il en faut rire, et j'espère que Dieu confondra les discoureurs. Cela ne me brouillera pas avec l'électeur de Brandebourg, qui connaît aussi très-bien son monde.

M. le marquis d'Aly vient d'arriver; mais il est venu trop tard; il me faut finir; j'embrasse un million de fois votre chère personne, etc. *A M. le marquis mes baisemains*; je le remercie mille fois de la tendresse paternelle qu'il a bien voulu m'exprimer dans sa lettre. J'embrasse la princesse et ses enfans; un million de caresses à Mignon; il faut que vous grondiez ses surveillans de ma part; j'aime encore mieux que Mignon n'apprenne rien que s'il allait perdre sa bonne humeur.

LETTRE TREIZIÈME.

Dans l'île de Schutt ¹, entre Presbourg et Komorn ,
le 28 septembre.

Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée

Mariette !

Hier, étant en marche, j'ai reçu par la poste
votre lettre du 20; elle a mêlé une grande joie à
tous nos déplaisirs.

Enfin, nous voici entrés dans un pays où il
y a des fourrages; mais nous n'en sommes pas
plus avancés, la moitié de notre armée est ma-
lade, et d'un mal contagieux comme la peste.
On appelle cette maladie la fièvre hongroise;
elle est accompagnée de dyssenterie et de flux de
sang, puis viennent les vomissemens, les défauts

¹ Ile vaste et fertile du Danube, où est l'importante place de
Komorn.

lances, le délire. Presque tous nos seigneurs et officiers sont alités à Presbourg; beaucoup sont déjà morts, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la maladie ressaisit quelquefois ceux qui l'ont déjà eue.

Après une longue suite de chaleurs, nous avons eu enfin de la pluie pendant quelques heures. Il n'y a guère d'autres fruits dans cette île, que des cornouillers et des épines-vinettes; mais ce sont de bons préservatifs contre la maladie. Dieu, dans sa bonté, daignera peut-être adoucir un peu nos maux; s'ils devaient durer, il n'y aurait plus besoin d'autre ennemi pour nous détruire; il meurt encore beaucoup de monde des suites de blessures. Ce pauvre diable de Kinzing, qui faisait la cour à mademoiselle Bokin, est mort hier d'un grand coup de sabre qu'il avait reçu à la tête. Galeniowski, de Lublin, vient de succomber, dans Presbourg, de la dyssenterie, presque au milieu d'une de ses courses. Le palatin de Wolhynie est très-mal. Le grand-trésorier¹, le staroste d'Opaczyn² et le staroste de

¹ Dominique Potocki.

² Stanislas Matachowski. Il avait une grande réputation de valeur. A l'affaire de Parkan, il tua trois Turcs de sa propre main.

Wisznie sont à la mort. Le staroste Stordelski est aussi à toute extrémité. On est un peu moins malade dans notre camp, quoiqu'on le soit encore, témoin les palatins de Cracovie, de Lublin et de Sandomir; c'est au point, qu'en partant aujourd'hui avec le palatin de Russie, pour pousser une reconnaissance sur Javaryn et prendre une vue de cette célèbre forteresse, je n'ai pas eu à qui laisser le commandement. Le palatin de Pomérolie est malade aussi; il est resté à Presbourg. Enfin il n'y a presque plus de chefs de corps; les deux Szczuko sont alités. C'est un si étrange fléau, que vous venez de voir un homme debout et plein de vie, on vous l'annonce sans connaissance et sans espoir. Nous avons remarqué que l'ivrognerie était un moyen de salut. Pecovini, qui a passé quelques années en Hongrie, prétend que l'inquiétude et la crainte contribuent beaucoup à la contagion. Hier, le palatin de Cracovie m'a fait dire qu'il se portait un peu mieux, mais qu'il était couché parmi les cadavres; car les Towarzysz et les simples soldats sont déposés dans la même salle, et tombent comme des mouches. Vous concevez combien ce spectacle doit m'attrister. Cependant

que Dieu soit loué, et que sa volonté soit faite !

Pour moi, je suis encore assez bien portant depuis ma médecine; j'ai, de temps à autre, mal aux dents, mais pas de ces grandes douleurs que vous m'avez vues. Fanfan va bien, Dieu merci; il a tout autre air qu'autrefois.

Nous ferons notre passage de rivière sous Komorn; c'est à deux milles de Neuhausel que nous assiégerons. Tékéli n'en est qu'à trois milles avec son armée et avec deux pachas turcs, celui de Waradin et celui d'Égra. Apparemment qu'il ne se doute pas de notre voisinage. Hier, il nous est arrivé trois hommes de chez lui, qui nous ont annoncé que, dès l'arrivée d'Absalon¹, Tékéli a expédié ses émissaires pour la négociation; ils couchent à un mille d'ici, et je les attends d'un moment à l'autre. Je ne sais si je vous ai dit, ma chère ame, dans mes précédentes, que le visir a fait étrangler le pacha de Bude, et s'est emparé de tous ses trésors, ainsi qu'il a fait avec les autres pachas. L'empereur turc est encore à Belgrade, et le visir s'est dirigé vers lui. Les Hongrois révol-

¹ Envoyé de Tékéli près le roi de Pologne.

tés , surtout ceux de la rive droite du Danube , vers la Styrie , sont à la poursuite des Turcs ; ils nous envoient leurs actes de soumission et d'obéissance.

Je suis toujours en avant , le prince de Lorraine derrière moi ; l'électeur de Bavière a repassé le Danube , et il est tombé malade. Je lui ai donné des nouvelles de Tékéli ; il est à croire qu'il nous rejoindra. Son premier ministre est mort de notre affreuse maladie ; l'électeur en est inconsolable. Le prince de Waldeck a quitté l'armée , de sa personne ; je ne sais à qui il a laissé le commandement du corps qui était sous ses ordres. Le prince de Saxe Lawemburg est aussi parti très-mécontent du passe-droit qu'on lui a fait subir en faveur de Stharemburg. Le général Caprara est allé trouver l'empereur ; je ne sais si c'est pour lui faire la cour , ou pour demander sa démission. Galecki ¹ n'est pas encore de retour ; je l'ai envoyé avec les chevaux dont j'ai fait présent à l'empereur. *On ne parle ici ni français , ni espagnol , ni allemand.* L'envoyé d'Espagne m'a écrit en me complimentant et en expri-

¹ Le grand-maitre d'hôtel du roi.

mant le regret de n'avoir pu se présenter à moi. J'ai écrit à l'évêque de Vienne que, puisque me voici sur le point de quitter son diocèse, quoique n'ayant encore reçu aucune adresse de lui, je le félicitais, pour ma part, du succès des armes chrétiennes qui ont rétabli monseigneur dans son poste. Il n'a pas répondu jusqu'à présent. L'empereur ne donne pas non plus signe de vie.

L'électeur de Bavière répète souvent à Fanfan qu'il a une sœur de dix ans, beaucoup plus jolie que madame la Dauphine. Les gens de la cour, tant militaires et civils, qu'ecclésiastiques, parlent souvent avec les nôtres de cette princesse; mais ce sont paroles en l'air. L'électeur peut avoir vingt-trois à vingt-quatre ans; il monte à cheval hardiment et à poil; il fend à la nage le Danube; enfin il est habile à tout. Fanfan lui a cédé un petit Turc et quelques bagatelles dont il est très-enchanté. Pour ma part, je lui ai donné quelques prisonniers et quelques drapeaux. Zdonski est arrivé; j'ai reçu le cadran solaire, le livre et le chandelier. Le staroste de Sandomir n'est pas ici encore; mais il n'est pas loin.

Je vous envoie, mon amie, la liste des mu-

nitions ¹ qu'on a prises dans le camp turc et dont nous devons faire le partage. C'est une chose inconcevable que l'immensité de leurs préparatifs et des trésors qu'ils y ont prodigués. Notez que la moitié avait déjà été gaspillée par notre armée; car on n'a commencé à faire la liste qu'après trois jours de pillage. Jusque là chacun prenait ce qu'il voulait. On a brûlé trois fois plus de poudre qu'il n'en est resté. Il faut traduire cette liste dans plusieurs langues et la publier dans les gazettes. *Quant au butin, il n'y a pas moyen de tout écrire; mais les choses principales sont: Une ceinture de diamans; deux montres de diamans; quatre ou cinq couteaux fort riches; cinq carquois de rubis, de saphirs et de perles, fort riches; des couvertures, des tapis et mille autres bagatelles; des fourrures de martes zibelines, les plus belles du monde. Il y a beaucoup de ceintures en diamans parmi les soldats. Je ne conçois pas ce que les Turcs en voulaient faire,*

¹ Rubinkoski nous a laissé le tableau du parc d'artillerie, des bagages et des munitions que les Turcs abandonnèrent aux vainqueurs dans la journée de Vienne. En voici un extrait :

60 canons de 48 livres.	9000 chariots de munitions.
60 <i>id.</i> de 24	100,000 tentes.
150 <i>id.</i> de moindre calib.	1,000,000 de livres de poudre.
40 mortiers.	

car ils n'ont pas l'habitude d'en porter ; peut-être voulaient-ils en parer les dames de Vienne qui seraient tombées en leur pouvoir ; ce qui est certain , c'est que les diamans sont beaux et la monture très-riche. *On dit que Mionczynski cadet en a une fort belle ; mais il ne veut pas la montrer*, et prétend l'avoir déjà envoyée en Pologne. Nos gens en ont vendu dans Vienne grand nombre et à bas prix , de peur que leurs maîtres ne les leur reprissent. Au moment où la déroute a commencé , le visir est entré dans sa tente , et a ordonné à sa suite de se saisir de tous les sacs d'argent. Aussi y avait-il des transfuges qui apportaient avec eux jusqu'à deux et trois mille ducats. Un des chevaux du visir , qu'on menait en lesse , est à présent chez moi , avec selle et bride ; il a été pris par un towarzysz , de l'escadron des pancernes , appelé Ronczkowski. J'ai une cassette d'or massif , dans laquelle sont enfermées trois feuilles d'or de l'épaisseur d'un parchemin. Ces feuilles sont couvertes de figures qui ont l'air d'être cabalistiques. C'est dans cette cassette que je garde l'image de la Sainte-Vierge dont vous m'avez fait présent. Quant au grand trésor , il est impossible d'apprendre ce qu'il est devenu ; je

suis arrivé le premier dans les tentes du visir , et je n'ai vu personne s'en emparer ; il faut ou qu'il ait été distribué aux troupes , ou qu'on ne nous l'ait pas encore amené , ou qu'il ait été envoyé sur les derrières avant la bataille. Beaucoup de Turcs , à commencer par le grand-interprète , se sont mis à la débandade dès les quatre heures après midi ; c'est-à-dire du moment où ils ont vu notre armée approcher de leur camp. Voilà ce que m'a dit le domestique de l'interprète.

Je n'ai aucun faible pour Tékéli , malgré ce que vous en dites ; c'est la nation hongroise qui m'inspire une grande compassion : ils sont bien malheureux.

J'ai été au château de Presbourg ; ce qu'on m'y a montré de plus curieux , c'est le corps bien conservé de saint Jean l'aumônier.

J'ai eu une lettre d'Apaffi ¹ ; il a racheté un moine des mains des Turcs , et l'a renvoyé ici avec un billet en chiffres. Il me dit que tout ce qui a été fait est bien ; que les Turcs désirent la paix avec les Allemands , et que le visir veut

¹ Duc de Transylvanie.

envoyer les Tartares en Pologne , pour nous contraindre de rentrer dans notre pays.

Si messieurs les hetmans de Lithuanie n'ont pas eu de lettres de Fanfan ni de moi , la faute en est uniquement au vice-chancelier et à l'abbé Szumlanski. Je viens d'expédier Unikowski aux hetmans de Lithuanie , avec l'ordre de se diriger en droiture par la Hongrie. Quant aux Cosaques , ils peuvent aller leur chemin ; je veux dire Semen et les autres commandans , car Worona et Menzynski sont déjà ici.

L'abbé Sarnowski jure ses grands dieux qu'il a envoyé au chancelier copie de ma lettre au roi de France.

Quant au castellan de Cracovie , je lui ai écrit par ceux de ses gens qui accompagnent le corps de son fils ¹, et une seconde fois par la poste. Je n'ai pas oublié l'affaire de Przemysl. J'ai écrit au chancelier, en lui ordonnant de se joindre au grand-maréchal , pour faire arrêter, à Dantzic, les effets de l'ancien grand-trésorier ; ils y sont d'autant plus autorisés , qu'à Paris on n'a pas rendu , à notre envoyé, les joyaux de la république. Vous ne m'avez pas écrit,

¹ Stanislas Potocki , tué à la bataille de Vienne.

mon cœur, quel effet ont produit les lettres que ce Morstyn avait données à Dumont.

Je n'ai pas pu comprendre la fin de votre lettre, ma chère ame. Vous avez dit à Starowolski que vous marcheriez vous-même à la tête des soldats de votre compagnie. Quels sont donc ces heureux soldats, et quelle est la compagnie que vous voulez bien nommer la vôtre ?

Il me faut finir, car il faut me mettre en route pour Javaryn; c'est un chemin de traverse de sept milles de Hongrie; après quoi je devrai rejoindre mon armée à Komorn, pour y donner audience à l'envoyé de Tékéli; mais en voilà peut-être plus que vous n'aurez la patience de lire. J'embrasse, non pas en vaines paroles, mais bien de vive intention, toute la personne de mon incomparable, depuis ses beaux cheveux jusqu'à ses jolis petits pieds. *A M. le marquis et à ma sœur mes complimens.* J'embrasse les enfans. Je salue le prince et la princesse. Je vous demande de me communiquer les nouvelles de France et de Hollande que vous pouvez avoir dans les gazettes. Où et quand pourrons-nous nous revoir? C'est ce qu'il est difficile de deviner. Tous les miens

me demandent instamment de revenir en Pologne. Je crois que si je faisais le moindre mouvement qui indiquât cette direction, il n'y aurait plus personne parmi nos seigneurs, qui ne poussât en avant, excepté ceux qui n'auraient pas de quoi me suivre. *Chelmski a chassé de son régiment son cousin et son lieutenant-colonel. Il le faut donc compter pour mort. Sa compagnie de cavalerie était augmentée de quelques towarzysz. Son lieutenant est blessé; je l'attends ici avec impatience.*

LETTRE QUATORZIÈME.

Komorn , après avoir passé le Danube ,
le 5 octobre.

Seule joie de mon ame , charmante et bien-aimée
Marianne !

Je ne vous dirai pas beaucoup par cette occasion ; car cette lettre ne sera pas rendue de sitôt aux jolies mains de mon incomparable. Ce soir , ou demain matin , je vous donnerai plus de détails par M. Daleyrac ¹. A présent je me borne à vous dire que je renvoie Zdonski en Pologne , et que je lui confie , à tout hasard , quelques bagatelles qu'il vous remettra : D'abord une couverture chinoise en satin blanc ,

¹ Daleyrac était attaché à la cour du roi de Pologne , en qualité de chambellan de la reine. On lui doit l'ouvrage intitulé : *Anecdotes de Pologne* , qui contient beaucoup de détails curieux sur l'expédition de Vienne.

à fleurs d'or ; rien de plus délicat ni de plus chaud ; je le sais d'expérience , car je me sers d'une couverture toute pareille. C'est beaucoup plus agréable que la ouate ou bien ces édredons si échauffans. Je joins à cette couverture un coussin pour déjeuner ; le dessus a été brodé par la première femme du visir , à ce que disent les gens de sa cour. Je renvoie en même temps trois ou quatre de ces gens du visir ; chacun d'eux a jusqu'à mille et deux mille ducats ; ils veulent devenir marchands et s'établir à Zolkiew. En troisième lieu , je vous fais passer un dessus de tabouret , de ceux dont se servent les Turcs , en les plaçant sur un sofa ; ce qui a donné matière à une grande discussion orientaliste avec l'envoyé de France. Plus , deux tapis amarante brodés en or , que je vous prie de recevoir gracieusement. Zdonski se charge en outre de six drapeaux ennemis , des grandes tentes du visir , et de quelques autres choses encaissées , comme un service de table , une pharmacie , deux petites cassettes , le tout monté en ivoire et en nacre de perles. Une des petites cassettes est pour Purpurine ¹ ; vous y

¹ Purpurine , autrement Thérèse Cunégonde , était la fille du roi de Pologne. Elle épousa , en 1694 , l'électeur de Bavière.

ferez remettre des tiroirs qui ont été brisés par mes gens ; que la petite ait aussi la joie du butin , en attendant que je lui apporte quelque chose de mieux. Fasse notre bonne fortune que Zdonski conserve tout en bon état ! Ayez soin que les tentes soient mises en ordre , et déposées dans les caveaux de Lobzow ¹. Faites venir les ouvriers de Léopol , afin qu'ils les déploient et les réparent s'il en est besoin.

Je baise les charmantes petites mains et les pieds mignons de Mariette. Si la plus grande des deux cassettes pouvait convenir à madame la princesse , je me ferais un plaisir de la lui offrir en attendant mieux. Je lui adresse mes complimens ainsi qu'à M. le marquis , à qui j'envoie un rideau turc à bordures violettes ; un autre , tout pareil , est pour la princesse. J'embrasse les enfans de cœur et d'ame.

¹ Maison de plaisance des rois de Pologne , près de Cracovie.

LETTRE QUINZIÈME.

Le 6 octobre , au moment de marcher sur Parkan ,
lieu à un bout du grand pont vis-à-vis Strygonie ,
autrement dit Gran , mais de ce côté du Danube.

Seule joie de mon amie , charmante et bien - aimée
Marianne !

Je vous ai écrit hier par Zdonski , en vous envoyant quelques bagatelles. Il ne faut pas vous étonner si mon n°. 14 n'arrive pas de sitôt , car Zdonski a beaucoup de bagages avec lui ; entre autres toutes les tentes du visir prises dans le camp de Vienne , et de plus une quinzaine de prisonniers.

Si M. Daleyrac fait autant de diligence pour le retour qu'il en fit pour nous rejoindre , ce sera vraiment une merveille. Figurez-vous qu'il est venu de Cracovie ici en quatre jours. Nous en étions tous ébahis , tant nous nous si-

gurons être réellement au bout du monde , et dans ces chaudes régions vers lesquelles nos oiseaux prennent leur vol en hiver. Je regarde l'arrivée de Daleyrac comme une preuve de votre affection , mon cher cœur ; de votre côté , vous devriez être bien assurée que si mes lettres ne parviennent pas , ce n'est point ma faute. Malgré les constantes occupations qui pèsent à tout moment sur moi , je n'ai pas laissé passer la moindre occasion.

M. Daleyrac vous parlera de mes captures ; je les lui ai montrées. Vous êtes en peine pour le bunchuk ¹ que j'ai donné à l'empereur ; mais j'en ai encore plusieurs ; et outre cela , quelques étendards très-riches , de couleur écarlate , brodés en or. Quant à Galecki , que j'ai envoyé avec les chevaux vers l'empereur , je ne sais ce qu'il est devenu ; jusqu'à ce jour , je n'ai ni nouvelles de lui , ni remerciemens de ce prince. J'ai été fort contrarié d'apprendre que ce que j'ai voulu tenir secret a été imprimé en polonais , et donné comme un extrait de la lettre que je vous écrivais ; en y a même ajouté toutes sortes de choses. Je vous conjure

¹ Le bâton à queue qu'on porte devant les pachas.

de faire racheter les feuilles et de les brûler ; cette mésaventure me tourmente véritablement.

La contagion n'a pas encore cessé chez nous ses ravages ; cependant, il est à remarquer qu'il y a plus de morts parmi ceux qui sont restés à Presbourg, que dans notre camp. Nous sommes d'ailleurs assez mal partagés, car nous n'aurons plus ni ville, ni château sur notre route. Le staroste de Winnik est mort à Presbourg, ainsi que l'abbé Pazyborowski, qui s'est tué avec de l'opium, et qui a expiré en état de léthargie sans s'y être préparé. Son domestique accuse un juif de Léopol de lui avoir donné la potion ; le juif en accuse un des amis du défunt, mais sans vouloir le nommer. Le palatin de Wolhynie ¹ est convalescent. Notre Gdonski est presque à l'agonie.

Les Allemands du conseil impérial à Vienne voulaient qu'on marchât d'abord sur Neuhausel ; à présent, ils y trouvent mille difficultés, et ont renoncé à ce projet. Ils regrettent de n'avoir pas été de mon avis, et de n'être pas allés en droite ligne du côté de Bude, où nous

¹ Sieniawski.

aurions pu porter un second coup décisif à l'armée du visir. Celui-ci a déposé le kan des Tartares et l'a envoyé en exil. Au reste, le visir a obtenu son pardon du sultan, sous la condition qu'il ne nous laissera prendre aucune de leurs forteresses. Nous marcherons vers Bude, de ce côté du Danube, ce qui nous rapprochera encore de Tékéli. C'est vers lui que le visir a envoyé les Tartares. Ils ont passé le fleuve à Bude, et sont, par conséquent, du même côté que nous; aussi nos avant-postes escarmouchent-ils déjà avec les leurs, et nous faisons « prendre langue ¹ » sur ce qui se passe chez eux. Absalon, que nous avons vu ici il n'y a pas très-long-temps, est maintenant chez le visir. J'ai eu hier un message du duc de Transylvanie, le seul honnête homme qu'il y ait parmi ces princes; malheureusement il ne peut rien; le visir le tient à peu près prisonnier. Aussi, son en-

¹ *Prendre langue*, est une ancienne locution en usage autrefois dans les rapports militaires. Elle désignait l'enlèvement de quelques prisonniers pour obtenir des renseignemens sur l'ennemi. Chacune de ces *langues* était payée 10 écus par le roi, qui appréciait sur tout les Cosaques pour leur habileté à les enlever. Un jour, l'un d'eux revenant de course, entr'ouvre la tente du monarque, lui jette sur le plancher un Turc vivant, et va recevoir son salaire, puis il revient entr'ouvrir la tente royale en disant : « Jean ! on m'a payé ; Dieu te le rende ! et bonne nuit ! »

voyé n'a-t-il pu rien faire que me donner des nouvelles et des assurances d'attachement. *Giza*¹ est ici avec moi et fait tout ce qu'il faut; d'ailleurs, les Hongrois sont naturellement portés vers Orondate². Je joins sous ce pli des lettres pour les hetmans de Lithuanie, que vous expédiez de suite; elles sont de grande importance, comme vous le verrez vous-même, mon cœur, par la copie ci-jointe.

Je vous rends mille grâces pour l'écharpe; *il n'y a rien de plus élégant et de plus mignon*, mais il n'y a pas devant qui en faire parade. Ici personne ne se soucie de toilette. Les princes et les généraux s'habillent moitié à la française, moitié à la hongroise, et ne tiennent qu'à avoir leur habit doublé.

L'électeur de Bavière m'a fait savoir qu'il vient me joindre avec une partie de son armée; mais les troupes des autres cercles de l'empire ne veulent pas le suivre, et retournent dans leurs foyers. Son armée même est encore fort loin derrière nous.

Le castellan de Livonie n'a rien eu à démêler

¹ Agent secret du roi de Pologne auprès de Tékéli.

² Nom de guerre que le roi s'était donné à lui-même dans ses lettres à la reine.

avec Zebrzydowski; il paraît même en être fort content.

Chelmski m'a demandé la compagnie qu'avait eue jusqu'à présent l'évêque de Culm; je la lui ai promise, mais je ne sais pas ce qu'il devient, et il pourrait être désagréable à l'évêque que la compagnie ne portât plus son nom.

J'ai fait faire l'enquête du démêlé de Menzynski avec ses Cosaques. Voici quelle est l'explication de Menzynski : il dit qu'il a l'argent tout prêt, mais qu'il n'a voulu donner aux Cosaques, tant qu'ils étaient en Pologne, que l'habillement, et qu'il a remis leur paiement au temps où ils auraient rejoint mon armée, parce que s'ils avaient été payés auparavant, ils n'auraient pas manqué de s'enfuir avec l'argent. Ainsi tout ce que le nonce du pape a pu dépenser pour leur fournir des armes, lui sera restitué jusqu'au dernier liard. Au reste, tout ce qui pourrait se trouver, en fait de Cosaques, dans vos contrées, doit se rattacher à l'armée de Lithuanie. Leur marche en sera plus sûre.

J'ai été très-étonné aussi, mon cher cœur, de ce que vous dites avoir vu des lettres du

grand-écuyer et d'autres encore des 14, 15, 16 et 18. Je leur ai demandé quelles étaient ces occasions dont je ne savais rien. Ils jurent tous leurs grands dieux qu'ils n'ont pas été à même d'écrire si souvent, et qu'ils n'ont pas rêvé à toutes ces expéditions. Veuillez donc bien, mon cœur, me donner une explication plus claire. Il est encore possible que toutes ces dates se soient trouvées dans le même envoi, car beaucoup des nôtres ne sachant pas le jour de l'expédition des courriers, écrivent d'avance, et allongent leur correspondance d'un jour à l'autre.

Quant au partage du butin parmi les régimens, je n'en ai jamais entendu parler. Les Turcs ont défendu quelque temps leur camp et leurs tentes. Au moment où ils les eurent évacuées, je fis publier la peine de mort contre tout cavalier qui descendrait de cheval et tout fantassin qui s'écarterait des rangs; nous nous attendions à tout moment à voir revenir l'ennemi sur nous dès que nous nous serions disséminés pour le pillage. Bientôt la nuit est survenue; on ne se voyait plus; alors les soldats ont allumé les flambeaux turcs, et c'est avec leur secours qu'ils ont commencé à cher-

cher et piller, surtout les officiers et towar-
zysz, qui avaient des valets à leur suite ou
des gens assez déterminés pour ne pas se lais-
ser arracher les tentes une fois qu'ils les avaient
occupées. Le butin de Galecki s'est trouvé con-
sister en grands troupeaux de bœufs, dont per-
sonne ne se souciait. Il les vendait le lende-
main à un écu la pièce. Il a également amassé
une immense quantité de vases en cuivre et en
laiton, qui sont restés dans le camp jusqu'au
quatrième jour, et dont la populace de Vienne
a fait aussi sa proie. Fanfan a fait garder pour
lui une très-belle tente. Les valets de suite se
sont emparés, la nuit, d'une quantité de belles
choses qui se trouvaient dans les tentes du
visir. On avait beau en défendre l'entrée;
ils faisaient une ouverture du côté opposé,
et emportaient ce qu'ils voulaient. Un petit
Cosaque, marmiton d'un enseigne, a apporté
à son maître pour plus de quatre mille ducats
de bijoux. Les Allemands n'ont presque rien
eu; car, excepté ceux qui se trouvaient avec
moi, aucun d'eux n'est entré ce jour-là dans le
camp turc. Aussi, n'ont-ils ni prisonniers, ni
étendards, ni aucun gage de victoire. Aucun
de leurs cavaliers n'a tiré pendant la bataille;

mais que cela ne se répande pas ; je les ai loués et prônés tous tant qu'ils sont. Quant aux nôtres , il y a des prodiges de valeur à rapporter, et qui passent même toute croyance. Ce sera , si Dieu le veut , de vive voix à notre revoir.

Je prévois avec chagrin que j'aurai désormais peu d'occasions de vous écrire , mon incomparable , et je vais m'éloigner de vous de plus en plus. Il n'y a pas de chemin de poste en droite ligne de Bude à Cracovie. Il faudra toujours écrire par Vienne , et ce trajet même ne sera pas très-sûr encore , puisqu'il faut passer près de Neuhausel. J'aurai d'ailleurs à penser à tout , car tout offre des difficultés et tout se fait comme par corvée.

Vous me dites que je devrais mettre l'armée en quartier d'hiver et revenir de ma personne. Mais , mon cœur , il faut d'abord conquérir ces quartiers d'hiver ; autrement les Turcs reviendraient à la charge , et ne nous laisseraient pas en repos. *Mais vous faites la guerre , mon amour , selon que vous le souhaitez.* Je vous suis bien reconnaissant pour cette preuve d'attachement , et je ne demande pour toute grâce que d'être aimé présent comme je le suis main-

tenant dans l'absence ; bien que l'amour soit charmant en souvenir, il ne vaut cependant pas autant qu'en réalité. Puisque je ne puis en jouir, je laisse au moins un libre cours à mon imagination, et j'embrasse un million de fois mon adorable Mariette. *A M. le marquis et à ma sœur mes baisemains.* J'embrasse les enfans de tout mon cœur. Mes complimens au prince et à la princesse, ainsi qu'à madame la starostine de Sandomir. Le staroste est très-assidu près de moi.

LETTRE SEIZIÈME.

8 octobre , à un mille de Gran.

Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée

Mariette !

La journée d'hier n'a pas été des plus heureuses pour nous. Selon ma coutume , je m'étais mis en marche dès le point du jour , et j'avais dépêché l'abbé Zebrzydowski vers le duc de Lorraine, afin qu'il me suivît avec sa cavalerie ; en même temps , je donnai ordre à l'avant-garde de pousser en avant, de s'emparer des bateaux sur le Danube, de faire halte à un mille du pont , de m'y attendre , et de reconnaître l'ennemi.

En cas que l'ennemi vînt à évacuer Parkan ¹,

¹ Parkan ou Barkan, sur la rive gauche du Danube, à dix lieues de Bude, et trente-cinq de Vienne, n'est qu'un faubourg de Strygonie, ou Gran, dont le fleuve le sépare. L'armée de

qui est de ce côté-ci du fleuve , et qu'il se retirât de l'autre côté dans la ville de Gran en détruisant le pont , nous devions occuper Parkan et nous y retrancher. Si au contraire il y avait un corps qui voulût défendre ce lieu , je voulais m'arrêter à la distance d'un mille , et attendre l'infanterie et les canons qui étaient encore loin derrière nous ; mais l'avant-garde, sans avoir pris de renseignemens sur la position de l'ennemi et sans me prévenir , s'est avancée jusqu'au Danube, et y a trouvé toute l'armée turque qui venait de passer le pont la nuit même. L'escarmouche commença ; le palatin de Russie accourut aussitôt à l'avant-garde , et fit mettre pied à terre à ses dragons ; mais on vit bientôt les Turcs sortir de toute part des bruyères et s'avancer en force. Dès lors, il n'était plus temps de reculer ; car on aurait perdu et les dragons et toute la cavalerie ; dans cet embarras , le palatin m'envoie demander des secours ; je m'avance avec les régimens que j'avais près de moi, mais sans

Montécuculli, recrutée d'une troupe nombreuse de Français sous le commandement des comtes de Coligny , de La Feuillade , marquis de la Tour-du-Pin-Montauban , etc. , (*Biographie universelle*, tome 46), y avait déjà battu les Turcs en 1664, après la fameuse victoire de Saint-Godard.

infanterie et sans canons , puisque tout était resté en arrière, et que d'ailleurs on ne m'avait pas averti que j'avais affaire à toute l'armée ennemie. Tout-à-coup notre avant-garde est attaquée , enfoncée , et la cavalerie fuit en abandonnant les dragons à leur malheureux sort.

Cependant, je rangeais en bataille le peu de régimens dont je pouvais disposer ; bientôt je vois paraître l'ennemi qui prend position à la distance d'environ cent pas. Nous n'étions pas tout-à-fait cinq mille hommes ; car nous avions déjà beaucoup perdu en tués , morts de maladies , malades à Presbourg ; un plus grand nombre encore était déjà près des bagages. Je fis faire halte, et en attendant, j'envoyais courrier sur courrier au duc de Lorraine et aux régimens d'infanterie. Je mis le palatin de Russie à l'aile droite , celui de Cracovie ¹ à l'aile gauche , celui de Lublin ² au centre. Enfin, je disposai de mon mieux ce petit corps d'armée faible de nombre, et déjà ébranlé.

Cette situation des esprits frappa le pa-

¹ Félix Potocki.

² Martin Zamoyski.

latin de Russie, qui vint en toute hâte me conjurer, pour l'amour de Dieu et de la patrie, de me retirer à temps. Effectivement, les dragons, qui étaient près de moi, refusaient à toute force de descendre de cheval, et la cavalerie légère ne voulait pas davantage aller au poste qu'on lui indiquait. Mais après avoir conduit les miens dans un mauvais pas, pouvais-je les y abandonner? Je restai donc là, à observer *la contenance de l'ennemi*. J'avais à mes côtés le général Dunevald de l'armée impériale; c'était le seul de ces gens-là qui fût venu, et il envoyait aussi de son côté pour demander au duc de Lorraine, ne fût-ce que quelques régimens de cavalerie. Ces secours n'arrivaient pas.

Sur ces entrefaites, l'ennemi fit une forte charge contre le palatin de Russie, fut repoussé, réitéra l'attaque et dut se retirer encore. Enfin, les Turcs chargent une troisième fois Jablonowski et avec la plus grande furie. Ses régimens sont attaqués de front, de flanc et à dos. Ils tourbillonnent et commencent à fuir. Persuadé que le plus grand danger qu'on puisse courir, c'est de s'éparpiller devant les Turcs, je me mets à la tête de ce que j'avais de mieux, c'est-à-dire de l'escadron de

hussards du staroste Szczurowiecki et de quelques autres encore , et je me porte sur ceux des ennemis qui avaient tourné le palatin de Russie. Avec l'aide de Dieu , je les ai bientôt mis en fuite ; mais à peine avais-je fait un changement de front que notre centre et notre aile gauche , qui n'avaient même pas d'ennemis vis-à-vis d'eux , se mirent à fuir. Les Turcs les poursuivirent avec acharnement l'espace d'un demi-mille , et sans arrêter un moment. J'avais beau crier et retenir ; tous m'abandonnèrent. J'ordonnai alors à Fanfan de prendre les devants avec les fuyards , mais j'en ai été bien inquiet ensuite, ne pouvant apprendre de personne ce qu'il était devenu ; j'ai cru en mourir de douleur. Enfin je me mis à fuir après tout le monde , n'ayant plus que six ou sept cavaliers autour de moi. Dans toute cette confusion , l'on se poussait de cheval l'un l'autre , comme il est arrivé à notre pauvre palatin de Pomérélie qui est resté sur le carreau avec tant d'autres. J'avais auprès de moi le grand-écuyer ¹ , le staroste de Luck , Piekarski , Czer-

¹ Matezynski. On a dit qu'il soutint le roi sur son cheval dans cette fuite ; et , à la Lettre xxviii , le roi dit que le grand-écuyer n'était pas près de lui.

kass¹, Ustrzycki, towarzysz de mon escadron de hussards, et un soldat de grosse cavalerie.

On avait répandu dans notre armée, comme chez les impériaux, le bruit que j'avais succombé. Il est en effet miraculeux que cela ne soit pas arrivé. A Dieu seul en appartient la gloire; car aucune créature humaine n'avait ni le pouvoir, ni la pensée de me sauver. Les palatins de Russie, de Lublin et autres, abusés par les bruits qui couraient, m'avaient déjà cherché parmi les morts. Ainsi, pour que ces bruits n'arrivent pas jusqu'à vous, je me hâte de vous écrire et de vous annoncer que je suis sain et sauf, grâce au ciel.

Je ne doute pas que l'ennemi n'ait repris courage; peut-être même le visir voudra-t-il repasser le Danube. Pourvu que nous puissions réunir toute l'infanterie impériale, nous attaquons dès demain Parkan et le pont. Il nous faut recevoir notre échec comme une juste punition de Dieu pour le pillage de tant d'églises,

¹ Gentilhomme lithuanien, qui, conjointement avec Matezynski, contribua le plus à sauver la personne du roi dans cette malheureuse affaire. La reine Marie-Casimire lui assura, en reconnaissance de ses services, une pension de cinq cents écus, qu'il touchait à chaque anniversaire de la journée de Parkan.

pour tant de rapines , de libertinage et de désordres. J'ai vu venir tout cela, et j'ai souvent menacé de tout quitter, ne voulant plus rester avec une armée qui s'attirait le courroux de Dieu par toutes ses actions. Ajoutez à cela que tous nos gens se sont amollis, qu'ils ont oublié les manœuvres ; les officiers sont ignares, indolens ; les soldats se plaignent hautement d'eux, surtout les dragons qu'on a misérablement sacrifiés ; imaginez qu'ils n'avaient pas même leurs mêches allumées ¹. Hier encore j'ai proposé au duc de Lorraine de venir de suite attaquer les Turcs, quoique je pusse à peine me tenir à cheval de douleur et de fatigue. J'avais les mains, les cuisses et tout le corps meurtri par les armures et les sabretaches des fuyards. En outre il fallait franchir des fossés, des tas de morts, des tambours, des monceaux d'effets qu'on avait jetés dans la fuite. Le duc de Lorraine n'a pas été très-pressé de venir à notre secours. Il a donné pour excuse qu'il n'avait pu réunir assez vite tous ses détachemens, bien que le pays étant très-ouvert, il n'y eût pas lieu de marcher en co-

¹ On se servait encore de mêches dans ce temps pour faire partir le coup de fusil.

lonnes séparées , et qu'on pût s'avancer en masse. Le staroste de Sandomir s'est abattu deux fois avec son cheval ; on l'a relevé heureusement , et il est sain et sauf. Il a seulement perdu son secrétaire italien. Le maréchal de la cour¹ n'était pas avec nous , il était resté avec l'armée impériale. Il nous a encore manqué deux régimens qui étaient en réserve. J'embrasse mille fois votre chère personne ; à *M. le marquis* et à *ma sœur mes baisemains*. J'embrasse les enfans.

Apostille du prince Jacques, fils du roi.

J'embrasse les genoux de Votre Majesté , en lui annonçant que je suis sain et sauf , grâce à Dieu.

De Votre Majesté ,

MADAME ,

*Le très-humble et très-
obéissant serviteur ,*

JACQUES.

¹ Jérôme Lubomirski.

LETTRE DIX-SEP'TIÈME.

Parkan , vis-à-vis Strygonie , le 10 octobre.

Ah que Dieu est bon , ma chère Mariette ¹, de nous avoir donné , en dédommagement d'un peu de confusion , une victoire encore plus grande que celle de Vienne ! Au nom de votre amour pour moi , ne cessez de lui rendre grâce ; demandez-lui toujours de continuer ses miséricordes à son peuple fidèle ; faites encore une fois célébrer les obsèques de ceux qui ont succombé.

J'ai écrit de ma propre main , et en français , le bulletin de la journée ; je l'ai fait transcrire par Dupont ² , il faut l'envoyer à toutes les cours ; c'est un récit fidèle.

¹ Cette lettre est la seule où le roi Jean se dépare de sa formule accoutumée : *seule joie de mon ame* , etc.

² Ingénieur français attaché à la cour de Pologne et dont il a déjà été question.

Je suis, grâce au ciel, tout-à-fait bien portant ; je puis même dire que je me sens plus jeune de vingt années depuis notre victoire ; mais je me souviendrai long-temps des deux nuits précédentes : je m'en souviendrai surtout pour l'honneur de ma nation.

Enfin, Dieu soit loué ! tout est réparé maintenant, et les Allemands entonnent de nouveau nos louanges. Ils en étaient déjà à dire aux Polonais : « vous n'êtes pas digne de votre roi, » vous l'avez abandonné ! » Et pourtant on assure que nos soldats d'infanterie, au moment où on leur annonçait que je ne vivais plus, s'étaient écriés : « Que nous importe de vivre à présent » que nous avons perdu notre père. Menez- » nous au feu, et périssons tous ! »

Je vous ai mandé, ma chère amie, qu'Ustrzycki était près de moi dans ce pressant péril, je me suis trompé ; c'était un towarzysz de la compagnie de mon fils. Quant au soldat de cavalerie dont je vous ai parlé, c'est bien lui à qui je dois la vie ; deux Turcs me cernaient de près, et dans le même moment il tua l'un et blessa l'autre. Je lui avais destiné une grande récompense ; mais hélas ! il n'est pas sorti vivant de ce combat. Du moins, qu'il soit

fait mention particulière de lui dans le service divin !

A présent que me voici entièrement rétabli, je peux vous avouer, mon cher cœur, que j'ai été tellement foulé et meurtri par les fuyards, que dans beaucoup d'endroits mon corps était noir comme du charbon.

Le pauvre palatin de Poméranie¹ a été trouvé sans tête ; ces barbares ne font pas de prisonnier. Voilà pourquoi les nôtres aussi ne font point de quartier. Les massacres nous sont déjà si familiers, que nous regardons avec indifférence la mort de nos gens comme celle de nos ennemis.

Presque tous mes pages ont péri dans l'action. Gdonski est mort de maladie avant hier. Notre petit nègre Joseph est tombé dans les mains des Turcs qui lui ont coupé la tête. J'avais aussi un jeune Hongrois qui parlait plusieurs langues ; il a péri. Mais apprenez, mon amie, ce qui est arrivé à mon petit kalmouck ; vous savez son habileté à la chasse forcée du lièvre ; eh bien ! toute son adresse à cheval, n'a pu le sauver ; mais, par je ne sais quel heu-

¹ Denhoff.

reux hasard, les Turcs, qui l'avaient pris, l'ont épargné. Hier, après la défaite des infidèles, on l'a trouvé dans une de leurs tentes. Les nôtres l'avaient aussitôt reconnu, ainsi que son cheval attaché à la même tente, lorsqu'un Allemand accourut, et lui lança un coup d'espadaon dans la figure; malgré les promesses des chirurgiens, qui donnent de l'espérance, je ne sais s'il en échappera.

C'est Kaszewski que j'expédie pour vous porter cette lettre. Il a besoin de retourner en Pologne pour ses affaires personnelles. Mais je ne sais pas encore comment je l'enverrai; le grand maître des postes ne veut pas s'en charger parce qu'on a déjà enlevé plus de douze courriers. Vous voyez que je ne pourrai pas vous écrire très-souvent.

Nous allons tenir conseil sur ce qu'il s'agit de faire ultérieurement, et nous commencerons avant toute chose par rendre nos actions de grâce à la divine providence.

Chose singulière! le lendemain de notre désastre, je consultais les miens sur ce qui nous restait à faire, et le plus grand nombre était d'avis de nous retirer en Pologne avec toute cette honte sur le corps; je leur ai répondu

que c'était la consternation qui les faisait parler ; que l'armée , pour s'être mal conduite la veille , n'en pouvait pas moins tout réparer le lendemain , comme on l'a vu souvent. Écoutez les Allemands , leur disais-je , ils ne sont point intimidés : aussi leur avis ne sera-t-il pas non plus timide. Je leur ai déclaré en finissant qu'il fallait faire un acte de contrition pour nos péchés , et que dès le lendemain tout irait pour le mieux. Alors l'abbé Skopowski a récité une exhortation , où il a développé la série de crimes qui avaient attiré sur nous les châtimens de Dieu ; il a touché tout l'auditoire , et on s'est mis en marche avec confiance et courage ; les escadrons se trouvaient même plus complets que l'avant-veille , où une grande partie de nos gens s'étaient tenus près des bagages.

Il faut que je vous raconte un trait curieux d'un valet de train ¹ de la compagnie des husards. M'étant mis à la tête de mes escadrons , j'avais ordonné que quiconque avait encore une

¹ Pour l'intelligence de ce qui suit , il faut savoir que dans l'ancienne organisation de la cavalerie polonaise , quelques escadrons étaient exclusivement composés de nobles ayant chacun un valet de train.

lance se rangeât en première ligne ; voilà qu'un valet se présente la lance au poing , et son maître le suit pour la lui reprendre ; mais le valet de lui répondre : « Non , monsieur , j'ai » rapporté cette arme de la bataille ; je ne l'ai » pas jetée comme tant d'autres ; elle est à moi. » J'ai beaucoup loué ce brave homme , et je lui ai donné cinq ducats.

Deux envoyés de Tékéli ont assisté à la journée d'hier. Ils tremblaient d'abord et s'attendaient à nous voir écrasés par les Turcs. A présent je ne sais si c'est de bonne foi qu'ils se réjouissent ; mais enfin cela pourrait bien être , puisqu'ils sont catholiques. Je ne les renvoye qu'aujourd'hui ; car , après le désastre qui les avait eus pour témoins , il m'importait de les retenir jusqu'après la victoire dont je n'ai pas douté un moment : j'avais confiance en Dieu.

Il n'y a eu que quelques centaines de Tartares à la bataille ; je ne sais comment il en a été ainsi , puisque leur corps d'armée n'était qu'à la distance de quelques milles ; sans doute le nouveau kan n'a pas plus envie de se mesurer avec nous que son prédécesseur. Il faudra que je lui renvoie un de ses prisonniers , pour

le remercier de ce qu'il a eu cette complaisance et de ce qu'il veut bien être de nos amis.

Je vous fais passer des lettres que Forval¹ a envoyées à Giza , et je mets le paquet sous le couvert de M. le marquis de Béthune.

On me tourmente à présent pour la vacance du palatinat de Pomérolie. Le palatin de Russie sollicite cette charge en faveur du grand référendaire² ; le vice chancelier³ plaide pour son fils. Je n'ai rien décidé encore sous prétexte que le palatin pourrait bien être encore en vie ; car il n'est pas facile de reconnaître sûrement un corps sans tête.

Je n'ai pas le temps d'écrire à ma tante l'abbesse⁴ ; veuillez bien , mon cher cœur , le faire pour moi , en lui donnant le récit de tout ce qui s'est passé , et nous recommandant à ses prières.

C'est une chose bizarre : jeudi dernier⁵ , lorsque nous marchions à l'ennemi , un chien noir , sans oreilles , était constamment devant

¹ Agent de France près du comte Tékéli.

² Krasinski.

³ Gninski.

⁴ Dorothée Danilewicz , tante du roi , était abbesse d'un couvent des bénédictines , à Léopol.

⁵ Jour de la malheureuse affaire de Parkan.

nous sans qu'il fût possible de le chasser ; ajoutez qu'un aigle noir a plané, pendant quelque temps, presque au niveau de nos têtes et puis s'est envolé derrière nous. Hier, au contraire, un pigeon blanc s'est placé plusieurs fois devant nos escadrons ; un très-bel aigle, tout blanc aussi, s'est abattu devant nos lignes et rasant presque la terre, il a semblé nous conduire sur l'ennemi.

Il me faut finir ; j'embrasse un million de fois votre chère personne ; à *M. le marquis* et à *ma sœur mes baisemains* ; j'embrasse les enfans.

Fanfan s'est bien habitué au feu dans la journée d'hier ; car l'artillerie du château¹, de l'autre côté du Danube, nous a canonnés sans cesse. L'escadron d'Alexandre joue de malheur ; il a perdu, sous Vienne, douze *towarzysz*, jeudi passé, quatre, et hier encore, un autre qui est *Zaluski*, de sorte qu'avec les valets du train cet escadron a déjà laissé sur le champ de bataille cinquante hommes. On ne peut nier que le sang de la noblesse polonaise n'ait coulé à flots pour la cause de l'empereur et pour

¹ Château de Strygonie, sur la rive droite du Danube.

celle de la chrétienté. Les impériaux ont perdu bien moins d'hommes que nous.

On dit que l'électeur de Bavière est revenu au projet de nous rejoindre, et qu'il nous arrive quelques secours du cercle de Souabe. C'est au moins ce que m'écrit Galecki, dont voici enfin la première nouvelle. Il est resté à Presbourg pour assister le castellan de Kiow ¹ dans sa maladie. Galecki m'annonce en même temps que l'empereur a reçu avec plaisir les chevaux que je lui ai envoyés, et rien de plus.

¹ Jaskulski.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Des bords du Danubé, vis-à-vis Strygonie,
15 octobre.

Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée
Marianne !

Votre lettre est arrivée ici, avant hier, par la poste. Nous avons été une demi-heure à la chercher au milieu des paquets. Elle s'est trouvée enfin, à mon grand étonnement, sous le couvert du grand-écuyer; c'était le n°. 15 du 3 octobre. Je n'ai pu y répondre qu'aujourd'hui où il se présente une bonne occasion. Nous envoyons un convoi pour chercher nos provisions à Komorn. Ce qui rend les chemins peu sûrs, c'est que nous avons la forteresse de Neuhausel à dos, et les Tartares sur nos flancs, toutefois, sans pouvoir apprendre rien

de certain sur eux , quelques soins que nous y mettions. On prétend qu'ils sont à Pest vis-à-vis Bude , de ce côté du Danube ; mais je ne puis concevoir comment on ne les a point vus dans la dernière affaire.

J'ai envoyé Kaszewski auprès de Tékéli qui s'est encore plus éloigné , et ses commissaires même que j'attendais ne sont pas arrivés. Je n'ose presque plus écrire par la poste ; car on intercepte les lettres , on les ouvre, on les retient. Dupont en est témoin ; il nous a apporté quelques paquets de lettres qu'on avait oubliés à la poste. D'un autre côté, il n'est pas bon non plus d'envoyer des exprès. Ils vont lentement , et font des contes à plaisir.

Quelles absurdités vous ont mis dans la tête ces gens qui n'ont rien à faire qu'à vider des verres et dire ce qui leur vient au bout de la langue ! S'ils voulaient se donner la peine de passer une demi-heure avec nous , ils verraient ce que deviendraient tous leurs raisonnemens. Sachez donc , ma chère ame , que toutes les cartes de la Hongrie sont détestables. J'en ai une seule passable ; encore ne pourra-t-elle pas servir beaucoup lorsque nous approcherons des frontières de Pologne.

Bude est au moins à cent milles de Stryi¹. Cette ville est un peu plus près de Cracovie.

Fasse le Ciel que nous puissions prendre Strygonie² avant la fin de la campagne ! Nous voici devant la place, et aujourd'hui le pont du Danube sera terminé. Le visir est près de Bude ; tout le pays est dévasté à quinze milles à la ronde. Depuis la glorieuse victoire de samedi, nous n'avons encore rien d'assuré sur la position des Turcs. Nous savons seulement qu'avant-hier matin il est entré trois mille hommes à Strygonie. Vers le soir on en a vu qui ressortaient ; peut-être ont-ils amené des munitions et emporté des blessés.

La nuit dernière, j'ai envoyé sur l'autre rive du Danube les Cosaques pour faire des reconnaissances ; mais c'est de la canaille ; on ne peut pas compter sur eux. Maintenant, ils conviennent eux-mêmes, et nommément Worrone, que ce ne sont pas des Cosaques véritables, mais de simples paysans qu'ils ont

¹ Ville de Pologne, dans la province appelée Russie-Rouge, aujourd'hui Gallicie.

² Strygonie ou Gran était une des villes les plus importantes de la Hongrie. Son archevêque était primat de la Hongrie. Le roi saint Étienne repose dans sa cathédrale, qu'il fonda. Cette église est bâtie dans l'enceinte du château.

enrôlés faute d'avoir assez de temps pour se procurer des Cosaques d'Ukraine. C'est vraiment de l'argent perdu. Ils ne font que dévaster le pays, piller même les catholiques et les prêtres, et emporter des barils de vin qu'ils vendent à leur profit.

Les maladies n'ont pas encore cessé ; le pauvre petit kalmouck a succombé à ses blessures. Dombrowski, ce joli petit page, est mort ; d'autres sont tout prêts à le suivre.

La mortalité a recommencé parmi les chevaux surtout depuis que le temps est devenu humide et froid.

Le palatin de Wolhynie ¹ et d'autres malades sont revenus dans notre camp ; mais ils sont encore bien faibles. Strzalkowski est mort à Presbourg. C'est une perte pour l'armée. Nous enterrons à tout moment des towarzysz, des fantassins et des cavaliers. C'est une chose singulière que les Allemands résistent mieux à cette contagion, eux qui ont toujours été plus délicats que nous.

Les Brandebourgeois qu'on nous avait promis sont enfin arrivés. L'infanterie bavaroise

¹ Sieniawski.

arrive aujourd'hui ; la cavalerie viendra plus tard ; le contingent de Souabe doit nous joindre dans quelques jours : voilà quelles sont nos forces ; elles sont encore assez considérables.

Le visir et le kan ne sont séparés que par le Danube : l'un est à Bude , l'autre à Pest. Tékéli a huit mille hommes dans son corps d'armée , et , en outre , les deux pachas de Waradin et d'Égra. Les villes et forteresses sont dans les mains des ennemis , et la saison est fort adoucie. Nous sommes inondés de pluie ; hommes et chevaux manquent de vivres ; mais c'est principalement le pain qui nous fait faute , car pour de la viande et du sel , nous en avons en abondance.

Nous ne voyons que maladies, pillages, villes en feu, églises dévastées. Avant-hier encore , trois brigands ont été brûlés vifs. Hier , on en a pendu quelques-uns.

Tous les nôtres sont bien dégoûtés et soupirent après leurs foyers , leurs fours et leur bière. L'autre jour , P***. a dit devant beaucoup de monde : « Je m'en retourne , et je » ramènerai mon escadron en Pologne ; car » ce pont que l'on construit sur le Danube , » c'est pour nous conduire à Bude où nous

» périrons jusqu'au dernier. » Je ne lui en ai pas encore parlé ; j'attends la première occasion. Il est d'humeur inconstante , et de plus dégoûté pour n'avoir pas obtenu la charge de palatin de Poméranie. Le maréchal de Lithuanie ¹ a voulu avoir le régiment que j'ai préféré donner au castellan de Livonie ². Comment voulait-il servir à la fois dans les armées de la Couronne et de la Lithuanie ? Dès ce moment, il s'est mis aussi à bouder..... J'aurais encore mille choses à vous dire ; mais je n'en ai pas le temps ; c'est à présent plus que jamais qu'il faut songer à tout , si nous voulons glorieusement finir la campagne. La saison est fort avancée. Il n'y a plus de temps à perdre pour bien établir l'armée, quoique je ne me dissimule pas que , si on voulait satisfaire nos gens , il faudrait les conduire tout droit en Pologne , du côté de la mauvaise bière et des fours enfumés qu'ils préfèrent aux beaux palais et au vin de Tokay. Après tout cela , votre lettre , mon ame , au lieu de m'apporter quelque consolation , m'annonce au contraire qu'on glose sur ce que je n'ai pas tout quitté après la bataille de Vienne.

¹ Stanislas Radziwill.

² Othon Telkierzamb.

Ç'aurait donc été pour qu'on dise de moi que je sais vaincre et non pas profiter de la victoire.

Vous finissez par me déclarer, mon cher cœur, que vous êtes grandement mécontente de moi, et cependant je vous ai fait part de tout dans mes lettres. Voilà quel est mon sort, quelle est ma consolation dans mes peines !

Ce que vous me dites ensuite des affaires du temps est tout-à-fait inintelligible pour moi. Qui me recherche ? et qui faut-il écouter ? car je ne vois ici que le seul Tékéli qui se soit adressé à moi ; et encore avez-vous dit, mon cœur, mille fois que c'était un traître, et qu'il ne fallait pas m'intéresser à lui.

Un certain comte d'Aly est venu me trouver à Presbourg, se disant d'une grande famille, et voulant servir comme volontaire. Il était au regret, disait-il, d'avoir manqué la journée de Vienne. Ensuite, il est entré en matière, et m'a conté que son roi avait beaucoup d'estime pour lui ; qu'il était venu ici avec son agrément ; qu'il était en correspondance avec M. de Croissy. C'est un homme de petite taille ; il paraît fort jeune, quoique je lui suppose environ trente ans. Avec tout cela, je ne l'ai plus

revu depuis Presbourg. Il a été, pendant quelques heures, chez le vice-chancelier; y a encore débité une quantité de choses du même genre, et n'a inspiré aucune confiance. J'ai chargé le vice-chancelier de vous communiquer sa conversation.

Samedi passé, après notre victoire, j'ai vu ressusciter mon chevalier comme Pietrowin¹. Il parcourait nos rangs avec une petite épée qui ressemblait à un couteau de cuisine, parlant sans cesse, félicitant, complimentant tout le monde; car il a le don de parler beaucoup et très-vite. Je lui ai demandé où il avait été tout le temps? Il m'a répondu qu'il avait été malade; ensuite il m'a nommé un officier chez lequel il logeait; ce sera apparemment un officier de l'armée impériale.

J'ai envoyé les chiffres par Daleyrac, et pour le moment je n'ai pas le temps d'écrire sur cette affaire; car 134² fait tout comme en corvée; *on ne peut s'imaginer chose semblable, et il est toujours avec 138, 139, et autres de même étoffe.*

¹ D'après une ancienne tradition en Pologne, saint Stanislas, évêque de Cracovie, a fait ressusciter un nommé Pietrowin.

² Chiffre de convention entre le roi et la reine, pour désigner tel individu ou telle affaire, comme on le verra plus tard.

Nos généraux sont presque tous convalescens, grâce au Ciel. Le palatin de Russie souffre de la jambe, par suite d'un coup de pied qu'un cheval lui a donné en ruant ; et pendant quelques jours, il ne sortait presque pas de sa tente.

J'embrasse votre chère personne, de cœur et d'ame, ainsi que les enfans. *A M. le marquis et à ma sœur mes baisemains.* Mes complimens au prince et à la princesse, ainsi qu'à madame la starostine de Sandomir.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Vis-à-vis Strygonie, 20 octobre.

Seule joie de mon cœur, charmante et bien-aimée

Mariette !

La journée d'avant-hier a été fort heureuse ; car il m'est arrivé, dans l'espace de quelques heures, trois paquets de mon incomparable. L'un était du 5 octobre, les deux autres du 10. Vous m'annoncez, mon cœur, l'arrivée de M. Daleyrac. Je n'ai pas trouvé de réponse à beaucoup de mes questions ; je vois que trois objets vous ont principalement occupée, c'est-à-dire Neuhausel, Galecki et les Cosaques. Quant à Neuhausel, je ne conçois pas comment M. Daleyrac ne vous en a point parlé ; car il a vu l'armée se mettre en marche, et il savait très-bien que nous ne nous dirigeons plus

du côté de Neuhausel , mais dans un autre sens. Il me semble que je vous en ai parlé aussi, et que je vous ai mandé que nous nous rapprochions de Parkan.

Galecki a renvoyé ses effets en Pologne, par le castellan de Kiovie ¹, qui est retourné dans le pays sans m'en prévenir. Il s'offre cependant à me remettre les bijoux, quand nous serons de retour en Pologne; il n'a pas donné le sabre à l'empereur, et promet de me le rendre avec les autres effets.

C'est Boym que j'avais envoyé près de l'électeur de Saxe, parce qu'il a l'habitude de la langue allemande; mais les passages étaient difficiles, car c'était le moment où les armées marchaient dans toutes les directions. On pillait et on assassinait sur tous les chemins, et Boym n'a pu atteindre l'électeur. Il s'est décidé à remettre les chevaux de monture au premier chambellan. Il en est résulté, que non-seulement il n'a eu aucune gratification, mais même qu'il ne m'est arrivé aucune lettre de remerciemens.

Quant aux Cosaques, ce sont des vauriens et

¹ Jaskulski.

des poltrons ; ce n'est pas la peine de s'occuper d'eux et d'en dire un mot. Le castellan de Cracovie ¹ peut disposer à son gré de tous ceux qui viendront dans nos contrées.

Le nonce du pape m'a promis 60 mille florins pour l'enrôlement des Cosaques. Je viens de lui écrire que le temps presse , qu'il n'y a plus de moment à perdre , et que nous répondrons à Dieu de l'occasion perdue. Son éminence a vu les choses de près ; elle sait tout ce que j'ai éprouvé de déboires ; mais je ne parle pas pour ma personne , je parle pour l'intérêt de toute la chrétienté.

Notre pont n'a été fini qu'hier ; nous l'avons de suite fait passer à une partie de notre cavalerie ; et dès qu'elle a paru sur l'autre rive , l'ennemi s'est hâté de mettre le feu aux faubourgs , à une partie de la ville et à un château nommé le Mont-Thomas , en se renfermant dans l'autre partie de la ville , ainsi que dans un second château situé sur une hauteur. Nous nous sommes décidés à l'attaquer , et dans ce moment , l'infanterie défile par le pont.

¹ André Potocki.

Nous avons eu des nouvelles du visir, cette nuit; à peine eut-il appris que notre pont était à demi construit, qu'il s'est mis en marche de Bude vers Belgrade; c'était, dit-on, samedi passé, le 16. Il a renvoyé les Tartares d'Apaffi¹, et le hospodar de Walachie et de Moldavie. J'ai eu une lettre d'Apaffi, en réponse à celle que je lui ai adressée par quelques paysans. Il m'annonce que les Turcs ont perdu, dans la dernière bataille, près de Parkan, jusqu'à quinze mille hommes de bonnes troupes et cinq pachas; un sixième, c'est-à-dire le pacha de Bude, a été retiré de l'eau, où il nageait péniblement, demi-nud et grièvement blessé.

Voilà donc enfin la Hongrie évacuée par les Turcs après une occupation de deux cents ans! la ville de Strygonie même, que nous allons assiéger, est en leur possession depuis cent quarante années². Belgrade, où le visir

¹ Duc de Transilvanie.

² Soliman II l'avait emportée, en 1543, sur l'empereur Ferdinand. Le comte de Mansfeld, qui mourut sous ses remparts, et l'archiduc Mathias, l'avaient rendue à l'empire en 1595. Mais, dès 1606, elle était retombée aux mains des Musulmans, qui, l'année d'après la victoire de Sobieski, l'auraient encore reprise, si les princes de Conti, de la Roche-sur-Yon, de Commerci, ne l'avaient sauvée. Elle n'a plus été depuis lors visitée par des armées étrangères.

est retiré, n'est plus en Hongrie, mais en Servie.

Les Turcs n'ont laissé de garnison que dans cinq ou six des principales forteresses ; ainsi, il ne nous faut que quatorze jours de temps pour, qu'avec l'aide de Dieu, nous délivrions entièrement ce grand et beau royaume. Voilà qui a passé notre espoir, et, je crois, celui de tous nos contemporains.

J'avertis le castellan de Cracovie d'être sur ses gardes de peur que les Tartares, à leur retour, ne fassent quelque irruption dans nos contrées, principalement du côté de Sambor ou de Stryi, quoique, à la vérité, nous ne leur ayons pas vu ici grand courage. Tékéli nous a envoyé ses commissaires ; il y a parmi eux un jeune Humanai, grand seigneur ; mais toute la négociation a été arrêtée par la nouvelle des désordres de l'armée de Lithuanie.....

Ah ! pour Dieu, comment peut-on faire souffrir ces pauvres paysans ; quant à moi, je donne même la liberté aux soldats hongrois que je fais prisonniers, en leur expliquant que je ne suis pas venu faire la guerre aux chrétiens, fussent-ils même calvinistes, mais que je n'en veux qu'aux païens. Aussi, tout le peu-

ple ici prie Dieu pour notre cause ; il se met sous notre protection , il n'a d'espoir qu'en nous ; et nous voudrions les massacrer ! Ce sont eux qui nous ont nourris jusqu'à présent, et qui nous nourriront encore. D'ailleurs, ce n'était pas là le chemin de l'armée de Lithuanie ; qu'est-elle allée faire du côté de la Moravie où l'on est en paix ? C'est ici que sont les Turcs et Tékéli ; c'est ici qu'il leur conviendrait de venir escarmoucher avec l'ennemi , et non pas d'aller exterminer de malheureux laboureurs !

Les commissaires de Tékéli ont déclaré qu'ils ne recommenceraient les négociations que lorsqu'ils auraient reçu réponse de leur maître à l'avis qu'ils lui avaient donné. Cet avis contenait l'assurance que tout ce désordre a eu lieu sans ma participation ; et d'ailleurs ils y ont joint la copie de ma lettre aux deux hetmans de Lithuanie , où je les réprimande sévèrement et leur intime l'ordre de venir me joindre au plus tôt.

Je suis fort étonné aussi de ce que vous êtes toujours dans la crainte de Tékéli. Vous n'avez donc pas lu mes lettres avec attention ? Tékéli est à six milles de nous et à cinquante des fron-

tières de Pologne. Pour peu que nous fassions un pas vers lui , il marche jour et nuit pour s'éloigner davantage. Jusqu'à présent sa femme ne l'a jamais quitté. Pendant la bataille du samedi , il avait reçu ordre de venir au secours du Turc avec ses Tartares ; mais il a tardé , et ce n'est que du haut des montagnes et d'assez loin , qu'il a été spectateur inactif du désastre de ses alliés. Parmi les commissaires , les uns nient le fait , d'autres conviennent qu'il a tardé à dessein pour ne nous fournir aucune matière à griefs. Mais comment s'est-il fait que les Tartares ne soient pas venus, c'est ce qu'il est impossible d'expliquer humainement.

Apaffi ne veut prendre de résolution finale que lorsqu'il sera de retour dans son pays. Les commissaires de Tékéli sont bien mécontents de la visite qu'ils ont faite au duc de Lorraine , et de ce qu'ils y ont entendu dire aux généraux et aux officiers allemands. Il y a grande antipathie entre ces deux nations ; les Hongrois disent : « Si l'on veut que nous re-
» noncions à la protection du sultan , il ne
» nous reste qu'à demander celle du roi de Po-
» logne. » Je suis donc le médiateur entre deux partis envenimés. Les pachas que nous avons

fait prisonniers , tout en discourant avec le staroste de Culm¹ , lui ont demandé : « Eh bien ! » que ferez-vous à présent ? Nous avons cru » que vous vous en retourneriez après la victoire de Vienne. » Le staroste leur a répondu : » Nous continuerons la guerre pour reconquérir les pays que vous avez enlevés aux chrétiens.—Nous voyons bien , reprirent-ils, que » c'est Dieu même qui a suscité votre roi pour » nous punir ; mais tout cela ne répond pas à » ce qui est écrit dans nos livres saints ; c'est » nous qui devons d'abord subjuguier toute la » chrétienté , et votre tour devait venir plus » tard ; mais pourquoi vous hâtez-vous tant ? » êtes-vous si impatiens de voir arriver le jugement dernier ? car il est dit dans nos livres » que du moment que les chrétiens l'emporteront et que les Turcs seront subjugués , » ce sera la fin du monde. Eh bien ! voulez-vous la voir venir sitôt ? » Le staroste se mit à rire , et leur dit que nous n'avions pas peur du jour du jugement , et que nous ne cesserions pas de les poursuivre.

Je vous communique , mon cher cœur , la

¹ Michel Rzewuski.

lettre que Forval¹ vient d'écrire à Giza. Je vous conseillerai de vous établir plutôt en ville qu'au château ; pour ce qui regarde le danger , je vous garantis qu'il n'y a rien à craindre² ; mais en cela comme en toute chose , que la volonté de Dieu soit faite , et ensuite la vôtre , mon cher cœur.

Votre mauvaise santé me chagrine sensiblement et influe sur la mienne. Remettons-nous à la miséricorde de Dieu ; il sait mieux ce qui nous convient ; il faut donc avoir confiance en lui , et tout ira bien , j'espère. Bude est plus près de Cracovie que de Stryi , comme je vous l'ai déjà mandé plusieurs fois. Si , avec l'aide de Dieu , nous faisons la conquête de Strygonie , nous repasserons le Danube et nous le côtoierons sur l'autre rive , dans la direction de Pest³ , ville située vis-à-vis de Bude , et ensuite

¹ Agent de France auprès de Tékéli.

² La reine craignait des courses de Hongrois qui auraient pu tenter un coup de main sur la Pologne entièrement découverte , et l'enlever elle-même dans sa résidence des environs de Cracovie. Mais Jean avait fait avec Tékéli un traité secret qui lui garantissait l'inviolabilité des frontières polonaises , et le prince de Hongrie ne pouvait vouloir aliéner de lui , par l'infraction de ce traité , le seul roi dont il pût espérer désormais quelque appui.

³ Pest est généralement considéré comme un faubourg de Bude ou Ofen.

nous nous dirigerons vers les frontières de Pologne pour mettre l'armée en quartiers.

M. le comte ¹ se porte fort bien; il a le commandement des dragons, et porte un *kontusz*² bien doublé; car c'est ici l'habillement de tout le monde. Ils sont tous ici ou à la hongroise ou à la turque. Le comte a emprunté quelque argent au vice-chancelier; je lui ai fait demander aussi par le grand-écuyer s'il n'avait pas besoin d'avances.

Pour ce qui regarde les piques et les flammes, c'est à Laski que je dois les premières, et au staroste de Sandomir les secondes. L'abbé vice-chancelier ne m'a rendu ni piques ni flammes. Mais puisque les piques ont été déposées à Cracovie, c'est encore quelque chose; d'autres ont été laissées à Olmütz; elles y étaient confiées à l'abbé Haçko, qui devait les envoyer à l'armée; mais il n'y a pas songé, je crois. Je n'en ai ici que pour un escadron; le reste a été distribué à ceux qui avaient brisé les leurs, ou qui les avaient perdues; et nous aurons fini la campagne avant que les vôtres arrivent.

¹ L'historien Kochowski porte à six mille hommes la division de dragons que commandait le comte de Maligni.

² Habit à la polonoise, ou, si l'on veut, à l'orientale.

C'était bien la peine de dépenser de l'argent pour cela ; une fois l'hiver venu , il n'y a plus rien à faire avec cette sorte d'armes.

J'ai pris médecine il y a quatre jours , et je ne m'en suis pas bien trouvé. J'ai souffert de l'estomac ; mais c'est passé , grâces au Ciel. C'est une médecine habituelle , et cependant voici la seconde fois que j'ai mal à l'estomac après en avoir fait usage ; je ne sais à quoi cela tient. Pecovini est très-assidu , et je suis content de lui.

L'électeur de Bavière nous a fait savoir qu'il va nous joindre avec deux mille hommes de cavalerie.

J'embrasse votre chère personne de toute la force de ma tendresse. *A M. le marquis et à ma sœur mes baisemains.* J'embrasse les enfans. Je plains bien le pauvre Filon , et je me réjouis beaucoup des espiégleries du petit Amour , en souhaitant qu'il ne s'avise pas de changer jusqu'à mon arrivée. De grâce , ne rabattez pas le caquet à Mignon ¹ ; son lieutenant ² lui amène un petit valet turc très-gentil ;

¹ Le prince Alexandre , second fils du roi.

² C'est-à-dire le commandant de l'escadron qui portait le nom du prince Alexandre.

je crains seulement que notre Amour ne le maltraite en sa qualité de Turc.

Mes complimens au prince et à la princesse, ainsi qu'à madame la starostine de Sandomir.

LETTRE VINGTIÈME.

Vis-à-vis Strygonie , le 20 octobre,

Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée
Marianne !

M. Daleyrac est arrivé hier ici, à trois heures après midi, très - inopinément. Il m'a rendu une lettre de vous, pleine d'inquiétudes et de désespoir. Qu'il est donc malheureux que Kaszewski n'ait pas pu prévenir la poste ! Il devait prendre le plus court chemin, et vous auriez appris de lui tous les détails nécessaires. *M. le comte se porte parfaitement bien.* Le malheur enfin n'a frappé que notre pauvre palatin de Pomérélie ; il avait un si mauvais cheval, qu'il s'est deux fois abattu sous lui. On l'a retiré la première fois, et il avait déjà pris les

devants ; mais à la seconde chute , il ne fut plus possible de le sauver. Quant à mon départ d'ici , je ne puis m'y résoudre avant d'avoir terminé convenablement la campagne. Nous avons ici , grâces au Ciel , de très - bonnes troupes , et de jour en jour il nous en arrive de nouvelles.

L'électeur de Bavière et son corps d'armée vont nous joindre dans deux jours. L'ennemi recule partout et nous livre le pays. La contagion cesse peu à peu ; l'armée est plus nombreuse que jamais. Pourquoi donc abandonner ce qui est en si bon train ? D'ailleurs , la saison elle-même va bientôt mettre fin à la campagne. Pussions-nous du moins la finir avec avantage et avec gloire ! Je crois bien qu'il y a beaucoup de gens qui désirent mon retour en Pologne ; mais ils le désirent pour leur compte , et non pour le mien. Pour moi , j'ai dévoué ma vie à la gloire de Dieu et à sa sainte cause , et j'y persiste... Toutefois , je n'expose ma personne qu'autant qu'il est convenable à un roi dont l'Europe entière surveille les actions. Et moi aussi je tiens à l'existence , j'y tiens pour le service de la chrétienté et de ma patrie , pour vous , mon cœur ,

pour mes enfans, ma famille et mes amis. Mais l'honneur pour lequel j'ai travaillé pendant tout le cours de ma carrière, l'honneur doit aussi m'être cher ! Au reste, je puis concilier tous ces intérêts, et j'espère y parvenir avec l'aide de Dieu.

L'établissement d'une poste quelconque à travers la Hongrie est devenu impossible depuis que la détestable conduite des Lithuaniens a irrité les Hongrois contre nous. Aussi n'ai-je pu rien conclure avec Tékéli ; les forêts sont remplies de paysans armés, et les châteaux occupés par des garnisons turques et hongroises ; il n'y a donc pas à penser à un cordon de communication. Malgré tout, la poste ordinaire arrive quelquefois heureusement. Une demi-heure après l'arrivée de Daleyrac, on m'a remis votre lettre du 13 octobre. Elle contient des chiffres que je n'ai pas le temps de débrouiller dans ce moment ; mais quant à *ces droits d'hérédité* dont vous me parlez, personne n'y a songé ici, il n'en a pas été question un moment. Quant aux cartes, je n'y ai pas joué plus de dix fois depuis mon départ de Cracovie, et à peine deux ou trois fois avec celui que vous sous-entendez, c'est-à-dire, seu-

lement lorsqu'il n'y avait personne pour le remplacer. Toutes ces nouvelles et autres semblables sont forgées par des gens qui n'ont rien à faire qu'à boire et médire. Ils devraient bien laisser en paix ceux, qui, comme nous, ont déjà bien assez de soucis et de peines, sans qu'on vienne encore leur attribuer des torts imaginaires.

Afin que M. Daleyrac n'ait pas l'excuse d'avoir été retenu par moi, je m'en vais finir ma lettre quoiqu'il ne soit que huit heures du matin. J'embrasse tendrement votre chère personne; *mes baisemains à M. le marquis*. Je lui suis bien reconnaissant de tous les complimens qu'il m'a faits dans sa lettre.

Pour l'amour de Dieu, ma chère Mariette, soyez donc en garde contre ces gens qui vous tourmentent inutilement, qui vous font voir mille chimères, et qui raisonnent à perte de vue sur ce qu'ils n'entendent pas. Oh ! le beau conseil en vérité ! Après avoir délivré la Hongrie, nous devrions l'évacuer pour l'hiver, laisser toutes nos provisions à la merci des autres et ramener l'armée en Pologne, où il n'y a rien de préparé. Quel mal y a-t-il donc et quelle inconvenance à ce que notre armée

passé l'hiver dans ce pays et consomme les provisions qu'elle a conquises à coups de sabre... On dirait ces messieurs bien impatiens de voir revenir les troupes dans le pays , et cependant si on les prenait au mot , si les troupes leur tombaient sur les bras , ils en seraient bien vite dégoûtés. Non certainement, nos quartiers d'hiver en Hongrie n'ont aucun inconvénient, et couvrent un peu mieux la Pologne que si nous nous établissions aux environs de Siradz ou de Posen. Libre de l'entretien d'une armée , la république pourra plutôt réunir l'argent nécessaire pour mettre, le printemps prochain, les régimens au complet, et le recrutement se fera mieux que la dernière fois, où, pressés comme nous l'étions, nous n'avons pu faire aucun choix dans les nouvelles levées. Enfin, le seul passage de l'armée de Lithuanie, si elle allait traverser la Pologne pour revenir dans ses foyers, et la retraverser encore au printemps pour nous joindre à la frontière, écraserait le pays, et ôterait toute possibilité d'y percevoir nul impôt.

J'espère que tout ira bien, avec l'aide de Dieu ; j'établirai l'armée dans de bons quartiers d'hiver, où elle sera parfaitement bien, pour-

vu que les commandans ne quittent pas leur poste. Malheureusement, j'ai lieu de le craindre ; car le mauvais exemple une fois donné, on n'est que trop porté à le suivre. J'ai toujours été d'avis, et je le suis encore, qu'il vaut mieux ne pas entreprendre une guerre, que de s'en désister trop tôt. Ce n'est point là une partie de chasse qu'on puisse remettre d'un jour à l'autre. Pour un mille de terrain que nous céderions aujourd'hui à l'ennemi, il gagnerait des provinces entières au printemps. Conformons-nous au proverbe et battons le fer tandis qu'il est chaud. Autrefois on établissait l'armée en Ukraine pour l'hiver, et on y perdait beaucoup d'hommes et de chevaux, plus encore que nous n'en avons perdu ici, et cela uniquement pour ne pas en faire supporter le poids à la Pologne. D'où vient donc qu'à présent on s'obstine à en juger autrement. N'est-ce pas un résultat assez important, d'avoir chassé l'ennemi d'un royaume limitrophe, de lui avoir donné beaucoup à faire avant qu'il puisse penser à de nouvelles conquêtes ? J'invite messieurs les discoureurs à y repenser mûrement et à ne plus déraisonner. Si la guerre n'enlevait pas les hommes, si elle ne leur imposait pas

des fatigues et des privations de tout genre ,
il en serait de la vie des camps comme du sé-
jour des capitales ; on ne songerait qu'à se di-
vertir , à donner des spectacles et des fêtes ;
mais Dieu a voulu distinguer les deux carrières
aussi-bien que les personnes qu'il y destine.
Aux uns il a départi le plaisir , aux autres une
gloire immortelle.

LETTRE VINGT ET UNIÈME.

Dans la ville même de Strygonie , le 21 octobre.

Seule joie de mon ame , charmante et bien-aimée
Marianne !

Que Dieu soit loué pour les bienfaits dont il nous comble tous les jours dans son inépuisable bonté ! Pressé par la mauvaise saison et le manque de fourrages , j'ai résolu , contre l'avis de tout le monde , d'attaquer la forteresse. Et quoiqu'il y eût là trois mosquées que les Turcs étaient intéressés à défendre , dès le quatrième jour du siège , c'est-à-dire , cette nuit , la garnison a capitulé , sous mes auspices , bien que je n'aie pas employé mes Polonais à cette opération , à cause de l'épuisement où ils se trouvent.

Il y avait à Strygonie cinq mille Turcs et

deux pachas. Ils étaient commandés par le pacha d'Alep, un des plus distingués parmi les leurs, et à qui le visir avait ordonné de défendre la forteresse jusqu'à la dernière goutte de sang. Tout en donnant ces ordres, le visir s'est enfui lui-même de Bude où il ne se croyait pas en sûreté... Les Turcs vomissent des imprécations contre leur chef qui prétend punir la lâcheté de mort, et qui en donne le premier l'exemple.

La garnison a obtenu libre sortie avec armes, mais sans bagages ni artillerie. Tous les nôtres sont dans la joie. Il y a trois jours, personne ne rêvait un pareil résultat. C'est la plus forte place de tout le royaume de Hongrie. Il y a ici un archevêché et un grand château sur une montagne rocailleuse. La ville est dans un bas-fond; elle s'étend autour du château. Strygonie a été pendant cent quarante ans dans les mains des Turcs, et a servi de tout temps de théâtre à d'affreux combats, malheureuse contrée où chaque motte de terre qu'on presserait dans la main devrait, ce semble, rendre du sang! Voilà encore un nouveau grief ajouté à tant d'autres que les Turcs auront contre moi. Ils m'ont déjà appelé leur bour-

reau à cause du grand nombre d'hommes que leur ont coûté mes victoires. Eh bien ! cependant ils aiment encore mieux s'en rapporter à ma foi qu'à celle de tout autre.

C'est enfin aujourd'hui que nous venons de terminer cette campagne si pénible et si sanglante. Mais du moins elle est terminée avec profit et gloire. Demain, nous allons convenir de la dislocation des quartiers d'hiver. L'électeur de Bavière est arrivé hier ; je ne l'ai pas vu encore.

Je n'ai pas encore eu de réponse aux lettres que j'ai adressées par Kaszewski, et je ne puis me l'expliquer. Il m'est arrivé aujourd'hui une foule de dépêches venant toutes d'Italie. Je les renvoie en Pologne, en risquant beaucoup en vérité ; car les partisans de Neuhausel infestent la grande route. Ils ont enlevé au palatin de Russie une quinzaine de chevaux qui venaient de Komorn.

Point d'arrangement définitif avec Tékéli ; par suite, point de communication directe par la Hongrie. L'écervelé s'est perdu avec tous ses retards. Il vient encore de me demander une escorte pour de nouveaux émissaires. Je ne puis plus les attendre ; très-probablement

nous allons nous mettre en marche pour ses États , c'est-à-dire , pour les frontières de Pologne. Je n'ai aucun rapport de l'armée de Lithuanie , et je n'en veux plus rien savoir. Qu'elle se tienne loin maintenant. Car, s'il est bon d'être en masse pour combattre , il vaut mieux être peu de monde lorsqu'il ne s'agit que de subsistances. Nous n'avons plus rien à faire , si ce n'est de prendre çà et là sur la route quelques châteaux-forts. Cette place de Strygonie a été assez bien défendue , malgré les brèches que nous avons faites aux remparts , et toutes les bombes , tous les obus que nous y avons lancés. Si la saison n'était pas si avancée , les Turcs , suivant toute vraisemblance , auraient été forcés d'évacuer toutes les forteresses de la Hongrie. Les janissaires et les spahis murmurent hautement contre le visir et désertent son armée.

A quels changemens de fortune le monde est sujet ! Dans quel état étaient les affaires de l'empire , en juillet et en août , et vous voyez ce qu'elles sont devenues ? Cependant , personne ne veut nous parler ni du passé ni du présent. Dieu et la gloire , voilà notre récompense.

Zyrowski part dans la huitaine pour remplir les fonctions d'envoyé plénipotentiaire à Moscou. Il a fait très-beau aujourd'hui; peut-être Dieu voudra-t-il nous accorder encore une suite de jours sereins. On va célébrer un grand service divin en actions de grâces pour la délivrance de Strygonie. La grande église où saint Adalbert a baptisé le roi Étienne, premier roi chrétien de la Hongrie, avait été changée en mosquée.

Peu après le départ de M. Daleyrac, je me suis mis à débrouiller les chiffres, et je n'ai gagné à ce travail que du chagrin. Au nom de Dieu, dites-moi donc quel est le brouillon qui vous souffle et vous fait prendre toutes ces idées? Je dois donc m'attirer la haine des Polonais! pourquoi? parce que j'expose pour eux tous les jours ma fortune, ma santé, ma vie. Ils ont voulu l'alliance avec l'empereur: j'y ai consenti; j'ai fait marcher l'armée sans qu'il ait coûté un sou à la république. Je lui épargne l'entretien des troupes pendant l'hiver. J'ai procuré de la gloire et des richesses à mes soldats. S'il a péri du monde, eh bien, c'est notre lot à tous: nous naissons pour mourir. Il faut, dit-on, ménager l'armée; oui, sans

doute , au commencement d'une campagne , mais point vers la fin ; car l'année prochaine , il peut n'y avoir pas de guerre , et il faut cent ans pour retrouver une pareille fortune. Vous me dites dans vos chiffres que d'autres se sont dès long-temps retirés : pourquoi ne pourrais-je pas aussi m'en aller en ma qualité d'auxiliaire ? Mais , ma chère ame , il y a une grande différence entre moi et les autres. D'abord , il est de notre intérêt de combattre un ennemi qui nous attaquerait en Pologne s'il n'était pas occupé ici. Secondement , aucun autre n'a fait un serment aussi solennel que celui que j'ai prêté dans les mains du cardinal légat , de ne point abandonner mon allié. Troisièmement , si je m'éloignais , l'empereur s'arrangerait avec les Turcs à mes dépens. Quatrièmement , les armées chrétiennes m'ont élu pour leur généralissime , et si même l'armée polonaise m'avait quitté , je serais resté seul ; j'aurais fini la campagne avec les troupes impériales , bavaroises , allemandes. A présent même , au siège de Strygonie , tous les généraux étrangers m'ont prié de les commander , sans faire concourir à cette opération mes Polonais. Ils sont bien malintentionnés ceux qui veulent nous faire rentrer

dans notre pays ; c'est vouloir le dévaster et le mettre hors d'état de payer des impôts. Il n'y a qu'un ennemi de la patrie et de la religion qui ait pu vouloir vous mettre ces idées dans la tête. Une fois pour toutes , je ne ramènerai pas l'armée en Pologne ; quelqu'autre pourra s'y résoudre ; qu'il fasse ce beau présent à son pays..... Pour moi , il est temps que je me repose , car aucun ennemi ne m'a tant accablé que ces raisonnemens et ces injustices.

Comme ils savent parler ces hommes d'état du coin de la cheminée ! et quand ils se tromperaient dans leurs calculs , que leur importe ? ils se dédiront , et voilà tout ! Oh ! je renonce bien , pour l'avenir , à toutes ces alliances et à tous ces commandemens , fût-ce de l'Europe entière !

C'est donc moi qu'il faut accuser ! moi qui m'expose aux fatigues , aux privations de tout genre , qui me tourmente jour et nuit pour le bonheur de mon pays ! Eh bien ! qu'ils montrent leur savoir-faire ces habiles discoureurs , et qu'ils me remplacent dans mon autorité , puisque tout ce que je fais est mal , quoi qu'en dise le monde entier. Oui ! que l'avis de vos conseillers prévale ! que tout se fasse selon

leurs caprices ! aussi bien ma tâche ici est bientôt remplie. Elle le sera avec honneur et gloire, du moins d'après l'avis des étrangers, si ce n'est d'après celui de mes concitoyens.

Je suis trop à plaindre en vérité : je me tourmente de ces chiffres ; je m'attends à y débrouiller quelque chose d'agréable , quelque consolation pour mon cœur , et je ne trouve que les anciennes et éternelles clabauderies.

Parti d'ici, je ne sais pas trop quel pourra être notre moyen de communication , car il n'y a pas de poste dans le pays où nous allons , et les courriers auront peine à passer. Il ne faudra donc pas vous étonner s'il vous arrive moins fréquemment de mes nouvelles. Cependant je mettrai tout en œuvre pour vous les faire parvenir. Nous nous porterons probablement dans la direction de Tokay¹ ; mais je ne puis pas encore vous l'assurer.

J'embrasse votre chère personne ; *mes baisemains à M. le marquis et à ma sœur.*

¹ Bourg de la Haute-Hongrie , à trente-cinq lieues nord-est de Strygonie. Ce bourg est célèbre par ses vins. Tékéli s'en était emparé l'année précédente. On voit que le roi Jean se décidait à se rapprocher de la Pologne.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

Strygonie , le 30 octobre.

Seule joie de mon ame , charmante et bien-aimée
Marianne !

Nous sommes encore au même endroit , en attendant que les troupes impériales aient passé le Danube ; mais nous comptons nous mettre en marche dès demain. L'électeur de Bavière partira aujourd'hui ; je n'ai pu le voir qu'une seule fois. Staremberg retourne à son poste de commandant de Vienne. L'interprète du palatin de Russie est revenu hier , à midi , de Neuhausel ; il y était allé pour réclamer un officier et quelques soldats enlevés aux environs de Komorn. Il nous a apporté la nouvelle que les Turcs ont intercepté notre poste ; qu'ils se sont fait expliquer le contenu des lettres ,

et qu'ils ont trouvé dans le paquet, entre autres choses, un portrait que quelqu'un des nôtres aura envoyé à sa femme ou à sa belle. J'ai pensé de suite à Daleyrac, et j'ai fait demander dans toute l'armée, si, lors de son départ, quelqu'un ne l'avait pas chargé d'un portrait. Je n'ai rien appris de positif à cet égard; mais en rapprochant le jour du départ de Daleyrac et la description de l'homme arrêté, je n'ai plus de doute que ce ne soit lui.

Nous voici déjà long-temps sans nouvelles de la Pologne, et surtout point de réponse aux lettres que j'ai adressées par Kaszewzki. Je sais seulement qu'on l'a vu à l'armée de Lithuanie; cette armée s'avance vers nous des frontières de la Moravie.

Avant-hier, nous avons vu sortir de la ville les deux pachas, c'est-à-dire le pacha d'Alep et celui de Nicopolis avec la garnison turque. Il y avait là, au moins, quatre mille combattans. La position de Strygonie est si forte, que c'est vraiment une bonne fortune pour nous qu'ils n'y aient pas tenu plus long-temps. Quelques-uns des nôtres les ont reconduits jusqu'à trois milles, et ont été en conversation familière avec eux, particulièrement avec le pacha d'A-

lep. Ils font grand cas des nôtres; mais ils s'effraient de leur entrevue avec le visir, à cause de la forteresse perdue. Ils se plaignent beaucoup de Tékéli; et ce n'est qu'à lui qu'ils attribuent la honte où ils sont réduits d'abandonner leurs mosquées à la merci des chrétiens.

Il y a beaucoup de choses curieuses à Strygonie; d'abord, la montagne sur laquelle le château est assis, est une espèce de rocher contenant du marbre de toutes couleurs, mais surtout de cette couleur rougeâtre comme sont nos monumens dans la cathédrale de Cracovie; ensuite, une grande quantité de sources chaudes coulent de cette montagne, et se réunissent à ses pieds, dans de petits étangs où les grenouilles se font entendre au cœur de l'hiver, comme chez nous en été; la chapelle du château est toute de marbre. Les païens l'avaient convertie en mosquée; mais pour la réhabiliter, nous y avons fait chanter la messe et le *Te Deum* le jour des Saints-Apôtres; c'était la première fois depuis cent quarante ans. Le grand autel est en marbre et d'un ouvrage merveilleux; seulement les figures sont un peu endommagées; l'ensemble de l'architec-

ture est fort beau et les mosaïques très-curieuses.

Les envoyés de Tékéli m'obsèdent parce que les commissaires impériaux ne veulent plus traiter avec eux. Ils ont reçu de nouvelles instructions après ces dernières victoires, et m'ont chargé exclusivement de la médiation. J'ai beau leur représenter combien cette conduite nous rendra les quartiers d'hiver difficiles, ils ne sont pas à ramener. Je leur ai dit de se rappeler quelle était leur situation en juillet et en août; ce que Dieu leur avait fait éprouver, et combien il importait de savoir garder des mesures dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Il est vrai aussi que Tékéli peut, en grande partie, attribuer ses malheurs à lui-même. Il n'a pas voulu suivre mes avis; il a biaisé et n'a pas pris de fortes résolutions en temps opportun. Je ne sais pas à présent ce que le désespoir va lui dicter. J'embrasse tendrement votre chère personne. *Mes baisemains à M. le marquis et à ma sœur.* Mille caresses aux enfans.

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

Sur les bords de l'IspeI , près du village
Chago , le 5 novembre.

Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée
Marianne !

Avant-hier , après que j'eus pris congé du prince de Lorraine , nos troupes se sont dispersées en se dirigeant vers leurs quartiers respectifs , mais non sans beaucoup de peine et de tracasseries. Les troupes allemandes se sont réservé le pays le long des frontières de l'Autriche , de la Silésie , de la Moravie jusqu'à Koschytze. Nos quartiers s'étendent depuis Koschytze jusqu'à la Transilvanie ; mais dans cette distribution , nous prenons aussi sur nous tous les rapports avec Tékéli ; il l'a demandé instamment. La négociation avec lui n'est pas encore terminée. Les Autrichiens sont durs et in-

flexibles ; tout cela d'ailleurs tient à la longue indécision de Tékéli, et il ne doit s'en prendre de ses malheurs qu'à lui-même. Toutefois, et bien que les deux partis ne fassent point un pas pour se rapprocher, je tâcherai de conduire les négociations à leur terme, dans l'intérêt de la chrétienté.

Nous nous sommes séparés des troupes impériales plus tôt que nous ne l'avions supposé. Les fortes pluies, les grandes neiges qui ont suivi, et enfin les gelées ont empêché toute opération ultérieure. Les Allemands sont plus heureux que nous. Dès le lendemain du jour où ils franchissent les frontières turques, ils s'installent dans leurs quartiers, nommément le corps du prince de Lorraine, dont les établissemens sont à voir d'ici. Il va occuper les villes de Schemnitz, Kremnitz, Altsohl, Neufohl¹, fameuses par les mines dont elles sont entourées. Pour nous, nous avons encore à marcher sept milles le long de la frontière turque. Nous trouverons sur notre chemin la forteresse de Schetzin, occupée par l'ennemi ; ensuite il nous faudra donner quelques jours de repos à nos chevaux,

¹ Toutes ces villes sont dans la Haute-Hongrie

qui sont en très-mauvais état , sans en excepter les miens propres. Ajoutez que nous aurons souvent des rivières à passer, et que, faute de ponts, nous serons obligés de les traverser à gué, ce qui est surtout très-fatigant pour l'infanterie. De Schetzin, nous nous dirigerons sur Fillek, dont l'abbé Kamieniecki aura gardé le souvenir; de là, par Koschytze, sur Épéryès¹, où l'armée apprendra sa distribution partielle, et où il faudra encore une semaine de repos, tant pour les hommes que pour les chevaux. D'Épéryès en Pologne, il y a deux routes, si les grandes neiges dans les montagnes ne les rendent pas impraticables; l'une par Lubowla, l'autre par Bardiew et Markowilze. La princesse se rappellera bien ce Bardiew, car elle y habita long-temps pendant notre guerre avec les Suédois. Mais comme nous avons encore trente milles de Hongrie d'ici à Épéryès, il est difficile d'indiquer d'avance le chemin que je prendrai pour rentrer en Pologne.

Les communications de poste avec Vienne ont tout-à-fait cessé, surtout depuis que nous nous sommes séparés du prince de Lorraine. Jusqu'à

¹ Épéryès sur la Tarza, dans le comté de Saros, est aux pieds des monts Crapacks.

la journée d'hier, je n'avais aucune réponse encore aux lettres que j'ai adressées à Kaszewski, ni aucune nouvelle quelconque de la république. Enfin hier, contre toute attente, nous avons vu arriver Galecki, Pnzina et Umiastowski, celui qui est au service de l'évêque de Kiow. Tékéli leur avait donné une quinzaine de Hongrois pour sauvegarde, et les a traités avec beaucoup d'hospitalité, tout le temps qu'ils ont passé chez lui. Ils m'ont tout rendu fort exactement ; mais je vous avouerai que je ne vois rien qui dût hâter mon retour en Pologne. Vous m'aviez dit d'abord *que je me ferais des affaires* ; j'ai répondu fort au long. A présent, vous dites que beaucoup de gens se plaignent d'avoir perdu leurs parents dans cette campagne, non pas au service de la patrie, mais pour mon intérêt privé ! Ah ! pour le coup, y a-t-il rien de plus cruel et de plus insupportable ! Comment donc ? On me laisse faire la guerre ; on me laisse hasarder ma santé, ma fortune et ma vie, et puis je dois répondre si quelqu'un a été tué, ou est tombé de cheval. Et je serai exposé aux calomnies des oisifs ! On viendra me dire que je poursuis mon intérêt, tandis que tout le monde a

pu voir ce que j'ai fait et ce qui m'en est revenu. Mais j'espère, avec l'aide de Dieu, donner à tout ceci un dénouement tel que personne ne s'y serait attendu.

Qu'y faire ? On ne peut pas contenter tout le monde ; mais comme je ne puis pas m'étendre sur ce sujet, je m'arrêterai tout court.... Nous avons envoyé reprendre M. Daleyrac ; nous l'attendons aujourd'hui, et c'est pour lui que je retarde notre marche. Il nous coûte quelques prisonniers de marque, que nous avons dû envoyer pour l'échanger, quoiqu'on ne l'eût désigné dans le contrôle que comme postillon. Il est sain et sauf, ainsi que les deux Cosaques qui étaient avec lui.

Nous n'avons aucune nouvelle de l'armée lithuanienne. Le towarzysz, que les deux hetmans ont envoyé, annonçait leur arrivée pour le surlendemain, et voici déjà treize jours de passés. Il est à craindre que pour éviter la frontière turque, ils ne soient entrés dans l'enceinte des quartiers de l'armée impériale. Ils y mettront le désordre, et nous donneront du fil à retordre. Leur campagne se sera bornée à marcher, manger et boire, tout le long de la Lithuanie, de la Pologne et de la Hongrie. Le

seul W..... est arrivé ici avec son escadron ; mais il avait pris un autre chemin ; je ne l'ai pas vu encore. J'ai donné à M. de Villars , en qualité de malade , la permission de s'en retourner , il y a trois semaines ; et je lui ai fait délivrer un passe-port , sous la condition expresse de ne prendre personne avec lui. Je vois qu'il ne s'y est pas conformé , et il s'est fait accompagner de ce grand vaurien de Rabata , qui avait d'abord servi dans l'artillerie , et plus tard chez M. de Vitry. Le malotru , après avoir pris ses appointemens pour quelques années de service , n'a jamais voulu me montrer des preuves de sa prétendue science de mineur ; il s'est enfui de mon camp de Zlotschoff , en prétextant que le terrain n'était pas propre aux mines. Cette fois-ci , le traître était venu à l'armée avec je ne sais qui ; mais , du moment qu'il eut appris qu'il s'agissait de siège , il a disparu subitement. De plus , je viens d'apprendre par l'évêque de Luck , qui d'ailleurs ne le connaît pas personnellement , que ce Rabata a envoyé à Varsovie de faux rapports et des insinuations calomnieuses. Il faut se procurer une de ses lettres , s'assurer de sa personne , et le punir comme déserteur ,

puisqu'il est parti sans congé. Ce sera un surcent qu'une punition aura atteint.

J'ai donné à M. Louis une compagnie de mon régiment de dragons; il dîne à la table de Fanfan. Il a fait l'acquisition d'un très-bon cheval, et je lui fais payer ses appointemens. Le sous-panetier de la couronne est arrivé tout récemment avec quelques escadrons polonais et des Cosaques. Il a laissé l'armée de Lithuanie encore bien loin derrière lui.

J'embrasse tendrement votre chère personne, et je suis bien en peine de l'incommodité que vous éprouvez, ainsi que M. le marquis. Quant à lui, je crois que son indisposition ne sera que passagère; car c'est toujours vers ce temps qu'il a coutume d'en être repris. Je lui fais mes complimens ainsi qu'à la princesse. J'embrasse les enfans.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Schetzin , le jour de la St.-Martin.

Sense joie de mon ame , charmante et bien - aimée

Mariette !

Gloire et louange à Dieu pour la grâce qu'il nous a accordée hier contre toute attente humaine ! On nous avait assuré que Schetzin n'était pas fortifié , qu'il était de peu de conséquence , et que , du moment que la garnison aurait appris notre arrivée , elle abandonnerait le poste sans coup férir. Comme il nous fallait passer sous le canon de la place , j'ai envoyé l'ordre à messieurs les hetmans de tenir conseil de guerre avec les généraux et colonels , pour décider s'il fallait attaquer , ou passer outre. Deux exceptés , tous se sont accordés à résoudre la question dans ce dernier sens.

En attendant, j'ai envoyé Fanfan, avec le castellan de Léopol¹, le palatin de Lublin², Dunewald, général autrichien, et Truels, général brandebourgeois, pour reconnaître la place, et autant qu'ils en ont pu juger à distance, elle ne leur paraissait pas difficile à prendre. J'ai dit à messieurs les hetmans qu'il ne me convenait pas, là où je me trouvais en personne, de paraître éviter des gens assez fiers pour rejeter toute négociation. Que si on objectait la saison avancée, les neiges, les frimas, au lieu de prendre les quartiers d'hiver sur la frontière, nous pouvions les prendre en pays ennemi, et nous n'y manquerions ni de vivres ni de fourrages. En conséquence, nous nous sommes campés hier sous les murs de la ville, au milieu des neiges et des giboulées, et nous avons trouvé la forteresse tout autre qu'on ne nous en avait fait rapport. D'abord, la ville n'est pas petite; elle est belle et bâtie à la manière turque; nous n'avions encore vu rien de semblable. Elle contient deux mosquées, une quantité de minarets, de tourelles et autres inventions mahométanes. Nous

¹ Martin Konski.

² Martin Zamoyski.

avons trouvé les fortifications en bon état, les palissades doubles, avec cela fossé, murailles, et grosses tours; le tout sur une éminence. La place avait, pour sa défense, vingt-cinq canons et cinq cent soixante hommes à cheval. L'infanterie de la garnison était renforcée par les habitans de la ville, qui sont tous Turcs, et de plus par trois cents janissaires d'élite qui étaient venus d'Agria il y a dix jours. A la vue de ces remparts, si bien garnis, les nôtres ont désespéré de la réussite. J'ai relevé leur courage, en leur disant que j'avais du bonheur avec les places fortes, et qu'elles avaient coutume de se rendre à la seule nouvelle de mon approche. Tandis que notre infanterie et nos dragons se portaient en avant, l'ennemi a mis le feu aux faubourgs où nous aurions pu nous établir. J'ai commandé aux Cosaques de Mysliszewski, Semen, Bulyko et Iskrzyski d'aller de suite éteindre l'incendie. Ils avaient joint depuis peu mon armée, et je leur avais préposé le staroste de Luck ¹. Ils ont exécuté mes ordres avec tant de courage et de célérité, que dans peu de temps ils ont été les

¹ Athanase Mionczynski.

maîtres, non-seulement des faubourgs, mais encore des palissades avancées, où ils ont arboré leurs étendards avec le signe de la croix. Rapportez ce fait, mon cher cœur, au nonce apostolique; il lui fera grand plaisir.

Les Cosaques ont glorieusement rétabli leur réputation. L'infanterie et les dragons vinrent bientôt les soutenir, et s'emparèrent du reste des palissades. Ils étaient suivis, à quelque distance, d'une division de troupes impériales, qui, sous les ordres de Dunewald, nous accompagnaient encore quelque temps, jusqu'au lieu de leur destination. Le feu devenant plus vif de la part des assiégés et nous enlevant du monde, nos seigneurs recommençaient déjà à murmurer de l'entreprise, lorsque enfin Dieu daigna exaucer mes prières, et, après trois heures de combat, les assiégés élevèrent le pavillon blanc et demandèrent grâce du haut des remparts. Je fis cesser le feu, et nous vîmes descendre le long du mur le bey commandant de la place et deux religieux, l'un représentant l'état ecclésiastique, l'autre les habitans de la ville. Ils annoncèrent qu'ils se rendaient à discrétion et ouvrirent les portes à notre infanterie. Ils demandèrent à me voir,

et, dès qu'ils me furent amenés, les voilà de trembler comme s'ils avaient eu la fièvre; de tomber la face contre terre, de baiser le pan de mes habits et de demander grâce pour leur vie.

« Vous avez déjà ma parole, leur dis-je, » cela suffit, quoique vous m'ayez offensé hier » en refusant de vous rendre. »

Ils tombèrent encore une fois à mes pieds, et répondirent : « Nous ne pouvions pas faire » autrement; le visir nous eût punis de mort. »

« Ne craignez rien, repris-je, il ne vous » tombera pas un cheveu de la tête. Je ne suis » pas orgueilleux dans la prospérité, car c'est » à Dieu seul que je l'attribue. »

« Ah! répondirent-ils tous ensemble, assu- » rément c'est nous qui avons été orgueilleux » et Dieu nous punit. »

Après cela ils demandèrent à voir les pachas prisonniers. Ceux-ci leur adressèrent des reproches pour s'être rendus. « Nous ne pou- » vions plus résister, répliquèrent-ils; nous » avons déjà perdu trop de monde. »

Les envoyés retournèrent en ville, mais ils étaient encore transis de crainte. Je m'approchai alors des remparts, et je m'assurai que

cette reddition était vraiment une grâce de Dieu, car la place aurait pu se défendre quelques semaines, étant d'ailleurs abondamment pourvue de munitions et de vivres. Faites donc encore une fois chanter le *Te Deum* en actions de grâce pour la terreur que Dieu a répandue parmi les païens, et en même temps pour la confiance qu'ils ont en ma parole. Les Hongrois accourent à moi de toute part, et beaucoup de châteaux se sont rendus. Aujourd'hui encore, j'ai envoyé des détachemens sur quelques forts occupés par les Turcs et qu'ils sont à la veille d'évacuer. Schetzin une fois pris, Neuhausel est perdu pour les Turcs, et l'empereur n'a pas besoin d'y sacrifier un seul homme, ni une seule livre de poudre; car Parkan et Strygonie ont coupé la communication avec Bude, et Schetzin avec Agria.

Demain, je vais faire célébrer l'office divin dans les deux mosquées. En voilà déjà cinq enlevées aux païens cette année. Grâces en soient rendues au Tout-Puissant!

Tékéli s'est retiré à Munkatch. Il est, dit-on, malade et même dangereusement. Tous les siens l'abandonnent; le seul Forval est encore avec lui. Faites extraire une gazette de cette

lettre. Le reste vous sera raconté de vive voix par Dupont, qui a demandé instamment à être porteur de la présente.

J'attends Daleyrac d'un moment à l'autre.

Faites écrire à De Mollo qu'il faut augmenter la pension du gazetier pour le porter ainsi à être plus véridique.

L'armée lithuanienne se traîne lentement à notre suite, évitant non-seulement les forteresses, mais même les frontières turques. Elle n'était déjà plus qu'à quelques milles de distance; mais les chefs n'ont voulu ni se présenter chez moi, ni faire leur rapport. Ils se sont arrêtés aux environs de l'armée impériale, près de Leventz, dévastant le pays et attendant je ne sais quelle artillerie. D'ailleurs il leur serait fort difficile de dire contre qui ils voudraient l'employer. Enfin ils ont si bien fait que depuis la Wilia ¹ jusqu'à la Cisa ² ils n'ont pas vu d'ennemis. Quant à moi, comme je vous l'ai dit dans mes précédentes, n'ayant plus sur mon chemin ni ennemis ni forteresses, je dirigerai ma marche vers Épéryés pourvu que la température, les localités et l'état des chevaux n'y

¹ Rivière du nord de la Lithuanie.

² Rivière en Hongrie.

mettent point obstacle. C'est un grand embarras dans ce pays-ci que cette quantité de rivières, de défilés et de terres grasses à traverser. Notre perte en hommes n'a pas été considérable cette fois-ci. Nous avons à regretter, en tués, une vingtaine de Cosaques et de fantasins, et autant de blessés. Aucun personnage de marque n'a été tué ; en fait de blessés, il y a Landskoronski, staroste de Stobnitz, qui a eu un coup de feu à la jambe. Dans le pays où nous sommes, on ne reçoit de nouvelles de nulle part. Je suis dans l'intention d'écrire d'Épé-ryés à l'empereur, en lui faisant mes adieux, et en lui rappelant que ce n'est qu'à mon alliance qu'il doit sa capitale, son duché d'Autriche et son royaume de Hongrie. Qu'on me cite l'exemple de prince qui ait jamais fait autant pour un autre et en si peu de temps. Nous n'avons pas marchandé pour des assauts et pour des batailles comme cela s'est pratiqué de leur part dans les combats près de Cracovie contre les Suédois¹. Nous n'avons pas demandé non

¹ Vingt-cinq ans avant la date de ces lettres, lors de la fameuse invasion de Charles Gustave en Pologne, l'Autriche envoya un corps d'armée au secours des Polonais, mais en leur imposant des conditions onéreuses qui contrastent avec la politique loyale de Jean III.

plus des villes de Hongrie en hypothèque
comme on nous a demandé à nous nos salines
de Wieliczka.

Personne ne veut plus parler français dans
notre camp. Tous sont à présent *gut deutsch*.

Je vous embrasse mille fois. *Mes baisemains*
à M. le marquis et à ma sœur.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

A Rymasombat , le 19 novembre.

Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée
Marianne !

Nous voici dans un pays où non-seulement on ne reçoit plus de lettres de nulle part, mais même où nous ne savons plus s'il y a une Pologne au monde.

Hier, nous avons passé à côté de Fillek, château démoli par les Turcs l'année dernière. D'ici, nous avons encore douze milles de Hongrie jusqu'à Koszytze, et de là six autres jusqu'à Épéryés. J'adresse la présente par Rose-naw à Lubowla ¹. Si on établissait la poste

¹ Premier poste de Pologne, en Gallicie, sur le revers des monts Crapacks.

depuis ce dernier endroit jusqu'à Cracovie, il serait facile de continuer la ligne de communication avec Faygel et Koszytze, et elle pourrait être en relation avec nous.

Nous avons beau temps, grâces au Ciel; il y a eu quelques petites gelées ces jours passés; mais aujourd'hui un froid comme nous l'avons en Pologne vers l'Épiphanie. Il est vrai que sans ces gelées, nous n'aurions pas pu sortir de ce pays-ci. Surtout, il nous eût été impossible de gravir, hier, une montagne très-escarpée. Comme les relations sont trompeuses, on nous avait assuré qu'il n'y avait point de montagnes en Hongrie, excepté celles qui séparent ce pays d'avec le nôtre, et maintenant nous avons bien éprouvé que depuis le Danube jusqu'à la Pologne il n'y a rien que montées et descentes; les moins hautes chaînes produisent du vin, de l'or, de l'argent, du cuivre et autres métaux; les grandes n'offrent que des forêts immenses et des tas de neige.

Vous pouvez comprendre, mon cher cœur, vous qui connaissez tout mon attachement et ma constante sollicitude pour votre santé, quel doit être mon chagrin de n'en avoir aucunes nouvelles.

Je ne suis pas moins peiné de n'avoir aucun rapport sur Kaminiec et les affaires d'Ukraine. Toute ma consolation est de savoir que j'approche des lieux qui renferment tout mon bonheur; et ce n'est aussi que cette espérance qui me soutient le jour et la nuit.

Comme les gazettes ne contiennent que des faussetés, j'en ai rédigé une en méchant français que vous ferez corriger, mon cher cœur, pour la distribuer ensuite parmi nos détracteurs et nos ennemis. Je vous recommande aussi le paquet pour M. Wyschinski; il faut le lui envoyer en toute hâte.

Talenti a bien fait ses affaires à Rome et dans toute l'Italie: il faut convenir que les Italiens sont de braves gens, et la seule nation qui sache ce que c'est que la reconnaissance et l'estime des actions héroïques. *L'aimable duchesse aura encore un nom; celui de la majordonna; je parie que c'est elle qui gouverne tous les mouvemens amoureux de la charmante comtesse: celle-ci aura le nom de sultane, puisqu'elle ne se fait voir à personne sans masque, excepté à son fidèle Orondate.*

J'ai reçu aujourd'hui des lettres de Tékéli; il n'y a aucune conclusion avec lui. Le déses-

poir, ou peut-être encore les conseils de quelques malveillans, le poussent vers les Turcs. Je lui ai envoyé Giza pour le fixer dans un endroit quelconque et faciliter ainsi les négociations.

134. 139. 50. 39. 85. 30. 60. 32. 16. 38.
14. 82. 57. 16. 39. 21. 14. 43. 30. 50. 37.

Le reste de vive voix à notre revoir ; j'embrasse de cœur et d'ame votre chère personne. Céladon baise les mains de ses deux bonnes amies, la duchesse et la comtesse. *A M. le marquis mes baisemains et à ma sœur. J'embrasse les enfans.*

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

Au camp de Hatchém , à un mille de Ryma
Sombat , vers Koschytze , 29 novembre ,
la nuit.

Sense joie de mon ame , charmante et bien-aimée

Mariette !

Il est venu un courrier de Lubowla , de la part de Matchinski ; il m'a apporté la nouvelle que Dupont y était arrivé , le 15 novembre , et qu'il en était reparti le 16. J'ai appris aussi que vous n'aviez pas eu de mes lettres , ni même aucune nouvelle de moi ; que vous aviez écrit à ces commandans lithuaniens , qui se sont établis dans vos contrées , et qui ruinent le pays , d'aller joindre notre armée , mais que , malgré vos demandes réitérées , ils s'y étaient refusés. C'est par le même courrier que

je vous réponds ; il ira en droite ligne par Muran et Zips. Le staroste de Sandomir et le grand-enseigne de la couronne l'accompagnent. Le staroste de Sandomir a été malade à plusieurs reprises ; tout récemment , il a eu encore une rechute ainsi que le palatin de Cracovie. Kozuchowski, le cadet, a expiré hier.

Quant à Tékéli, je doute que nous arrivions à une conclusion avec lui : il court à sa perte. Il a passé la Lisa et va tout droit au territoire turc , malgré toutes les garanties que je lui ai données. Il ne veut pas nous attendre ; on prétend même qu'il a introduit quelques centaines de janissaires comme garnison à Koschytze. D'autres villes encore où nous devons nous établir se trouvent occupées par ses troupes. J'aurais beaucoup de choses à vous écrire , mais il faut que je les remette à un autre temps. Que la volonté de Dieu soit faite dans tout ce que nous avons éprouvé et ce que nous éprouverons encore !

Entre mille fables qui circulent dans l'armée, nous avons aussi celle-ci : *la France, dit-on, s'est arrangée définitivement avec la Suède* ; dans le fait , je n'ai rien à répondre à tout cela , car depuis l'arrivée de Galczeski ,

je n'ai pas eu le plus petit rapport de Varsovie ; ce qui est assez extraordinaire.

Après tout , ce n'est pas tant de nouvelles politiques que je suis avide ; car celles-ci pourraient encore me parvenir en faisant un circuit par Vienne , et puis par les communications militaires. Ce sont surtout les nouvelles de votre santé , mon cœur , qu'il m'importe d'avoir , de cette santé dont dépend la mienne , dont dépendent mon bonheur et ma vie.

L'abbé vice-chancelier vous donne , mon cher cœur , un avis que je vous prie de prendre en considération , et surtout de mettre à exécution ; mais comme il est déjà assez tard , qu'il fait froid , et que je me sens fatigué de la route , je finis en vous embrassant de cœur et d'ame.

Céladon baise les mains , de toute son affection , à ses bonnes amies la duchesse et la comtesse.

A M. le marquis et à ma sœur , mes baisemains. J'embrasse les enfans.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Au camp près de Torno , trois milles de
Koschytze , 27 novembre.

Senle joie de mon ame , charmante et bien - aimée

Mariette !

Si la Pologne était une île au milieu de l'Océan , elle serait pour nous à présent comme celles dont nous parlent les historiens , qu'on voyait flottantes au-dessus des mers , tantôt visibles et tantôt submergées. Depuis Galczeski , non-seulement je n'ai eu aucune nouvelle de votre santé , mon cher cœur ; mais je ne sais vraiment plus s'il est une Pologne au monde. Voici déjà cinq semaines depuis le départ de Galczeski. Dites-moi , mon ame , si pour quelqu'un qui vous est aussi attaché que

moi , c'est une chose supportable et si on peut vivre ainsi.

Mais aussi, vos conseillers sont de singuliers personnages. Si au lieu de discourir sur les affaires de Hongrie, ils voulaient soigner l'expédition des lettres, ils feraient au moins quelque chose d'utile. Nous ne sommes ici qu'à huit ou dix milles de Zips. Il est vrai que de hautes montagnes nous en séparent; mais un homme à cheval peut passer partout. Vous pouvez vous imaginer comme tous ces délais me chagrinent, moi qui ai tant de sollicitudes pour la santé de mon incomparable. Que fait le castellan de Cracovie? N'aurez-vous pas, vous tous, la complaisance et la compassion de nous donner quelques nouvelles consolantes du milieu de votre repos et de vos délices? Nous autres, en attendant, nous bivouaquons en plein air; car nous ne pouvons pas même nous servir de nos tentes, la terre étant si gelée qu'il est impossible d'y enfoncer un pieu.

Je ne saurais vous exprimer tout ce que j'éprouve de peine depuis trois jours. Nous voici entrés dans un pays tout-à-fait ennemi. Les villes et châteaux ferment devant nous leurs

portes. Ils sont occupés par des soldats de Tékéli. Quant à lui, il a passé la Lisa et est entré sur le territoire turc sans donner réponse à aucune de mes propositions. Koschy-tze a une garnison de quelques milliers d'hommes. Nous y avons envoyé des parlementaires ; mais je doute qu'ils obtiennent quelque chose. Je vous écrirai , la prochaine fois , ce qui en sera résulté.

J'embrasse votre chère personne. *Mes baisemains à M. le marquis et à ma sœur. J'embrasse les enfans.*

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Le jour de St.-Nicolas , 6 décembre ,
près de Przechoff.

Seule joie de mon ame , charmante et bien-aimée
Marianne !

Avant-hier, j'ai eu un rapport de cette partie de l'armée de Lithuanie qui campait près de Lubowla , et j'ai appris à cette occasion que vous aviez expédié Grotkowski avec des lettres pour moi , qu'il devait partir de Lubowla un jour avant l'armée et prendre le plus court chemin. Nous l'avions déjà cru perdu ; mais, Dieu soit loué , il a paru hier non-seulement avec les lettres qu'il a prises sur place, mais encore avec celles que vous lui aviez fait tenir par la poste de Podogrodzié , le 28 novembre. Me voilà donc récompensé pour le passé, moi qui ai été si long-temps sans nouvelles de mon

incomparable. Tout le monde me consolait, particulièrement M. le chevalier, avec l'espérance que vous étiez à Lubowla : on disait qu'on y avait déjà préparé le château et les vivres pour votre réception ; mais c'était apparemment un *ouï-dire* parmi le peuple, puisque vous n'en faites aucune mention dans votre lettre. Je pars d'ici pour Lubowla. Mais quant à l'autre partie du chemin de Lubowla à Cracovie, il faut y surseoir malgré toute mon impatience, et cela pour bien des raisons, entre autres à cause de l'épuisement des chevaux, et parce que j'ai moi-même besoin de repos. Ce serait peine perdue d'envoyer d'autres chevaux à ma rencontre ; ils auraient beau être forts et robustes, ils ne pourraient jamais me faire avancer dans les montagnes entre Lubowla et Cracovie. On dit que le meilleur chemin, quoiqu'un peu plus long, est celui de Nowy-Targ.

Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point j'ai été trompé et par l'empereur et par Tékéli. J'avais conseillé au premier, sans y avoir d'ailleurs aucun intérêt personnel, de tranquilliser les Hongrois, d'abord par une amnistie générale, et puis par la promesse de les

maintenir dans les prérogatives que l'empereur leur a jurées à son couronnement. J'étais d'avis de contenter Tékéli par une concession quelconque, parce qu'il était impossible de pacifier autrement la Hongrie. Enfin, si l'empereur ne voulait décidément rien faire pour lui, je demandais d'être au moins averti à temps des mesures que l'on prendrait à son égard. Je n'ai eu aucune réponse à tout cela.

L'armée impériale a établi ses quartiers près des frontières turques. Les généraux se sont dispersés; les uns sont allés à la cour, d'autres sont revenus dans leurs foyers; et, pour nous, on nous a indiqué ce pays-ci, où il y a le plus de troupes de Tékéli. Celui-ci, de son côté, a été perfide envers nous; d'abord il a demandé que Koschytze ne fût pas occupé; j'en ai écrit à l'empereur, en lui conseillant de ne point envoyer de garnison dans cette ville jusqu'à la fin des négociations: à cela aucune réponse non plus. Pendant ce temps, Tékéli ne voulant pas attendre mon arrivée malgré toutes les garanties que je lui avais données, s'est dirigé du côté de Debretschyn avec sa femme; dans le même moment, il a fait marcher toutes ses troupes sur le pays que nous devions oc-

cuper, avec ordre de nous traiter partout en ennemis, et cela sans nous en prévenir, ni moi ni mes envoyés. Aussi, dès l'instant où nous sommes entrés dans la Hongrie supérieure, quand nous croyions être parfaitement en sûreté, nous avons rencontré des hostilités de toutes parts, à commencer par le château de Satwar, à dix milles d'ici. On fait feu sur nous, de chaque village et de chaque buisson. Nobles, paysans et soldats, tous nous donnent la chasse comme à des loups. Les malades qui ne peuvent suivre l'armée sont égorgés avec la plus grande cruauté. Les Hongrois sont pis que les Turcs. Voilà pourquoi nous devons avancer lentement et être sur nos gardes le jour et la nuit, pour ne pas perdre plus de monde encore.

Dieu nous a accordé un petit succès avant-hier ; le staroste de Luck a mis l'ennemi en déroute ici, près de Preschoff. Les Tartares de Sokolnički s'y sont distingués et nous ont amené des prisonniers. On a tiré sur nous de la ville de Koszytze, et même ils ont fait une sortie ; mais nous avons dû éviter la place, puisqu'elle ne faisait point partie de notre système de cantonnement. Ceux de Preschoff sont en-

core bien plus enragés ; ils nous ont tué Modrzciewski d'un coup de feu. C'était un vieux et bon militaire. Non-seulement il n'y a pas à traiter avec eux ; mais il est même impossible d'entrer en pourparler.

Preschoff est bien approvisionné : ils sont là près de treize mille hommes ; car la population de la Hongrie supérieure s'y est concentrée ainsi qu'une grande partie de l'armée de Tékéli ; il y a aussi des Allemands parmi eux ainsi qu'à Koschytze. Ce sont des transfuges de l'armée impériale. Nous campons très-près de la ville ; mais nous n'avons pas tiré un coup de feu ; car, si nous engageons la canonnade, il faudrait finir par donner l'assaut , et notre armée a besoin de se reposer. Les maladies n'ont pas encore cessé ; la famine se fait sentir : la population des villages s'est réfugiée dans les bois ou dans les villes.

Plusieurs de nos officiers ont eu leurs chevaux tués, tout au milieu du camp , sans que nous ayons donné lieu à ces agressions. Je prends aussi en considération qu'il y a dans cette ville beaucoup de catholiques paisibles et innocens , et qui périraient tous si on donnait l'assaut. C'est d'ailleurs une ville considérable.

Cependant ils ne nous ont pas laissé fermer l'œil cette nuit. Voilà donc notre récompense de la part de l'empereur, après tant de peines et de travaux.

Il est sûr que les Allemands devraient se conduire autrement avec les Hongrois ; mais il est vrai aussi que ce peuple est méchant et cruel. Ceux qui habitent le long des frontières turques sont de braves gens, mais ceux-ci ne valent rien du tout. Nous tiendrons conseil aujourd'hui sur ce qu'il faut faire ; comment établir notre armée ? En attendant, il circule ici mille bruits répandus par les malintentionnés ; on raconte comment c'est moi qui ai voulu perdre l'armée.

Je n'ose vous proposer, mon cher cœur, de venir à ma rencontre à Lubowla. Vous éprouveriez par trop d'embarras et de fatigues sur ces mauvais chemins et dans ces passages de montagnes ; mais ne pouvoir vous revoir aussitôt que je me l'étais promis est aussi un chagrin mortel pour moi. J'avais d'abord fixé notre revoir au jour de la Conception, ensuite à la Sainte-Lucie ; mais je vois que je suis encore loin de compte. J'ai compris par votre lettre, ma chère ame, que c'est un effort que vous vous imposez lorsque vous me parlez de la duchesse

et de la comtesse. Eh bien ! j'aime encore mieux renoncer à ce qui peut me faire plaisir que de vous occasioner la moindre contrariété. Désormais il n'en sera plus question entre nous ; je renfermerai cette pensée en moi-même. J'embrasse en idée toute la personne de mon incomparable.

A M. le marquis et à ma sœur mes baises-mains. J'embrasse les enfans de cœur et d'ame.

Je suis vraiment un Moïse à présent ; car je ramène mon armée du fond des déserts comme il l'a fait du peuple de Dieu.

Veillez bien demander , mon cher cœur , à la palatine de Kiovie [†] qui lui a pu donner ces nouvelles qu'elle a communiquées à Léopol , et dont j'ai l'original en mains. Voici mot à mot ce qui s'y trouve : « Le palatin de Russie , en » défendant la personne du roi à l'affaire de » Parkan , a tué trois Turcs de sa propre main , » le tout en présence du prince Jacques. » Voilà qui est de la plus insigne fausseté , car le palatin a été fort en avant et mon fils aussi. Je lui avais fait prendre les devants avec le grand-écuyer ; c'est moi seul qui étais resté en

[†] Madame Niemierzyc , veuve de l'ancien palatin de Kiovie.

arrière. Je ne sais non plus qui a pu vous dire que Fanfan était tombé de cheval ; c'est encore faux. J'ai été très-content de Fanfan dans ce temps-ci ; mais je n'ai pas toujours le loisir d'en parler dans mes lettres , occupé comme je le suis.

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

Sibin , quatre milles de Lubowla , le 9 décembre.

Seule joie de mon ame , charmante et bien-aimée
Marianne !

Nous n'avons pas cru devoir attaquer Preschoff, à cause du froid, du manque de vivres, de la mauvaise volonté des troupes et pour d'autres raisons encore que je vous dirai de vive voix. Dieu a encore une fois béni nos efforts. Le staroste de Luck a culbuté un corps de cavalerie hongroise soutenue de quelque infanterie, qui était sorti de Sibin, et il a de suite investi la ville. Elle était défendue, outre les habitans, tant nobles que bourgeois, par quelques centaines de fantassins et de cavaliers de Tékéli qu'on avait fait venir de Lewotscha et autres villes. Je suis arrivé de ma personne

hier, jour de la Conception. Nous avons tiré une cinquantaine de coups de canon, en n'y employant que l'artillerie de Lithuanie fraîchement arrivée de Lubowla avec le jeune Polubinski. Bientôt la ville s'est rendue à discrétion. Les soldats ont prêté serment à l'empereur et rentrent à son service. De mon côté, je leur ai fait donner quelque argent pour encourager les autres à suivre leur exemple. Cette prise d'une ville, qui offre des quartiers à une partie de l'armée, n'est cependant pas du goût de beaucoup de monde; ils n'ont plus rien en vue que de rentrer au plus vite dans notre malheureuse Pologne. Nous voici dans un pays riche et abondant. Mais les mécontents, parmi les nôtres, mettent le feu aux greniers, aux villages, même aux églises catholiques, afin qu'il nous soit impossible de nous y établir. Ils ne songent pas que l'ennemi peut reprendre courage, nous poursuivre jusqu'en Pologne, et nous rendre la pareille en fait de dévastations. Sibin est assez bien bâti, et presque aussi fort que Preschoff. La garnison s'est offerte à combattre les brigands qui infestent le pays jusqu'à Lubowla. Je l'envoie en conséquence dans cette direction, sous les ordres du staroste de Luck, et c'est

aussi à lui que je confie la présente. Je n'ai pas de nouvelles de Johaneli, ni de Grotkoski, quoique nous soyons si près de Lubowla. C'est apparemment à cause de toutes ces bandes de voleurs éparses le long des grands chemins.

Après avoir établi l'armée et avoir fait mes dispositions relativement à cette forteresse, j'espère arriver à Lubowla le 12 ou le 13 de ce mois, à moins que la débacle des eaux ne s'y oppose, car il n'y a plus d'hiver ici. Les rivières coulent comme au printemps, et il a plu toute la nuit. Il me faut absolument rester quelques jours à Lubowla, non-seulement pour retenir un peu les nôtres qui voudraient tous s'élancer vers leur pays, mais encore pour avoir des nouvelles de Lintz¹. Si je partais sans les attendre, je perdrais le fruit de quelques mois de travaux, et nous pourrions n'être pas sans inquiétude pour notre propre pays. Absalon, que je retiens ici comme otage m'a envoyé conjurer de ne pas quitter si tôt la Hongrie. Il me propose d'aller m'établir dans le palais de Keschmar, appartenant à Tékéli, et où s'est logé le maréchal de la cour. Il se flatte

¹ L'empereur était à Lintz. Il s'agissait de négociations sur la manière de conduire la campagne suivante.

que les lettres qu'il vient d'expédier à Tékéli le ramèneront à des idées plus sages. Je ne sais donc pas encore ce que je ferai, car je ne voudrais pas prolonger vos inquiétudes, et pour ma part je sens qu'il m'est impossible d'être plus long-temps sans vous voir. Ne vous serait-il pas possible, ma chère ame, de venir à ma rencontre, au moins jusqu'à Czorsztyn? Si le château de Johanelli, qui n'en est qu'à un demi-quart de mille, est déjà repris sur les partisans de Tékéli, vous pouvez vous y rendre en toute sûreté. De mon côté, je parcourrai aussi légèrement que possible cette mauvaise partie de chemin qui mène de Lubowla à Czorsztyn, et cela nous arrangerait tous les deux. Si au contraire le château de Johanelli est encore occupé par l'ennemi, vous ne pouvez guère aller plus loin que Nowytarg. Pour tous ces arrangemens j'attends impatiemment de vos nouvelles, et jusque-là, j'embrasse tendrement votre chère personne. *A M. le marquis et à ma sœur mes baisemains.*

LETTRE TRENTIÈME.

Le mardi , 17 décembre , à Lubowla.

Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée
 Mariette !

Quel malin esprit vous a suggéré, mon cher cœur, de prendre la route de Sandecz¹. Sans doute, c'est le plus court chemin, mais c'est un chemin horrible, à peine praticable pour un homme à cheval ou à pied. L'autre route que je vous avais proposée, c'est-à-dire, par Czorsztyń et Nowy-targ, est un peu plus longue, mais tout-à-fait bonne et commode. C'est par cette route que j'ai expédié hier le castellan de Livonie. Je lui ai donné une lettre pour vous, où je vous priais de vous arrêter à Nowy-

¹ Ville de la Petite-Pologne aux pieds des monts Crapacks.

targ et de m'y attendre, mais je suis si malheureux que je ne puis rien persuader à personne. Aujourd'hui, au moment où les petits équipages qui doivent m'accompagner avaient déjà pris la direction de Czorsztyń (car les grands chariots, ou sont tout-à-fait perdus ou sont encore à errer quelque part), voilà qu'il m'arrive tout-à-coup une lettre de vous, datée de Wielizka; sans me marquer le jour, tout comme votre lettre d'hier ne m'apprend rien de la route que vous suivrez; je ne puis m'empêcher de vous dire combien tout cela me chagrine.

Dans la lettre que je vous adressai par le castellan de Livonie, j'ai ordonné au vice-chancelier d'écrire en tout cas à l'évêque de Kiovie (car je sais par expérience qu'on fait toujours tout à rebours); je lui ai fait écrire que vous deviez m'attendre dans le vieux Sunderch. Je ne doute pas que cette lettre ne vous soit parvenue. A présent j'expédie Dupont avec les mêmes instructions, et je le suis de près, sans savoir trop comment. Les chariots ne sont pas encore arrivés, et entre autres, celui où sont les effets les plus précieux. Tout est couvert de neige ici. A l'entrée de la

nuit j'aurai de hautes montagnes à franchir, et pas d'endroit dans les environs pour y attendre le jour. Il nous arrive des nouvelles, l'une plus mauvaise que l'autre : le grand-trésorier est mort, le castellan de Wolhynie paraît devoir le suivre bientôt ; il est resté à un mille d'ici. Les lettres de Vienne, que j'ai trouvées à Lubowla, ne contiennent rien de consolant. J'offre tout cela à Dieu, et j'embrasse un million de fois ma chère et incomparable Mariette.

FIN.



